

**la
nouvelle vague
littéraire
en
ukraine**

textes recueillis et présentés par
myroslawa maslow



éditions p.i.u.f.
paris 1967

LA NOUVELLE VAGUE
LITTÉRAIRE
en
UKRAINE

Textes recueillis et présentés par
MYROSLAWA MASLOW



Éditions P. I. U. F.
3, rue du Sabot, Paris 6^e

Paris 1967

© 1967 by P.I.U.F- Paris

LE RENOUVEAU LITTERAIRE EN UKRAINE

Berceau des idées nouvelles dans la vie politique et sociale, mais aussi en matière d'art et de littérature, la France s'est toujours intéressée à tout ce qui était nouveau.

Le présent ouvrage a pour objet de familiariser un peu le lecteur français avec la littérature d'un peuple est-européen qui a tant d'affinités avec la culture et les aspirations françaises, un peuple au sujet duquel Voltaire écrivait : « L'Ukraine a toujours aspiré à être libre »... (« Histoire de Charles XII »).

C'est cet esprit de liberté, indépendant des circonstances passagères et coercitives qui règnent aujourd'hui en Ukraine, et la nostalgie d'une vraie littérature, qui ont animé la nouvelle génération des écrivains ukrainiens. Ces jeunes poètes, prosateurs et critiques littéraires nés au cours de la deuxième guerre mondiale et même après, n'ont pas cédé au dogmatisme imposé : leurs idées leurs sentiments, leur recherche de formes poétiques ont un intérêt qui n'est pas limité à l'Ukraine mais dépasse ses frontières.

Dans notre choix, tant des auteurs que de leurs œuvres, nous avons été guidés par le désir d'offrir l'échantillonnage le plus caractéristique de l'orientation nouvelle de la jeune littérature ukrainienne. Cependant, nous avons été limités par la difficulté et les possibilités réduites de fournir des traductions capables de restituer l'esprit de ces écrivains.

Pour préciser la place de ce jeune mouvement dans l'ensemble de la littérature ukrainienne, Emmanuel Rais, connaisseur et admirateur de la poésie ukrainienne, a bien voulu écrire une introduction, en apportant quelques notions sur le passé et la civilisation ukrainienne.

Le terme de « nouvelle vague » appliqué à cette nouvelle génération de la littérature ukrainienne se justifie essentiellement par le fait que, au sein d'une littérature engagée au service d'une idéologie, ils se sont fait un but de l'art de la création, poussés par le désir de sortir des frontières imposées, de créer des valeurs universelles, et de nouer des liens amicaux avec leurs confrères de l'Occident.

Puissent ces traductions contribuer à faire connaître en France la nouvelle littérature ukrainienne.

L'UKRAINE, CETTE INCONNUE

1

Pour beaucoup de Français, même cultivés, l'Ukraine n'est qu'une vague province de l'U.R.S.S., partageant avec d'autres peuples aux noms étranges, les vicissitudes ou les délices d'un régime exemplaire ou abhorré, tous ces peuples étant désignés sous l'appellation générale et simplifiée de « russes ».

L'U.R.S.S. est trop souvent étudiée d'après ses problèmes économiques et techniques, au détriment des facteurs culturels, nationaux, religieux ou historiques. On oublie de tenir compte de la mentalité et des structures des peuples qui, depuis des millénaires, ont suivi d'autres voies, côtoyé d'autres voisins et se sont heurtés à d'autres problèmes. (Par exemple, la civilisation des Esthoniens, foncièrement occidentale, diffère autant de celle des Yakoutes ou des Touvains que celle des Bantous de celle des Flamands).

On ramène trop facilement le vaste et complexe enchevêtrement des destinées historiques de l'immense plaine est-européenne à de mesquines jalousies ou rivalités provinciales, à des régionalismes tels que l'on en rencontre dans notre pays dont la vieille culture est solidement assise et organiquement scellée depuis deux mille ans.

Or, la grande migration des peuples qui a secoué l'humanité pendant tout le premier millénaire de notre ère, et dont les dernières vagues n'ont précédé que de

peu la Révolution française, s'était surtout déployée sur l'emplacement de l'U.R.S.S. actuelle.

On pourrait croire que ce ne sont là que des problèmes purement locaux, dépourvus de tout intérêt général. Pourtant, le sort du monde dans les décennies à venir dépend en grande partie de la solution qui leur sera donnée.

L'opinion selon laquelle le régime soviétique, même s'il présente des inconvénients dans d'autres domaines, a résolu une fois pour toutes, à la satisfaction générale, le problème des nationalités, est largement répandue, même dans les milieux plutôt hostiles au communisme. On oublie que derrière le paravent du Parti qui s'efforce de présenter une façade unie aux étrangers crédules, toutes les passions, les rivalités et les dilemmes du passé demeurent, que la carapace uniforme du parti, plutôt que de les étouffer, n'a fait que les amplifier avec une prise de conscience accrue.

C'est le cas de l'antisémitisme dont on commence à entendre parler en Occident. On nous a fait croire à une solution quasi-définitive du problème juif ; le régime aimait la présenter comme une de ses réussites les plus incontestables. Or, on s'aperçoit maintenant qu'il n'en est rien. On finira par se rendre compte qu'il en est de même pour la presque totalité des problèmes qui ont secoué l'ancien empire des Tsars et qui continuent de préoccuper les vieux peuples dont les caractères ancestraux se sont avérés trop tenaces pour qu'un changement de régime puisse avoir raison d'eux.

Dans les milieux intellectuels français on discute davantage sur la préférence à accorder au terme « soviétique » plutôt que « russe », ou vice-versa, que sur n'importe quel problème réel du vaste assemblage de nations, de tendances spirituelles et de phénomènes naturels, aussi pressant soit-il, qui se joue sur la vaste plaine européenne et dans son immense appendice asiatique.

Nous devons reconnaître que le manque d'intérêt dont fait preuve l'Occident pour toutes les manifestations de la vie de cette partie du continent, si ce n'est celles

que son régime actuel met en lumière, l'empêche de discerner souvent l'essentiel du devenir de l'un des facteurs de notre planète.

L'idéologie officielle de l'U.R.S.S. fait une différence très nette entre ce qu'elle appelle « nationalisme soviétique » et « nationalisme bourgeois ». Le premier est avant tout l'attachement aux institutions et au régime actuel, opposé à l'Occident « capitaliste ». Le second est un sentiment national pur et simple, indifférent aux questions de régime politique, préoccupé uniquement par le salut de son ethnie. On l'appelle alors « bourgeois » et il constitue un délit.

On se souvient de la campagne de presse acharnée, déclenchée contre le poète ukrainien Volodymyr Sosioura, dont la seule faute avait été d'inviter ses concitoyens « à aimer l'Ukraine » sans spécifier que cette Ukraine devait être soviétique, la seule valable.

Des cas semblables se retrouvent couramment dans la presse, l'accusation de nationalisme « bourgeois » étant portée contre toute manifestation nationale insuffisamment teintée de dévouement au Parti.

Certes, lorsqu'on étudie cet immense événement qu'a été la révolution de 1917 qui a bouleversé l'histoire du monde, il serait aussi erroné d'en négliger l'aspect social que celui de la naissance d'une nouvelle pseudo-religion, qui en a été le facteur essentiel.

Néanmoins, l'aveuglement parfois volontaire de l'Occident, en ce qui concerne les vastes territoires de l'Est-Européen, bouillonnants de passions, d'intérêts opposés, de perspectives historiques mêlées, prêts à se déclencher et à s'imposer avec violence à l'attention du monde épris de calme et de sécurité, l'empêche de déceler, non seulement les immenses forces qui peuvent déterminer l'avenir du monde, mais aussi de non moins immenses valeurs positives, celles du domaine culturel comprises.

Parmi les pays gouvernés par le gouvernement du Kremlin, l'Ukraine est le plus peuplé, politiquement le plus puissant, et l'un des plus importants du point de vue culturel.

Dans ce domaine, seuls quelques petits peuples de très vieille culture, situés à la lisière de l'empire, comme les Arméniens ou les Géorgiens, la dépassent.

On ne peut comprendre l'histoire et par conséquent la politique de l'est-européen, sans tenir compte du puissant facteur ukrainien. Ce problème ne date pas d'hier.

Ce n'est pas un hasard si l'empire de Kiev, première formation étatique des Slaves orientaux, était situé sur le territoire de l'Ukraine actuelle. Or, sa gloire est revendiquée aussi bien par les historiens russes qu'ukrainiens. L'étude linguistique de son héritage littéraire en justifie d'ailleurs la possibilité. Le chef-d'œuvre littéraire de l'époque, le fameux « Dit de la campagne d'Igor », expression d'une culture orale très élevée pour cette époque, constitue à parts égales le fondement de la littérature des trois branches du monde slave oriental : les Biélorussiens, les Russes et les Ukrainiens. Chacune cherche à s'en attribuer l'exclusivité, comme les sept cités helléniques revendiquaient l'honneur d'être la patrie d'Homère.

A cette époque, l'Ukraine constituait le noyau central de l'Etat, alors que la Biélorussie et la future Russie impériale n'en étaient que la périphérie. Ce n'est qu'à partir de la chute de Kiev, sous les coups de l'envahisseur tartare, que les chemins des trois peuples se sont séparés pour des siècles. Cela n'a pas manqué de donner à chacun d'eux des caractères qui les diversifient nettement.

Il est d'ailleurs naturel qu'un ensemble humain aussi vaste que la branche orientale du monde slave ne puisse demeurer longtemps homogène sans se diviser en plusieurs formes distinctes. C'est le propre de tout organisme vivant, tant social que biologique, que de tendre

vers la diversité qui mène inévitablement à la formation de centres dialectiquement opposés. L'apogée de la grandeur et de la puissance de l'Europe occidentale, ainsi que de son rayonnement à travers le monde, avait coïncidé avec la phase la plus aiguë de la rivalité de ses deux plus grandes puissances : la France et l'Allemagne, et non avec la tendance de réconciliation fédérale vers laquelle on tend actuellement.

Cette situation est peut-être l'une des causes de la puissante attraction que l'Occident n'a jamais cessé d'exercer sur l'esprit ukrainien, et qui est demeurée jusqu'à ce jour un des facteurs essentiels de sa personnalité culturelle.

Le mariage finno-ougrien et mongole, très sensible dans l'ethnie du peuple russe, est presque inexistant chez les Ukrainiens, qui restent l'échantillon le plus pur du type slave-oriental.

Depuis toujours, la réceptivité de l'Ukraine aux souffles venant de l'Occident, à l'antiquité classique, aux influences religieuses de l'Europe, sa nostalgie du monde méditerranéen, ont été beaucoup plus fortes que chez les Russes de Moscou. C'est de Kiev que Moscou a reçu, non seulement le christianisme, mais aussi un apport constant d'éléments classiques. La cathédrale de Sainte-Sophie à Kiev et d'autres monuments de l'époque kiévienne restent beaucoup plus proches des modèles helléniques que ceux de Novgorod et surtout de Suzdal, qui ont rapidement évolué vers l'abstraction métaphysique où les objets sont épurés jusqu'à l'état de signes abstraits d'une réalité nouménale, de plus en plus étrangers aux valeurs concrètes du monde sensible. Ce n'est pas un hasard si la première grande institution d'enseignement classique de l'Europe de l'Est — l'académie de Pierre Mohyla — s'était installée à Kiev plutôt qu'à Moscou, laquelle avait pourtant à cette époque une importance politique plus grande.

Incontestablement, grâce au puissant apport mongole et plus tard prussien, le sens des valeurs étatiques et l'instinct d'organisation politique ont toujours été

plus forts à Moscou qu'à Kiev, plus enclin à l'anarchie et à l'insubordination. C'est ce qui a permis à Moscou de devenir le facteur déterminant de l'unification politique du continent, en grande partie au détriment de la tumultueuse et spontanée république méridionale.

Comme il arrive toujours dans ce cas-là, c'est le plus fort qui imposa sa loi et sa présence, sans tenir compte des caractères particuliers des nations assimilées.

Ce qu'on entend en Occident par « La Russie », c'est un équilibre constamment mis en question entre deux pôles dialectiques qui, tantôt se combattent, tantôt se complètent, tantôt s'interpénètrent, et toujours s'influencent ; équilibre qui, en tout cas, serait impensable sans leur participation à tous deux.

Si l'humanisme classique et renaissant a pénétré à Moscou par les disciples de l'illustre académie de Kiev (en fait, ce fut la première université du continent, dans le sens européen du terme), c'est la grande renaissance russe de 1890-1920 qui a permis la maturation et la modernisation de la culture ukrainienne du xx^e siècle. Plusieurs de ses promoteurs les plus importants ont été formés par l'institut Halahan de Kiev, institution d'élite pour études secondaires, dirigée par le grand poète Inno-kenty Annensky, un des principaux animateurs de la renaissance russe.

3

Toute l'histoire ultérieure de l'Est-Européen ne peut s'expliquer sans tenir compte de l'interaction de ces deux facteurs déterminants, en constante rivalité et en équilibre branlant.

Somme toute, la monarchie russe avait agi envers l'Ukraine d'une façon semblable à celle des royautes occidentales, préoccupées par la réunification du pays contre les forces centrifuges locales, de nature féodale ou républicaine. La royauté n'était nullement consciente de la naissance des Etats nationaux modernes qui ont résulté,

à son insu et souvent à l'encontre de ses aspirations, de son effort d'unification.

Avant la Révolution française, les considérations de hiérarchie et de légitimité nobiliaire, ainsi que celles de ramifications ou de rivalités familiales tenaient lieu, aussi bien pour la masse de la population que pour les intellectuels, de statistiques.

Ce sont les historiens modernes qui donnent aux événements un coefficient national en prêtant à nos ancêtres des sentiments et des intentions qui ne se sont développés que plus tard. Souvent, ils le font à bon escient afin d'exalter le sentiment national de la jeunesse.

A cette époque-là, le sentiment religieux revêtait une importance que les générations actuelles, élevées dans un laïcisme en fait athée, ne peuvent concevoir. Les alliances entre les Etats étaient déterminées beaucoup plus par leur communauté religieuse que par les intérêts nationaux. De même, les divergences entre les religions constituaient la cause des guerres beaucoup plus souvent que les contradictions économiques, recherchées par les historiens marxistes qui appliquent au passé les critères du présent. Ainsi, la guerre de trente ans était avant tout une lutte entre le catholicisme et le protestantisme ; les intérêts des royaumes ne venaient qu'au second plan. La discorde religieuse, qui constituait le fond du problème, leur fournissait souvent le prétexte qu'ils recherchaient.

Les considérations purement nationales n'étaient ni invoquées, ni comprises.

La guerre de la succession d'Espagne n'était qu'une querelle dynastique. Les diverses couronnes en présence ne veillaient qu'à leurs intérêts respectifs sans se soucier de la nationalité des populations impliquées, à moins d'y trouver un prétexte et une justification à leurs actions.

Les intérêts nationaux ou économiques ne sont que des projections a posteriori du monde moderne dans l'histoire des siècles passés, agités par des mobiles qui nous semblent feints ou illusoire, tellement ils sont étrangers à notre conception des choses.

Pour garder une juste vue de ce développement, il est également important, aussi bien en ce qui concerne l'Europe occidentale que l'Est-Européen, de ne pas oublier que la notion même de nationalisme, chargée aujourd'hui d'une puissance explosive, n'existait pas. C'est la révolution française qui l'a créée afin d'opposer une formule de principe à celle de la légitimité royale.

Les nations ont mis du temps à prendre conscience d'elles-mêmes et ce processus est encore loin d'être achevé, même de nos jours où, à côté des innombrables formations nouvelles du Tiers monde, de nombreux peuples européens semblent vouloir se dégager de l'ensemble dont ils faisaient partie paisiblement et indissolublement depuis des siècles.

Le marxisme, loin d'avoir eu raison de pareilles tentatives, a dû, au contraire, renoncer à l'internationalisme qui fut un des fondements de sa doctrine et sans lequel toute la logique de son système s'écroule pour ne laisser qu'un amas de contradictions insolubles. Son empire même est menacé d'une dislocation interne, dont les premiers craquements se font entendre.

4

Pour comprendre le nationalisme moderne tel qu'il se développe sous nos yeux, il est indispensable de comprendre la réalité des siècles précédents à la lumière de ce qu'était leur propre mentalité.

Les empereurs de Pétersbourg agissaient d'abord en fonction de la diffusion de la foi chrétienne orientale telle qu'ils l'entendaient (*pravoslavnaïa vera* » — la foi orthodoxe), ce qui impliquait la participation du peuple ukrainien, chrétien-oriental lui aussi, contre la Turquie musulmane. Le problème des détroits n'a surgi que beaucoup plus tard, sous l'évolution du monde moderne.

Les principautés chrétiennes du Caucase méridional avaient opté en faveur de l'empire russe pour se défendre contre la pression du monde musulman voisin. Ce qui les amenait, pour des raisons avant tout religieuses, à renon-

cer à leur indépendance. Ils ne pouvaient prévoir que cette indépendance prendrait, un siècle plus tard, une telle importance pour leurs successeurs, indifférents, par contre, aux problèmes religieux.

La nature véritable de la lutte entre l'Ukraine et Moscou (continué par Pétersbourg) avant le XIX^e siècle, était celle de la résistance de féodalités et de républiques, affaiblies par leur dispersion, contre la pression croissante d'un corps politique en voie de développement aux dépens de ses voisins moins importants et mal organisés.

Si les princes ukrainiens avaient songé davantage à unifier les féodalités isolées et les corps militaires plus ou moins anarchiques de Cosaques et de Haïdamaques, ils auraient pu résister avec plus de force à la pression du Nord, qui lui, était organisé.

Mais, comme nous l'avons déjà indiqué, les préoccupations de l'époque étaient d'abord religieuses. L'Ukraine, comme son nom l'indique, était avant tout une marge avancée du monde chrétien-oriental contre l'Islam. Elle a accepté de faire corps avec ses trois principaux voisins dont elle partageait ou croyait partager les opinions religieuses, sans avoir réfléchi suffisamment aux conséquences politiques et surtout nationales d'une telle fusion...

Là aussi, les historiens modernes projettent l'actualité sur le passé. Si l'Ukraine, à l'heure du choix, sous Bohdan Khmelnytsky, avait opté pour la Pologne, son adhésion aurait déterminé la prééminence polonaise dans l'Europe de l'Est et une répartition différente des forces en présence.

La politique des princes ukrainiens les amenait à s'attaquer à leurs voisins plutôt qu'à leurs propres féodaux. Elle a prédéterminé ainsi la sujétion que la nation ukrainienne cherche de toutes ses forces à rejeter.

Mais ce qui nous intéresse plus spécialement, ce sont les relations dynamiques entre les deux grands peuples de la plaine. Des Carpathes au Don, un peuple, animé d'une volonté farouche d'indépendance, a pris conscience de sa réalité nationale. C'est un processus irréversible.

Les services de propagande du gouvernement soviétique réussiront peut-être à en atténuer la portée aux yeux de l'Occident pendant quelques années encore ; mais, tôt ou tard, cette volonté triomphera, dans une explosion de ses forces.

A moins qu'on ne préfère prévenir ce séisme en accordant au peuple ukrainien ce qu'on accorde volontiers à tant d'autres sans la moindre restriction : le droit à un peu de dignité et de liberté. Qu'on reconnaisse son existence et les valeurs qu'il a produites. Qu'on écoute cette voix qui se veut aussi humaine que possible, à condition qu'un sort injuste ne l'exaspère pas.

C'est au « frère aîné » de Moscou à prêter l'oreille à cette voix étouffée. Mais il ne s'y décidera que si le monde libre l'incite à le faire.

Si l'on veut la paix, il faut désamorcer les situations explosives dans le monde, quel que soit le camp où elles se trouvent, et surtout s'il s'agit d'une cause aussi juste que la lutte d'un peuple civilisé pour son indépendance.

Certes, plus d'un Russe, tant en U.R.S.S. qu'en exil, se rend de plus en plus compte de l'impérieuse réalité que présente le peuple ukrainien. Il n'y en a pas beaucoup qui souhaitent le maintien éternel d'une soumission qui ne fait qu'envenimer les relations entre les deux peuples, qui n'a que trop duré, et qui semble, à la longue, de moins en moins possible.

Mais bien d'autres obstacles sont encore à écarter pour une solution équitable du problème ukrainien, qui reste un des grands problèmes du monde moderne. L'une des premières conditions pour aboutir, c'est la prise de conscience par un grand nombre de gens de bonne volonté, dans le monde entier. C'est à la fois une question d'équité et d'intérêt général.

La première chose à faire, c'est de rompre l'épais mur d'ignorance qui entoure l'Ukraine et son peuple.

Tout d'abord, l'ignorance mutuelle des deux peuples, les premiers intéressés, est à peine croyable.

En ne tenant pas compte des nationalistes extrémistes des deux camps, qui agissent d'une façon machia-

vélique, il faut se rendre à l'évidence que le Russe moyen, même cultivé, est persuadé que l'Ukrainien (pour lui — le Russe du Midi, parlant un « dialecte » légèrement différent) est aussi russe que lui-même et que le nationalisme ukrainien n'est qu'une diabolique élucubration forgée de toutes pièces par les ennemis de la Russie.

D'autre part, beaucoup d'Ukrainiens, même les plus inoffensifs et les plus bienveillants, voient dans chaque « moscoutaire » (moskal ») un ennemi conscient et sournois, dont la seule préoccupation est de nuire à l'Ukraine, jaloux de ce beau pays et de sa riche culture car, comme on sait, les méchants moskals n'en possèdent pas l'ombre, si l'on ne compte pas le généreux apport ukrainien.

Certes, depuis quelque temps, les naïfs de ce genre se font plus rares. Par la force des choses, les gens reconnaissent qu'un peuple, une langue et une culture ukrainienne existent aussi réellement que la culture française, allemande ou algérienne.

Du côté ukrainien aussi, surtout dans le milieu cultivé, le respect, pour les sommets de la culture russe, se joint au désir de surmonter les rancunes, mêmes justifiées, sans quoi l'avenir de l'Etat ukrainien, enfin libre, risquerait d'être compromis, dès ses débuts.

On y rencontre de plus en plus de gens qui se rendent compte que la future Ukraine ne sera grande que si elle réussit à garder sa sérénité, à être noble et large d'esprit.

5

Une véritable prise de conscience nationale du peuple ukrainien, dans le sens moderne de ce terme, n'eut lieu que vers 1840, en la personne de son grand poète Tarass Chevtchenko, véritable fondateur, vrai père de son peuple.

C'est lui qui, pour la première fois, sut élever l'idiome de son pays au rang d'un langage littéraire et en même temps, y créer une œuvre poétique d'une valeur immortelle, que seule la rareté des traductions, empêche d'atteindre une gloire universelle.

Depuis son apparition, la conscience nationale ukrainienne n'a cessé de grandir avec la puissance irrésistible des forces élémentaires de la nature, qui tôt ou tard surmontent tous les obstacles du monde, quels qu'ils soient.

Il faut accorder aux Ukrainiens leur indépendance politique. Ce serait non seulement justice, mais aussi sagesse et prévoyance. Car, de toute façon, et quelle que soit l'attitude du reste du monde, ce peuple puissant, plein de dynamisme et d'esprit créateur, saura se tailler sa part dans l'histoire et la géographie du monde.

Pourquoi persister à maintenir dans une humiliante et absurde dépendance l'un des peuples les plus importants, tant par son nombre, que par sa valeur, de l'Europe toute entière ?

On peut objecter que, dans le cadre de l'U.R.S.S., soi-disant supra-national (ce qui est exact dans une certaine mesure), le peuple ukrainien jouit de la même « liberté » et « indépendance » que tous les autres peuples de la patrie socialiste. Mais si, auparavant, on pouvait prétendre qu'aucune des républiques constituant l'Union ne s'en détachait (droit qui lui est reconnu par la constitution), parce qu'elle n'en avait pas le désir, les événements de Hongrie ont montré à tout le monde, d'une façon irréfutable, le sort qui attend ceux qui oseraient prétendre faire bande à part. Or, la Hongrie, juridiquement, ne faisait même pas partie de l'U.R.S.S. !

Le fait que le peuple ukrainien ne manque pas de compagnons de détresse, n'est pourtant qu'une consolation bien dérisoire. Certes, nous souhaitons la liberté et l'indépendance, non seulement aux Zoulous de l'Afrique méridionale et aux Papous de la Nouvelle Guinée, mais aussi aux Géorgiens, aux Esthoniens et à tant d'autres peuples, y compris les Russes eux-mêmes qui sont encore très loin d'être les maîtres de leur propre pays.

Parmi tous ces peuples, les Ukrainiens émergent par leur importance numérique et par leur civilisation proche des valeurs et de l'histoire de l'Occident. Un

changement favorable de leur sort aurait suffi, pour bouleverser toutes les données du problème et pour préluder à la libération effective de tous les peuples actuellement opprimés dans le monde.

Le but proprement dit de ces quelques pages, est précisément d'attirer l'attention du lecteur français sur l'existence d'un peuple vaillant, doué d'une forte personnalité créatrice, digne d'un sort meilleur et d'une meilleure connaissance à l'étranger.

6.

La manifestation peut-être la plus remarquable de la culture ukrainienne est sa littérature et surtout sa poésie. Elle peut intéresser le public occidental, même le plus blasé et le plus difficile, mais il lui faut trouver des traducteurs dignes d'elle.

Pour parer, dans la mesure de nos faibles moyens, à ce besoin, nous préparons en ce moment plusieurs publications anthologiques, comprenant diverses périodes et divers genres de la littérature ukrainienne.

Nous espérons, si nous réussissons à capter l'attention bienveillante du lecteur français, lui permettre de faire la découverte des principaux représentants de cette littérature (sauf Chevtchenko qui, à l'occasion de son récent centenaire, avait bénéficié de quelques publications, d'ailleurs insuffisantes, aussi bien quant à la quantité qu'à la qualité), tels Franko, Stefanyk, Larissa Kosatch, Dovjenko, Ianovsky (dont l'un des romans a été publié aux éditions Gallimard, mais traduit d'après une traduction russe), Katchourovsky, ainsi que les plus importants des poètes, tels Tytchyna, Rylsky, Klen, Malaniouk, Antonytch, Oljytch, ou Andievska, sans parler de beaucoup d'autres, dont l'héritage, en raison de la rigueur des temps, est parfois plus réduit, mais souvent, encore plus remarquable, tels Svidzinsky, Ploujnyk, Zerov ou Khvylovy.

Certes, ces noms, pourtant très remarquables, ne disent rien au lecteur occidental, à l'exception peut-être

de celui de Dovjenko, cinéaste de réputation mondiale. Pour ne pas nous contenter d'une affirmation gratuite, essayons d'esquisser au moins les grandes lignes de la littérature ukrainienne.

Le XIX^e siècle fut surtout celui de la mise en branle des immenses forces accumulées par des siècles d'une âpre lutte pour l'indépendance. Leur cristallisation ne commença que beaucoup plus tard, à son tour brusquement interrompue par une nouvelle catastrophe politique.

Seul Chevtchenko avait réussi, tout en éveillant l'esprit assoupi de sa nation par une action politique d'une vigueur inaccoutumée, à créer une œuvre poétique de valeur. Une telle conjonction de contraires, d'habitudes irréconciliables, en une même personne, a été due en grande partie au fait qu'il a su vivre sa politique avec la vivacité d'une émotion personnelle et l'exprimer avec la nudité spontanée d'un langage direct, dont on ne se sert d'habitude que pour des problèmes purement subjectifs. C'est ce qui rend immortels, malgré l'inactualité fréquente des thèmes, la plupart de ses poèmes politiques.

Mais il a écrit d'autres poèmes, où l'acuité d'invec-tive se joint à une audace métaphorique toute moderne et où, dans ses flâneries solitaires à travers le Pétersbourg nocturne, il évoque étrangement Baudelaire, qui lui était inconnu.

Si aucune figure de premier plan n'avait pris la succession immédiate de Chevtchenko, après sa mort prématurée en 1861, c'est en Galicie — l'aile la plus occidentale de l'ethnie ukrainienne, enclavée entre la Hongrie et la Pologne, et au pouvoir des Habsbourg à cette époque-là — qu'apparut un autre homme de génie, le plus puissant et le plus universel que le peuple ukrainien ait produit jusqu'à présent : Ivan Franko.

C'était un homme d'une culture encyclopédique et érudit dans de nombreux domaines aussi disparates que la linguistique, l'archéologie ou la sociologie, d'une productivité intarissable dans presque toutes les

sciences humaines. Poète, romancier, polémiste, historien, ethnographe, philosophe, savant, aussi bien qu'artiste, il était très en avance sur son époque dans presque tous les domaines qu'il avait abordés. Cet homme prodigieux produisit des œuvres d'une grande envergure, d'une nouveauté totale, à la fois très modernes et audacieusement personnelles, tellement abondantes, qu'aujourd'hui on est encore loin d'être au bout du compte de ses innombrables inédits et travaux publiés dans les périodiques littéraires et scientifiques du monde. Dans plus d'un domaine, il a fait un travail de pionnier.

Dans la masse, pourtant, très considérable, de ce qui a été réuni en volume, on ne cesse de faire des découvertes étonnantes, parfois dans les domaines les plus inattendus. Ainsi, l'immense recueil posthume de ses poèmes sur les thèmes de la Rome antique, ses pronostics sur la révolution à venir, étonnants par leur clairvoyance, et que l'on ne saurait qualifier autrement que de prophétiques, à l'égal de ceux de Dostoïevsky.

La qualité artistique de son apport continue de dominer l'ensemble de la littérature ukrainienne, à tel point que l'un des rares savants occidentaux bien au courant des choses ukrainiennes, m'a dit récemment, que «le génie de Franko était trop grand pour son propre peuple».

Le jour où l'Occident l'aura découvert, ce sera un géant de plus à joindre au petit nombre de ceux qui dominent la littérature universelle.

On se demande pourtant si le génie de Franko a été à un tel point écrasant pour son peuple, comme le croyait notre savant.

Si, à sa suite, aucune figure d'envergure égale ne s'est révélée, ce n'est que pour la très simple raison que ses égaux sont rares en soi et qu'il y a plus d'une littérature importante à travers le monde à laquelle même un seul créateur de la stature de Franko n'a pas été octroyé.

De plus, les circonstances se sont avérées, depuis, tellement hostiles au sort de ce peuple, que même s'il y

en avait eu un en gestation, il n'aurait pas pu se manifester.

Larissa Kossatch, célèbre sous le pseudonyme de « Lessia l'Ukrainienne », a été un poète complexe et original, hautement cultivé, et en même temps, animé par une rectitude simple et spontanée. Morte à l'âge de 42 ans à peine, après avoir été immobilisée par plusieurs années de maladie, c'est surtout durant ses années de souffrance qu'elle déploya un sursaut créateur rare dans l'histoire de toutes les littératures.

Après une poésie lyrique que la production courante de l'époque dépasse rarement, elle avait soudainement produit une vingtaine de chefs-d'œuvre, sous la forme de brefs poèmes dramatiques, genre illustré un siècle plus tôt par Pouchkine, sur des sujets tirés de l'histoire universelle. Une action dramatique rapide et directe, un dialogue vif et précis, enchaîné avec la grâce d'une courbure de vase antique, s'y marient avec un lyrisme pénétrant, aux résonances infinies, comme des cercles qui se forment autour d'une pierre jetée à l'eau.

Dans cet ensemble, on hésite à indiquer un, ou même plusieurs chefs-d'œuvre. La totalité de ces pièces constituerait un sommet littéraire d'envergure mondiale, s'il était possible de conserver en traduction le relief et la netteté de leur expression, qui s'étend presque constamment sur plusieurs plans à la fois — lyrique, plastique, même politique, simultanément à une action toujours ramassée et précipitée vers le dénouement.

Si je devais choisir, je m'arrêterais sur « L'Orgie », d'une grâce et d'une acuité classiques qui font songer à Racine et à Pouchkine, et sur « Le chant de la forêt », où un profond thème folklorique est évoqué avec une richesse de visions lyriques et avec la sensibilité multiple d'une symphonie de Mozart, tout à fait inoubliables.

Avec Strindberg, O' Neill, Lucian Blaga et H. Leiwik, les poèmes dramatiques de Lessia constituent le sommet du théâtre de notre siècle.

Les nouvelles brèves de Vassyl Stefanyk révèlent des profondeurs de l'âme paysanne, insoupçonnées avant lui.

Leur style laconique, où chaque mot porte, en fait autant de poèmes en prose d'un étonnant modernisme, certainement involontaire chez cet homme qui fut lui-même un paysan authentique, une espèce d'aristocrate paysan de vieille souche.

Enfin, la prose du conteur Mykhaïlo Kotzioubynsky, comme la poésie lyrique de Lessia, avait aussi à traverser, à ses débuts, une zone d'aridité, due à l'influence populiste, dont la stérilisante tendance, obstinément sociale, menait vers une étroitesse provinciale. Mais vers la fin de sa vie, il a réussi ce chef-d'œuvre incomparable qu'est « Les Ombres des ancêtres oubliés », dont on a tiré un film, récemment projeté à Paris, sous le titre des « Chevaux de feu ». Certes, malgré l'accueil favorable dont cette œuvre a joui, elle ne donne qu'une idée très approximative de cette prose d'une sensibilité, d'une précision, d'une couleur et d'un pouvoir évocateur qu'on ne retrouve que chez les plus grands. Il ne me semblerait pas exagéré de désigner Kotzioubynsky comme le Chateaubriand de la prose ukrainienne.

7

Tous ces écrivains avaient surgi à une époque où leur pays, divisé entre la hiérarchie des Habsbourg et celle des Romanov, aspirait avec avidité à son émancipation et s'appliquait fébrilement à la préparer. Ils se plaignaient souvent de l'oppression que subissait leur peuple et qui allait jusqu'à gêner parfois la portée et la diffusion de leurs travaux.

Certes, ils ne pouvaient (à l'exception d'Ivan Franko) prévoir la catastrophe qui attendait l'Ukraine dans l'avenir immédiat, et à côté de laquelle s'estompaient toutes les peines de la sujétion.

Nous avons déjà mentionné l'immense bouillonnement de forces créatrices, sans précédent dans l'histoire de l'Est européen, qu'était la renaissance russe, surgie entre 1890 et 1920.

Cette immense rénovation s'est étendue rapidement

à partir des capitales jusqu'aux coins les plus reculés de la périphérie, en suscitant chez tous les peuples de l'empire la volonté de surmonter le provincialisme stérile, inhérent à l'asservissement de la littérature par les besoins de l'actualité politique, qui régnait jusqu'alors sans partage. C'était le triomphe des conceptions modernes, d'une exigence plus sévère, d'une véritable originalité, signes infaillibles d'une vraie maturité humaine et artistique, comme on les concevait en Europe.

En fait, c'était même plus. Dans le subconscient des peuples avancés de l'empire, le niveau européen était dépassé, ou plutôt, on n'en tenait pas compte. Il ne s'agissait pas d'atteindre un modèle, mais de rivaliser avec lui, par des moyens propres. Une civilisation d'un type nouveau était en gestation, qui aura encore son heure sur le cadran de l'histoire. L'explosion de 1917, elle-même, n'était qu'un effet de l'excès des forces, accumulées depuis longtemps et qui cherchaient avec violence une issue inconnue dans l'histoire depuis de nombreux siècles.

C'était un phénomène de génération spontanée, d'un changement subit de l'atmosphère, d'une insatisfaction vite généralisée à l'encontre de ce qui existait, accompagnée d'un renouvellement d'optique, même chez les personnes jusqu'alors les plus ordinaires et les plus effacées.

Je ne serais point étonné de voir les historiens de l'avenir commencer l'histoire de la révolution russe par les premiers précurseurs de 1890, plutôt que par les nihilistes de 1860, car en réalité, la révolution que le monde traverse actuellement est moins sociale que métaphysique et apocalyptique.

Si au XVII^e siècle, lors de l'épanouissement des humanités classiques dans l'académie de Pierre Mohyla, c'était la Russie qui avait suivi l'impulsion venue d'Ukraine, au début du nôtre, c'était le mouvement en sens inverse : l'initiative est venue des capitales du Nord. L'apparition même de personnalités telles que Pavlo Fylypovytych, l'illustre slaviste Dmytro Tchyjevsky, Iouri Klen ou Tytchyna, est impensable sans cet élan.

Il est également hors de doute que le bref et brillant épisode de l'indépendance nationale, entre 1917 et 1920, avait créé le climat nécessaire à l'éclosion effective de ce qui est resté dans l'histoire sous le nom de « la renaissance ukrainienne ».

Cette renaissance représentait beaucoup plus que celle de la Russie, qui l'avait déterminée.

Mais hélas, on a dû l'appeler aussi, à juste titre, « la renaissance fusillée ».

Si la renaissance de la Russie, éclosa vers 1890, avait bénéficié d'environ trois décennies pour s'épanouir, celle de l'Ukraine n'a duré qu'un peu plus de dix années, gravement endommagées et compromises dès le début par l'immense secousse révolutionnaire qui l'a privée des conditions normales de développement culturel. Le parti victorieux, maître absolu de la situation, préoccupé, à l'époque, surtout de problèmes sociaux, était étranger à l'esprit qui animait les renaissants ukrainiens qui étaient, pour lui, des indifférents, ou des suspects.

La conception purement utilitaire de la littérature, professée par le parti, avait forcé les renaissants ukrainiens à ruser constamment avec le pouvoir ; aussi, dès leurs débuts, toutes leurs manifestations étaient-elles fortement marquées par un compromis inévitable et par l'admission implicite d'une conception du monde devenue obligatoire. Toute diversité, toute multiplicité, tant dans les conceptions que, bientôt, dans la création, fut entravée.

Dès ses débuts, la renaissance ukrainienne dut adopter non seulement le vocabulaire marxiste, mais aussi faire constamment attention à ne pas s'écarter d'une façon trop visible de ce qu'on appela la « ligne du parti ». Tout développement d'un mouvement philosophique original qui avait constitué l'un des titres de gloire les plus éclatants de la renaissance russe, était alors impossible.

Or, tout le passé de l'Ukraine permettait d'espérer le contraire. En effet, les penseurs les plus originaux et les plus authentiques des deux siècles précédents (avant que la philosophie russe ait pris son élan) étaient des

Ukrainiens, même s'ils publiaient en russe : le grand mystique du XVIII^e siècle, Hr. Skovoroda, qui ne céderait pas en envergure à Jacob Boehme, Pamfil Jurkevitch, le maître de Vladimir Soloviov et l'un des adversaires les plus redoutés des nihilistes, dont les écrits gardent jusqu'à aujourd'hui une actualité et une fraîcheur étonnantes, A.A. Potebnia, un des grands philosophes du langage à l'échelle mondiale, qui avait ouvert, dans ce domaine, des perspectives nouvelles, qui sont encore loin d'avoir été épuisées. La critique littéraire formaliste, qui prend, depuis quelque temps, une extension toujours croissante dans les principaux pays de l'Occident et qui fut illustrée par des noms aussi universellement révéérés que ceux de Mukarovsky en Tchécoslovaquie, M. Kridl en Pologne, V. Chklovsky en Russie (qui a été forcé de s'en dédire sous la pression stalinienne, mais dont les meilleures œuvres ont été inspirées par cette doctrine), René Welleck et R.P. Blackmur aux U.S.A., a été déclenchée par les travaux de Potebnia.

Un échantillon brillant de cette méthode a été récemment produit en France par Jean-Pierre Richard, dans son recueil d'essais « Onze études sur la poésie moderne » (Seuil, 1964).

De même, parmi les penseurs les plus importants de la renaissance russe, figurent Lev Sestov et Nikolaï Berdiaev, tous les deux nés à Kiev, le dernier, d'une lignée d'ancêtres cosaques, dont était formée une grande partie de la noblesse ukrainienne. Les réunions philosophiques de Kiev ne cédaient en importance qu'à celles de Pétersbourg et de Moscou. Deux personnalités de premier plan de la philosophie russe récente en sont issues : V.V. Zenkovsky, auteur d'une histoire de la philosophie russe qui fait autorité en la matière et fut traduite dans la plupart des langues du monde libre (elle fut même rééditée en U.R.S.S.) et Vladimir Iline, le représentant le plus brillant de la pensée russe.

Malgré ces possibilités exceptionnelles, une philosophie originale en langue ukrainienne n'a même pas pu

s'ébaucher en U.R.S.S., où seule la version officielle du marxisme est tolérée.

Quant à la littérature, elle a pu bénéficier d'un bref répit, dû à l'orientation politique du gouvernement soviétique pendant la première décennie de son existence, lorsque son effort principal portait sur la suppression du nationalisme russe, cible de choix pendant cette première étape de la révolution soviétique.

C'est pour le contrarier et en limiter la portée, que le gouvernement a toléré, et peut-être même encouragé, pendant ce court laps de temps, l'épanouissement de la littérature ukrainienne. Certes, on la préférait « prolétarienne », mais, tout de même, il ne fallait espérer lui redonner quelque importance, qu'à condition de lui abandonner un minimum de liberté et d'initiative propre.

C'est pourquoi, au prix d'un courage implacable, d'une ingéniosité constamment en éveil et d'un amour plein d'abnégation pour la littérature, une équipe d'intellectuels avait réussi, pendant cette décennie, à assurer l'éclosion de cette plante paradoxale, aux racines dénudées, que fut la trop brève renaissance ukrainienne.

Au début des années trente, un véritable pogrome contre la jeune culture ukrainienne fut perpétré, dans lequel, la plupart de ses plus remarquables représentants trouvèrent la mort. Quelques-uns s'échappèrent vers l'exil et quelques autres acceptèrent une soumission inconditionnelle, plus ou moins feinte, mais inéluctable.

Pour donner une idée de l'étendue du désastre, indiquons l'âge de quelques participants, parmi les plus importants, de cette renaissance, au moment de leur arrestation ou de leur capitulation, ce qui, de toute façon, mettait fin à leur œuvre : Mykhaïlo Draïkhmara et Less Kourbass : 46 ans ; Mykola Zerov : 45 ; Pavlo Fylypovytych : 44 ; Mykola Koulich : 40 ; Mykola Khvylovy s'était suicidé à l'âge de 40 ans pour attirer l'attention du monde sur l'extermination de la culture ukrainienne ; Rytsky : 36 ans ; Ploujnyk : 35 ; Mykola Bajan : 27 ; Olexa Vlyzko : 25.

Plusieurs années avant le désastre, la suspicion et

les persécutions systématiques dont tous ces gens étaient victimes leur rendaient pratiquement impossible toute activité littéraire suivie.

A l'âge de ces hommes, Goethe se trouvait en Italie et, quant à son œuvre, il n'en était qu'aux « Années d'apprentissage de Wilhelm Meister », avant la première partie du « Faust ». Chez Victor Hugo, c'était l'âge des « Burgraves », antérieur aux « Contemplations » et aux « Châtiments », chez Paul Valéry, à peine celui de la « Soirée avec M. Teste ».

C'est à cet âge que l'équipe la plus brillante que l'histoire des lettres ukrainiennes ait jamais connue a été dispersée et en grande partie anéantie, sans parler d'innombrables cadets dont beaucoup eurent à peine le temps de débiter.

8

Malgré ce désastre, on ne saurait que s'étonner du prodigieux résultat des efforts désespérés de ces créateurs traqués et démunis.

Entre autres, ils ont réussi, et avec quel éclat ! une gageure qui semblait condamnée d'avance, en ce XX^e siècle, où toutes les formes stables de la création artistique semblent emportées par une tempête irrésistible vers une destination inconnue : ils ont créé un classicisme authentique, rigoureusement conforme aux préceptes de l'antiquité, mais, en même temps, ayant assimilé tout l'apport du modernisme le plus audacieux. Ils ont créé un style, à la fois impeccablement clair et rigoureusement traditionnel, mais nourri de toutes les inquiétudes et expériences de notre siècle atroce, grandiose et contradictoire, en une synthèse équilibrée et riche.

Ce furent les « néo-classiques », groupés autour de Mykola Zerov dont la mort en la force de l'âge, dans un des camps de concentration les plus terrifiants du Nord, reste, jusqu'à ce jour, une blessure saignante sur le flanc du peuple ukrainien.

Lorsque j'avais dit, à propos de Franko, que les gens de son envergure ne se retrouvent guère, le nom de Zerov

somnolait au fond de ma conscience. Certes, rien de plus dissemblable que ces deux hommes. L'un tout élan, tout flamme, bouillonnement innombrable de forces irréconciliables entre elles, tout recherche passionnée, l'âme continuellement sillonnée de contradictions et de désespoirs.

L'autre — une volonté d'acier, inébranlable, qui domine le tumulte intérieur et impose l'ordre au dehors, un ordre ayant atteint un rare degré de condensation et d'esprit de système, si utile pour cette culture en pleine ébullition.

L'un — l'aventure incarnée, l'indéfini protéiquement multiforme, constamment porté à l'improvisation et à la démesure, constamment enthousiasmé par autre chose, travaillé par un appétit dévorant pour toutes les manifestations de l'esprit et l'infinie multiplicité de la vie.

L'autre — calme conscience, élément maîtrisé, volonté de construction harmonieuse.

Mais chez tout les deux, la même ardeur, déchaînée ou contenue, la même avidité créatrice, le même attachement organique aux choses de l'esprit.

Seulement, le second a succombé à des sévices insurmontables, après un long martyre qui dévorait les forces affectées à son œuvre, gaspillées en pure perte par la nécessité de résister aux attaques incessantes des médiocres, des serviles et des envieux, tel un aigle jeté en pâture aux rats.

Et néanmoins cet homme a réussi, en plus de la formation du groupe néo-classique qui a produit mainte œuvre immortelle, un second miracle : le langage littéraire ukrainien, tiré par Chevtchenko du parler populaire, était resté, jusqu'aux environs de 1920, à peu près tel que le génial autodidacte l'avait laissé. Il ne manquait ni de richesse en nuances, ni de tournures et de termes expressifs, mais il était loin d'être mûr pour l'expression de la diversité et de la complexité du monde moderne dans tous les domaines. Son origine rurale était encore trop récente et se faisait encore sentir.

C'est Zerov qui lui a donné la perfection et la préci-

sion nécessaires à cette fin. De plus, son langage est d'une grande beauté intrinsèque, indépendante du sujet traité, d'une noblesse et d'une maturité qui n'ont plus pu être retrouvées depuis qu'il a été arraché à l'affection de tous.

Son œuvre poétique, mince en volume et réduite en diapason, ne tient que par la beauté de son expression. Elle est un sommet de la noblesse du verbe ukrainien, chose qui, d'habitude, suffit pour l'immortalité, dans n'importe quelle littérature.

L'œuvre de Zerov en tant qu'historien de la littérature et critique littéraire n'est pas moins importante. Dispersée dans des périodiques, elle n'a pas encore été recueillie, mais chaque fois qu'on rencontre, dans une vieille publication, une note signée par lui, aussi succincte soit-elle, on est émerveillé par sa capacité exceptionnelle d'aller toujours tout droit à l'essentiel ainsi que par sa perspicacité quasi infaillible, malgré un nombre de parti-pris injustifiés, sans lesquels, pourtant, il ne saurait y avoir de critique littéraire vivante.

Comme celle de Zerov, je ne crois pas que la poésie de Maksym Rylsky puisse jamais gagner l'intérêt du lecteur étranger. On dirait qu'il recherche à dessein les sujets les moins singuliers et qu'il évite l'insolite avec autant d'acharnement que d'autres contemporains le recherchent. Pour notre époque, c'est le poète le plus inopportun possible. Mais il reste néanmoins irrémédiablement moderne. Ou bien, si l'on préfère, hors du temps et de l'espace. Parmi tous les poètes ukrainiens il est peut-être mon préféré. C'est de la beauté à l'état pur, à propos de n'importe quoi, avec une préférence pour les choses les plus humbles et les plus quotidiennes, comme la pêche ou le jardinage, ou... la lecture et même la simple rêverie. Mais la forme est parfaite. C'est une espèce de causerie à bâtons rompus, mi-badine, mi-idyllique, d'un hautain détachement aristocratique (terme qu'on n'osait pas lui appliquer tant qu'il était vivant). Un Virgile moderne.

Mais à côté des visions fantastiques et de la puissante sensualité de Draï-Khmara, de la passion ascétique

et de la hautaine conscience de la vanité du monde, tournée dans des vers d'une sonorité d'airain, toute latine, de Klen, de la sagesse gnomique et des fantaisies apocalyptiques de M. Orest et d'autres réalisations inoubliables de la poésie néo-classique, la littérature de ce bref éclat n'a pas manqué de produire d'autres merveilles.

Pavlo Tytchyna languit depuis des décennies, au milieu des oripeaux et du clinquant de grand dignitaire officiel du régime, d'ailleurs purement décoratif et dépourvu de tout pouvoir réel. On le dit très peureux, peut-être à tort. Il a été, dès ses débuts et du premier coup, un des grands poètes modernes de notre époque. A l'âge de trente ans, il écrivait des vers meilleurs que Rilke à 50, et que W. B. Yeats n'avait pas surpassé à 70. Mais à partir de quarante ans, ce qui est paru sous sa signature, aurait pu, aussi bien, être fabriqué par n'importe quel préposé à la propagande du régime.

Le nom d'Alexandre Dovjenko est familier à tous les amateurs de cinéma. Il fait partie indissolublement du grand triangle soviétique Eisenstein-Dovjenko-Poudovkine. Mais on ignore à l'étranger sa prose, qui attend encore sa publication intégrale. Le peu qui est parvenu à notre connaissance, constitue probablement le sommet de toute la prose ukrainienne moderne. Dovjenko a élevé le scénario à un niveau littéraire remarquable le transformant en une œuvre d'art autonome, d'une réelle valeur, indépendante de sa réalisation sur l'écran. Dovjenko est un visionnaire puissant, plein de fantaisie, et un évocateur toujours efficace. Il lui suffit de nommer un objet ou de camper une scène, pour les faire surgir devant nos yeux, avec couleur et vie.

Le seul fragment de ses souvenirs d'enfance qui ait été publié jusqu'à ce jour : « La Desna enchantée », ainsi que les rares fragments parus de son journal intime, manifestent une égale vigueur du regard, dirigé sur le monde environnant, ou braqué introspectivement sur son âme, d'où surgissent constamment des images complexes et saisissantes par leur fraîcheur et leur naturel.

Car ce grand artiste moderne n'est jamais compliqué

ou artificiel. Taillé d'un seul bloc, on le retrouve toujours fidèle à lui-même, dans chacune des lignes marquées par sa griffe. L'écrivain n'est pas moins considérable que le cinéaste. Qu'on juge d'après les réalisations de ce dernier de l'envergure véritable de la culture ukrainienne moderne.

9

Le complexe slave de l'Europe centrale présentait un terrain relativement propice à une reprise partielle des activités ukrainiennes devenues pratiquement impossibles en U.R.S.S. Lviv, la capitale de la Galicie, traditionnellement ukrainienne, avait abrité un certain nombre de jeunes artistes d'avant-garde et permis la publication modique des œuvres de quelques-uns des écrivains bannis ou proscrits d'U.R.S.S.

C'est à Lviv qu'on vit passer l'éblouissante apparition de Bohdan I. Antonytch, mort à l'âge de 26 ans, un des grands poètes modernes, une sorte de Rimbaud, déconcertant, tant par la soudaineté de son apparition et de sa disparition, que par la singularité et l'éclat invraisemblable de ses métaphores, aveuglantes d'audace et de nouveauté.

Quoique enthousiaste de Rimbaud et des surréalistes, qu'il étudiait avec passion, sa propre œuvre en est totalement indépendante. Il possède son propre registre de visions et de couleurs, axé plutôt sur la Bible et sur l'admirable école poétique polonaise de son époque, le « Scamandre », dont faisaient partie les plus intéressants parmi les poètes polonais modernes, tels Tuwim, Lechon ou Wierzynski.

De tous les grands poètes ukrainiens, il semble être celui qui devrait perdre le moins dans une traduction. On peut tirer de son œuvre la matière de tout un recueil à traduire, tant de ses poèmes, que de métaphores éparses, recueillies en partie sous le titre de « Pensées vertes d'un renard ». Ses essais, en grande partie encore inédits, pré-

sentent des conceptions esthétiques aussi neuves qu'audacieuses, écrites dans la langue imagée qui lui est propre.

A Lviv, la revue du nationalisme intégral « Visnyk » (*Le Messenger*), dirigée par le polémiste Dmytro Dontsov, avait abrité une équipe de poètes d'une grande tenue verbale, parmi lesquels, le plus remarquable semble avoir été Oleh Oljytch, archéologue de formation, dont le vers, d'une sonorité puissante, animé d'un élan plein d'ardeur et d'une vive imagination, est rempli de réminiscences livresques et de nostalgie d'un monde libre, fier et sauvage.

C'est là que Evhen Malaniouk, moderniste à ses débuts, avait acquis une facture classique d'une grande beauté verbale et chargée d'une pensée où la philosophie de l'histoire se marie au pressentiment de la fin du monde qui approche. Mais c'est dans ses essais en prose que sa pensée philosophique acquiert toute sa profondeur et la puissance irrésistible d'une argumentation toujours surprenante de nouveauté.

Mais ces relais se sont avérés, eux aussi, de très courte durée. L'extension de l'hitlérisme anéantit les derniers flots de la vie culturelle ukrainienne, avec la déportation, l'assassinat et l'exil répétés de ses derniers représentants notoires. Ainsi les poètes Oljytch et Olena Teliha parmi tant d'autres, furent, soit fusillés par les hitlériens, soit exterminés dans des camps de concentration. Le poète et essayiste Iouri Klen, un des rescapés du désastre de 1931 en U.R.S.S., est mort, peu de temps après la libération, des conséquences des sévices et des privations subies sous le régime hitlérien. Evhen Malaniouk, devenu le poète majeur de l'exil, eut la chance de s'échapper outre océan.

Après tant de massacres et de catastrophes dont la moitié aurait suffi pour anéantir mainte autre culture, plus ancienne et plus solidement établie, à un moment où tout espoir semblait épuisé, où les rares rescapés se considéraient comme les gardiens d'un trésor enfoui à jamais, d'une espèce de latin classique, submergé par la marée d'une barbarie montante, la littérature ukrai-

nienne a retrouvé encore une fois ses ressources de vitalité apparemment inépuisables.

En Amérique, des débris de réfugiés de toutes ces infortunes, une jeunesse ardente s'est levée, pleine de vigueur créatrice. Malgré les dures conditions matérielles de l'exil, elle arrive à publier un mince cahier collectif par an, d'un intérêt toujours passionnant, d'une facture aussi audacieuse que dynamique, ainsi que quelques rares plaquettes, presque toujours au compte de l'auteur.

Pour donner une idée de la puissance de ce groupement, je n'indiquerai qu'un seul détail, qui me paraît digne d'être relevé : chacun des cahiers annuels (le dernier que j'aie vu était le sixième) est supérieur aux précédents, ce qui indique une croissance presque verticale de la plupart des poètes qui les rédigent.

C'est là une avant-garde pleine de tempérament, à la hauteur des problèmes les plus avancés de la poésie mondiale.

Leur œuvre reste aussi personnelle qu'elle est neuve et puissante. Seuls l'ardeur juvénile et l'amour passionné de la poésie les réunissent, malgré leur diversité. Leur apport, d'ores et déjà, fait partie des réalisations valables de la jeune poésie mondiale.

En opposition dialectique avec leurs prédécesseurs néo-classiques, ces jeunes se placent à la pointe des recherches littéraires les plus avancées de l'heure présente. Si les néo-classiques, préoccupés surtout d'occidentaliser leur littérature, ont tourné le dos, non seulement au populisme tendancieux, mais aussi à leur propre folklore, les jeunes de New York n'avaient à faire aucun effort pour conquérir ce qui leur appartenait, sinon par la naissance (bien que certains d'entre eux soient déjà nés en Occident), du moins, par l'ensemble de leur formation.

Avec autant de raisons qu'un André Breton ou un E.E. Cummings, ils auraient pu dire : « l'Occident c'est nous ».

Par contre, pour eux, c'est la lointaine patrie captive qui prend figure d'une contrée de rêve et de fantaisie.

C'est pourquoi ils ont entrepris une réestimation du folklore, mais pas selon le mode sentimental du XIX^e siècle. Ils l'abordent avec tout l'outillage de la science moderne, en pénétrant jusqu'aux tréfonds de l'ésotérisme qu'il recèle. Ce n'est plus sa beauté naïve et familière qui les attire, mais la sagesse insondable de ses formes énigmatiques.

C'est pourquoi, ce n'est plus la chanson lyrique qui les inspire, mais les motifs de la stylisation ornementale des tapis, de la céramique, des boiseries, du vêtement et d'autres objets d'usage populaire courant, relevés jusqu'au niveau artistique.

Ainsi, chez le plus grand de leurs aînés, Vassyl Barka, il en résulte quelque chose de totalement inédit, d'aussi insolite que les échos de l'art et de la poésie précolumbienne qui commencent, de nos jours, à se faire un chemin dans la conscience de l'homme cultivé.

L'un des néo-classiques, helléniste émérite et traducteur d'Aristophane, Volodymyr Svidzinsky, avait déjà réalisé la synthèse d'un folklore immémorial avec le modernisme le plus avancé, dans une poésie frissonnante de mystère ésotérique, traduit dans des images pleines d'ironie et de couleur. On soupçonne, derrière ces visions envoûtantes, les gouffres agités d'un subconscient à examiner à la lumière de Freud, plein d'inattendus troublants.

Comme la plupart de ses manuscrits ont été brûlés avec leur auteur, lors de la retraite de l'armée rouge devant les troupes allemandes, « par mesure de précaution », il ne nous reste de son œuvre qu'un très mince recueil, qui constitue, néanmoins, un des sommets les plus élevés de toute la littérature ukrainienne.

Parmi les 5 ou 6 jeunes gens qui constituent le noyau de cette équipe remarquable : Bohdan Roubtchak, Bohdan Boïtchouk, Vira Vovk, Patricia Kylyna et quelques autres, deux surtout émergent, qui, s'ils avaient la chance d'une traduction efficace, ne manqueraient certainement pas d'enthousiasmer les lecteurs, même les plus exigeants, de notre époque : il s'agit de Iouri Tarnavsky et,

tout particulièrement de Emma Andievska, qui a vraiment créé une nouvelle dimension de la poésie, en alliant, avec une fabuleuse richesse verbale et métaphorique, les acquisitions les plus osées du surréalisme, avec une vision très personnelle des domaines les plus insolites du folklore, comme la sorcellerie et la foire. On retrouve chez cette toute jeune femme des éblouissements d'une profondeur mystique, qu'on chercherait en vain chez maint sage aux cheveux blancs.

10

De même, en U.R.S.S., sur les ruines du naufrage presque absolu de toute création culturelle authentique, dans le cadre d'une solution de continuité de toute tradition, d'une brutalité sans précédent dans l'histoire, une jeune génération a surgi, pleine de promesses et de vigueur, profitant du dérisoire allègement de l'oppression gouvernementale qui suivit la mort de Staline. Il a suffi d'une entr'ouverture à peine sensible du soupirail, pour que la puissante poussée ininterrompue de la sève du tronc ukrainien ait pu pousser ses quelques brins d'expression authentique.

C'est à cette dernière percée que nous limitons le recueil que voici.

Certes, les quelques auteurs que nous présentons sont encore très jeunes et, par conséquent, tout pronostic les concernant risquerait d'être démenti par l'avenir, tant en bien qu'en mal.

De plus, ils continuent à être gravement embarrassés par des interdits et des chicanes administratives, qui vont de la malveillance systématique et sournoisement orchestrée par la presse, jusqu'à des difficultés, souvent insurmontables, à se faire publier, et à des déboires personnels : la liberté dont ils bénéficient, même comparée à celle des générations précédentes, n'est que toute relative et incertaine.

Néanmoins, plusieurs, parmi eux, ont déjà à leur

actif des réalisations dignes d'un intérêt universel, réalisations dont nous nous sommes efforcés de notre mieux de rendre l'équivalent en français. La personnalité de plusieurs d'entre eux semble, d'ores et déjà, esquissée avec assez de précision pour qu'on puisse en ébaucher le portrait.

Et c'est la première fois, depuis deux siècles, que la production littéraire ukrainienne l'emporte en importance sur celle de la Russie.

En effet, ces jeunes auteurs semblent bien nettement supérieurs à leurs confrères de langue russe du même âge, qui ont profité, eux aussi, du même dégel : Evtuchenko, Sosnora, Voznesensky, grâce à une propagande officielle puissamment déployée, ont traversé avec triomphe toutes les estrades du monde libre, en suscitant d'innombrables traductions.

Sans vouloir en rien minimiser les dons ni le courage, parfois admirable, notamment de l'auteur du « Babyn Iar », qui a osé s'attaquer à l'ignoble et redoutable Poskrebychev lui-même, nous croyons que les réalisations artistiques des jeunes poètes ukrainiens que voici sont à la fois davantage « poésie » — tandis que celles de Evtuchenko, par exemple, sont davantage polémique — et, en même temps, elles nous semblent plus audacieuses dans la recherche des formes d'expression d'avant-garde.

L'œuvre d'un Evtuchenko semble trop orientée vers les besoins d'une actualité immédiate, trop déterminée par l'effet à produire sur un éventuel auditoire (la poésie n'étant ici qu'un moyen à la poursuite d'autres buts, si dignes d'éloges qu'ils soient parfois), pour pouvoir compter sur une valeur intemporelle, seule pierre de touche valable de toute poésie.

Certes, il existe aussi une « poésie-journal » possible, à laquelle aucun envol n'est interdit, ainsi qu'un art du reportage qui n'a rien à envier à celui de la tragédie en vers, mais ces genres n'atteignent les sommets que si leur centre de gravité se situe dans le domaine de l'art, le journalisme n'étant alors qu'une manière, aussi valable

qu'une autre. Or, si l'accent est posé sur l'action, l'œuvre passe, inévitablement, du domaine de l'art, dans celui de l'histoire politique, non moins honorable, mais qui ne nous concerne point ici.

Si, néanmoins, l'œuvre de Evtuchenko a pu jouir du succès foudroyant que l'on connaît — combien plus l'aurait pu celle d'un Dratch, d'une Lina Kostenko, d'un Hr. Kyrytchenko.

Etant donnée leur jeunesse, au risque de se tromper du tout au tout, Ivan Dratch me semble, parmi eux, le plus certain de ces espoirs. Son œuvre, quoique brève (au moins celle qui a pu être publiée et parvenir jusqu'à notre connaissance), est d'ores et déjà plus qu'une promesse.

Son audace métaphorique, aussi bien que formelle, vient d'une sensibilité particulièrement aiguë pour le langage. Dans ses meilleures œuvres, le sens est déployé à partir de quelques souches verbales, qui constituent, en quelque sorte, la matrice, le nœud vital du poème. Son œuvre est une plante purement verbale, un phénomène de l'élément langage, malgré les précautions constantes qu'il est obligé de prendre pour se faire admettre par le pouvoir et pour garder la possibilité de se faire publier.

Ainsi sa brève « Plaisanterie » sur Dieu, audacieuse, insolente et moderne, avec ses questions formulées en termes d'actualité, où l'on retrouve le volant, la grève, et même le culte de la personnalité. Le poète prend néanmoins au sérieux son interlocuteur céleste, et les interrogations qu'il lui adresse sont celles de toute l'humanité pensante, depuis des millénaires.

D'une façon générale, l'un de ses traits typiques est la capacité de fondre en une unité organique des éléments très divers, spécifiques du monde moderne, avec l'éternel. Ainsi Adam et le radar, Gandhi et le mammoth, la chlorophylle et l'antégalactique se retrouvent entre les limites d'un même bref poème, en s'éclairant et en se complétant mutuellement, avec l'acuité qui en résulte immanquablement, sans la moindre trace visible d'un effort voulu.

Dratch est également inquieté par l'énigme de l'existence :

« Qu'y a-t-il derrière la porte de l'existence, capitonnée de cuir artificiel ? »

L'apparence « scientifique » de certains de ses poèmes dissimule mal le doute qui creuse son âme, comme on le voit, entre autres, dans son angoissante « Ballade du DNA — de l'acide désoxyribonucléique ».

En général, il arrive, à travers les obligatoires déclarations conformistes dont chacun des auteurs écrivant en U.R.S.S. ne saurait se passer sans encourir les risques les plus graves, à faire sentir un doute constant, une muette interrogation intérieure sur les puissances élémentaires sous-jacentes de toute réalité, qui arrivent à être maîtrisées par la raison, jusqu'à un certain degré, mais dont l'explosion menace constamment d'anéantir ses fragiles barrières.

Dratch possède une certaine propension à la poésie épique, qu'il est important de ne pas confondre avec l'usage fermement établi dans la poésie de l'U.R.S.S., depuis quelque temps, peut-être non sans une impulsion venant des sphères dirigeantes.

En fait, le réalisme socialiste oblige chaque auteur à suivre, non seulement des prescriptions minutieusement précises, concernant le fond et la forme de ses écrits, mais aussi le genre littéraire à utiliser.

Ainsi le roman est décidément préféré au drame en vers qui n'est admis que d'une façon épisodique, le roman social d'actualité étant préféré à l'historique, celui d'analyse étant plutôt mal vu et le fantastique toléré, uniquement pour la science fiction.

Le poète se voit rarement dispensé de l'obligation de fournir un texte pour des chansons de route ou d'atelier, texte auquel on ne demande que de l'entrain pour la troupe en marche, ou du rythme pour scander le travail manuel.

Non moins impérieusement, le poète se voit imposer l'obligation de produire des poèmes épiques, de préférence de grande dimension, du genre de ceux qu'écri-

vaient, au début du siècle précédent, Byron, Pouchkine ou Lermontov.

Dans cette question, il est important de distinguer entre une aspiration générale, qui a tendance à se manifester indépendamment de toute politique, et les vues gouvernementales, qui peuvent trouver le long poème narratif plus rentable, du point de vue de la propagande, qu'un bref texte lyrique, forcément plus propice à l'expression subjective.

Ainsi, à peu près dès le début du siècle, on a pu apercevoir dans la poésie russe un certain regain d'intérêt pour ce qu'on a pris l'habitude d'appeler là-bas « *bolchaïa forma* » (grande forme), après un siècle d'abandon. Même les symbolistes Blok, Bely et Volochine, vers la fin de leur vie, avaient fourni quelques échantillons remarquables et parfois vraiment brillants (comme « La Première rencontre » d'André Bely) de ce genre, naguère dédaigné.

Mais ce sont surtout les futuristes qui s'y sont illustrés, avec des chefs-d'œuvre tels que « Le Nuage en pantalon » de Maïakovsky ou « La Trompette de Gul' mullah » et « La Perquisition nocturne » de Khlebnikov. Tsvetaïeva, qui se tenait en dehors des cénacles, avait, elle aussi, illustré ce genre avec « Le Preneur de rats ».

Parmi les poètes ukrainiens de la même époque, c'est le classique Maksym Rylsky qui s'était surtout distingué dans ce genre, dont il a laissé plusieurs échantillons de toute beauté, moulés dans des octaves impeccables, d'une facture à la fois rigoureusement précise et nonchalamment impressionniste, dont les plus beaux restent probablement les premiers : « Na ouzlissi » (« A l'orée ») et « Tchoumaky » (« Les voituriers de la steppe »).

Tytchyna aussi avait travaillé, pendant de nombreuses années, à un ouvrage de très longue haleine, en prose mélangée de vers, qui faillit être son chef-d'œuvre et le grand travail de sa vie, sur le philosophe et mystique Hryhory Skovoroda, déjà mentionné. Mais en raison des circonstances défavorables à la publication d'un ouvrage

de ce genre, le projet a dû être abandonné. En tout cas, on n'en a vu que des fragments, très prometteurs.

Mais, d'autre part, et d'une façon totalement indépendante de cette aspiration, le gouvernement soviétique avait jugé ce genre préférable à d'autres et l'avait rendu obligatoire pour quiconque voulait se concilier les faveurs du régime. Peu à peu, tout le monde a dû emboîter le pas et, depuis nombre d'années, tous les poètes de l'U.R.S.S., quel que soit leur tempérament ou leur langue, ont dû publier des poèmes épiques le plus souvent dépourvus de toute valeur artistique, ou bien organisés artificiellement autour d'un passage lyrique réussi. Les exceptions sont rarissimes et encore, peut-être provisoires seulement.

De là, on est enclin à conclure sur le caractère forcé de tels exercices.

La propension épique de Dratch semble nettement due à l'aspiration générale, plus haut mentionnée, et n'avoir rien de commun avec les exigences officielles. D'ailleurs, ses rares longs poèmes, comme le célèbre « Nij ou sontsi » (« Le couteau dans le soleil »), sont construits plutôt comme une suite de textes, se répondant sur le plan musical, qu'en tant qu'une narration épique suivie.

Le plus souvent, ce sont des « ballades » (dans le sens germanique de ce terme, comme la « Lénore » traduite par Gérard de Nerval) — un mélange complexe et inédit, assaisonné d'un humour personnel, qui se meut à travers une savante confusion des plans, toute romantique, ou cubiste, si l'on préfère, en suivant la loi capricieuse des ramifications du langage, qui n'en fait qu'augmenter l'imprévu.

C'est là que nous pouvons entrevoir les immenses possibilités de ce poète, l'étendue de son diapason, allant de l'utilisation audacieuse et désinvolte du folklore, jusqu'aux nuances les plus raffinées du modernisme.

Comme son originalité reste forcément atténuée par les réticences officielles et les règles du réalisme socialiste en vigueur, ses audaces en sourdine ne nous font que pressentir l'envergure d'une personnalité d'une tonalité

inimitable et insolite. Ainsi, dans « Les deux mouettes », le thème de Bikini lui a permis l'exploitation de la gamme négative — chose rare en conditions soviétiques, où une crânerie optimiste est de rigueur — permise uniquement à l'occasion de sujets ou de personnages condamnables au point de vue du régime. C'est ainsi que le grand poète yiddish Perec Markish, victime de l'un des derniers sévices de Staline, l'avait déployée avec puissance, à propos d'un SS prisonnier.

En dehors de pareilles occasions, on est condamné au majeur. C'est peut-être la raison pourquoi « Les Deux Mouettes » sont un des chefs-d'œuvre de Dratch. L'horreur de l'existence est profondément enracinée dans l'âme humaine, indépendamment des régimes politiques et autres contingences extérieures dont la relation avec le processus créateur est autrement plus profonde et complexe que les schémas superficiels de certains journalistes hâtifs.

Depuis l'épopée du chasseur Gilgamesh, créée à l'aube de l'histoire humaine, l'horreur, tel un fil rouge, traverse toute l'histoire des lettres du monde entier. Et on n'est pas près de l'abolir.

Lina Kostenko est maîtresse d'un style et d'une prosodie personnels, calqués selon le caprice de sa sensibilité tentaculaire et des impressions de la nature saisies sur le vif. Elle sait recréer l'atmosphère du paysage rustique, qui garde dans ses vers toute sa fraîcheur et sa spontanéité. Le vent, la pluie, la verdure, mènent dans ses poèmes brefs une existence indépendante de celle de l'auteur et nous donnent la sensation de l'immédiat.

En d'autres fois, les éléments naturels lui servent d'alphabet qui enferme, en de brèves paroles, sa sensibilité de femme et sa destinée de poète. La spontanéité et l'organicité de sa conception du monde surprend parfois par une profondeur inattendue chez une personne de cet âge.

C'est des profondeurs de sa féminité qu'elle tire ses intuitions les plus éblouissantes, que l'on pourrait qualifier d'« ésotérisme à l'état sauvage », comme la « Kazka

pro Marou » (« Conte du spectre »), qui amplifie le genre inauguré par Tytchyna dans ses débuts, lorsqu'il nous avait donné ces deux chefs-d'œuvre : « Ivan Telessyk » et « Doudaryk ». C'est de l'expérience spirituelle authentique, à peine voilée par des accoutrements verbaux tirés du folklore. Comme Dratch, Lina Kostenko ne doit pas être étrangère à l'enseignement du grand mystique de notre siècle, Rudolf Steiner.

Mykola Vinhranovsky, certes, supérieurement doué, reste souvent inégal, mais presque jamais absent. Même ses échecs portent l'empreinte de sa personnalité, impossible à confondre avec aucune autre. Il a une propension pour la rhétorique qui lui permet de soulever avec éclat certains thèmes officiels, mais ce n'est pas là qu'il est au mieux. C'est plutôt le cas de quelques accents, d'une spontanéité désarmante, sur le thème amoureux, qui sont, tels quels, tout droit de la grande poésie, comme le début de son poème, dont le incipit est : « Elle était pensive, comme un verger ».

Malgré cela, on sent chez lui la recherche d'un raffinement qui se traduit, notamment, dans un cycle de sonnets de facture parfaite, dont quelques-uns sont beaux d'un bout à l'autre. Ses dons de visionnaire font songer à Dratch, mais dans une tonalité plus livresque et plus émotive à la fois. Quoique le souffle lui manque pour se maintenir aux sommets qu'il atteint souvent et aisément, même ses œuvres mineures sont parsemées d'étincelles de poésie authentique, d'une qualité d'autant plus précieuse, que son parfum est tout particulier et inimitable.

Ces trois poètes sont généralement reconnus pour être les chefs de file de l'équipe du dégel en Ukraine. Mais le courant amorcé par eux n'est qu'à ses débuts. Tout un essaim d'autres, plus jeunes, éclos avec une simultanéité et une rapidité étonnantes, donne à la nouvelle poésie ukrainienne de l'U.R.S.S. l'aspect d'un ciel étoilé au crépuscule où, chaque fois qu'on tourne la tête, on voit surgir des étincelles, encore incertaines, mais toujours plus nombreuses.

Il serait oiseux, surtout à l'intention d'un lecteur

étranger, d'énumérer tous ces Volodymyr Loutchouk, Borys Netcherda, Dmytro Tcherednytchenko, Mykhaïlo Bakhtynsky, Ivan Nyjnyk, Vassyl Holoborodko et tant d'autres, dont, pourtant chacun est une promesse, un visage aux traits précis, et dont quelques-uns ont déjà une ou deux plaquettes à leur crédit.

Certes, comme c'est toujours le cas en pareille occurrence, au milieu de cette jeunesse, dont la plupart n'a pas encore atteint l'âge de trente ans, les avatars les plus surprenants restent toujours possibles. Il est plus que probable que, demain, la vue de ce terrain soit méconnaissable pour celui qui le scrute aujourd'hui : que des collines majestueuses s'érigent aux endroits sillonnés aujourd'hui de fossés profonds et que les parterres les mieux fleuris aujourd'hui, soient dévastés demain par la grêle ou la vermine. Non seulement la perspective nous manque pour considérer l'ensemble de notre époque, mais l'expérience montre que l'œuvre d'aucun poète ne peut être valablement estimée, avant son achèvement ou, au moins, sa maturité.

Le changement permanent du tableau d'ensemble se répercute à son tour d'une façon inattendue sur l'apport de chacun des participants, qui restent aussi bien exposés aux coups du sort, qu'à des élans créateurs, également imprévisibles.

Néanmoins, parmi ces derniers venus, d'ores et déjà, la personnalité incontestablement forte de Hryhory Kyrytchenko émerge avec une assurance et une pureté d'accent tout à fait exceptionnelles. Une erreur, le concernant, nous paraît vraiment improbable. Également à l'écart des exigences politiques du pouvoir et des hasards d'une avant-garde audacieuse à tout prix, les quelques rares poèmes qu'il a publiés jusqu'à présent frappent par leur maîtrise technique, toujours parfaite et jamais excessive ni exclusive, par la calme assurance de son élocution, par le relief et la couleur de ses images, plus que chez quiconque des poètes ici présentés.

Sa nouveauté réside surtout dans sa fidélité à lui-même, dans l'aisance de son expression inimitablement

personnelle. Les images les plus insolites, dans le tissu de son texte, s'articulent avec un naturel qui singularise à la fois l'ensemble et rend la personnalité de l'auteur toujours plus fidèle à elle-même.

Certes, on connaît les dangers d'une perfection précoce. Mais la force intrépide et la rectitude de sa personnalité semblent pouvoir l'en préserver. Sa devise n'est-elle pas :

« Vivre et non pas vivoter, flamboyer et non se consumer ».

Si, d'un côté, son indépendance, face au pouvoir, risque de lui attirer des ennuis, même graves, elle constitue aussi le gage qu'il ne s'endormira pas sur ses lauriers. Pour le décourager, on ira jusqu'à lui parler de sa médiocrité. Pourvu qu'il tienne bon, qu'il ne se laisse ni séduire, ni intimider, cette même pression officielle, qui ne cesse de faire tant de victimes, pourrait lui servir de contrepoids et de tremplin.

Son don — c'est un cadeau de la nature, plus fort que les contingences humaines, à moins qu'un obstacle absolu, du genre de celui que Staline avait opposé à la marche de la littérature, ne coupe court à l'ensemble de la floraison dont nous signalons la poussée.

Il fallait encore avoir signalé deux personnalités marquantes, ayant produit des œuvres nullement négligeables dans le domaine poétique, quoique leur centre de gravité soit situé ailleurs.

Vitaly Korotytch, médecin, sportif, journaliste, « person of public relations », récemment rentré d'une randonnée triomphale à travers les deux hémisphères, où il a été également fêté par les milieux officiels de l'Occident et par les colonies ukrainiennes de l'exil, est un poète nullement dilettante et, quoiqu'inégal, plein d'inattendu et d'une sensibilité particulièrement aiguë pour le spécifique du monde moderne, qu'il sait évoquer d'une façon étonnamment persuasive. On ne saurait trouver, auprès de nos descendants, de meilleur témoin pour rendre l'atmosphère même de notre époque, dans ce qu'elle a de plus impondérable.

L'autre, Vassyl Symonenko, mort à l'âge de 27 ans, frappe d'abord par sa droiture et sa pureté. Trop fier, trop intègre, pour se plier aux compromis exigés par le régime, il a laissé un journal intime déchirant qui mériterait d'être mieux connu par l'Occident, trop enclin à se fier aux affirmations de la propagande officielle sur l'état d'esprit réel qui règne de l'autre côté du rideau de fer.

Ses poèmes valent aussi surtout par le témoignage de fermeté intransigeante qu'ils apportent. Mais il y en a, dont le lecteur, même étranger, ne manquera pas de discerner la graine artistique ferme et féconde. Mais, le plus urgent, c'est la publication et la diffusion, dans toutes les langues du monde libre, de ce que nous possédons de son journal intime.

A côté du témoignage bouleversant apporté par Ihor Katchourovsky, déjà mentionné, dans une prose immortelle, celui de Symonenko constitue un sommet que le monde libre devrait s'interdire d'ignorer désormais.

On ne saurait conclure, sans mentionner les jeunes prosateurs intéressants : Evhen Houtsalo, Borys Reznitchenko et surtout Valery Chevtchouk, qui est l'espoir le plus ferme de la prose ukrainienne. Ses brèves nouvelles frappent par leur lyrisme, leur couleur et l'art de créer une atmosphère.

L'essai, genre qui opère par la pensée, est le plus lent à se relever des ravages du réalisme socialiste. Mais là aussi, des valeurs indéniables seraient à signaler. A commencer par des vieux, tels Rytsky ou le brillant professeur Oleksandr Biletsky, mais aussi des jeunes, parmi lesquels, une place tout à fait particulière est à faire à Ivan Dziouba, essayiste « par la grâce de Dieu », comme il y a des poètes.

On n'arrive à saisir chez lui aucun système idéologique préconçu dont les cas particuliers seraient dérivés par déduction. Pour lui, il n'y a, dans le domaine littéraire, que des cas particuliers, dont chacun est abordé avec une souplesse et une ouverture d'esprit totale. Pour mettre en relief les traits caractéristiques de chaque

auteur étudié, il trouve des formules aussi précises que frappantes. La clarté toute classique de son style traduit fidèlement le produit de ses observations toujours neuves et révélatrices, car il ne se fie jamais à celles qui ont été faites avant lui.

Aucun des grands critiques littéraires du monde n'a jamais procédé autrement, ni fait mieux que Dziouba. S'il avait la chance de se développer, sans trop être gêné par des ingérences politiques inopportunes, l'Ukraine pourrait bientôt s'enorgueillir d'un critique de tout premier ordre, qui manque à mainte littérature moderne du monde libre.

Le volume que nous présentons aujourd'hui n'est qu'un début, le premier chaînon d'une série, absolument insuffisant en soi pour donner une idée de la richesse, de la beauté et de la variété de la littérature ukrainienne dans son ensemble.

Il n'en propose qu'un aperçu du moment actuel, et encore, un aperçu limité seulement à une partie de son ensemble. Tel quel, nous espérons qu'il saura susciter chez le lecteur le désir de prendre une connaissance plus ample d'un domaine autrement vaste et autrement puissant.

Si c'était le cas, notre tâche y trouverait sa justification la plus complète.

Paris, le 5-XII-1966.

Emmanuel RAIS

POESIE

LINA KOSTENKO

Lina KOSTENKO est née le 19 mars 1930 dans la petite ville de Riychtchev près de Kiev, dans une famille d'intituteurs.

A partir de 1936 elle habite à Kiev où elle fait ses études secondaires, puis étudie à l'Institut Littéraire Gorki à Moscou, qu'elle quitte en 1956, ses études achevées. Depuis 1950, elle publie des vers dans les journaux, revues et almanachs de jeunes.

En 1957 paraît le premier recueil de poésies de Lina Kostenko : « Les rayons de la terre ». Puis suivent les recueils « Les voiles » (1958) et « Les voyages du cœur » (1961).

Elle a écrit un scénario en collaboration avec A. Dobrovolsky : « Vérifiez vos montres » (1963).

Elle est membre de l'Association des Ecrivains d'Ukraine.

DESTIN

J'ai rêvé une nuit d'un étrange bazar
En plein air, en pleine campagne
On vendait des destins de toutes sortes
Pour des généreux, pour des avarés
Et pour des clients de toutes sortes.

Il y en avait pour pas moins que des fils de roi
D'autres n'étaient faits que pour des pauvres mignons
On pouvait acheter un destin à un sou
D'autres en achetaient qui valaient des millions.

Certains payaient avec leur chance
D'autres payaient de leur conscience
Certains payaient de tout leur or
Et d'autres s'embarrassaient fort.

Les diseuses de bonne aventure comme des cartes
Tassaient les jours et se massaient près des clients
Les destins eux-mêmes pour moi s'assemblaient
Et parmi eux un seul se détourna.

Je regardai celui-là dans son visage clair
Et du fond de moi-même j'appelai son regard
— Qu'importe, me dit-il, tu ne me prendras pas
Mais de le dire, lui faisait mal au cœur.

— Je te prendrai peut-être
— Non, tu sais bien
Dit-il d'un ton sévère
Pour moi il faudrait que tu donnes ta vie
Et moi en échange t'apporterais le chagrin.

— Mais alors, qui es-tu ?
Et ton nom quel est-il ?
Pour être digne de me coûter si cher ?
— Poésie est ma sœur
Et l'humaine vérité notre mère.

Je l'ai reçu et j'en ai fait ma loi.
Alors, grande merveille se fit :
La nuit passa, le songe finit
Mais le destin est resté avec moi.

J'ai un destin que j'ai choisi moi-même
Et qu'il m'arrive n'importe quoi
De rien ne demanderai compte
A mon destin, c'est moi qui l'ai choisi.

(Traduit par Marie-France JACAMON).

ORAGE

Si inconnu

et soudain menaçant,
des chimères de nuages étouffent l'horizon,
la terre avec ardeur aspire, hume
l'ozone que les cerises infusent.

Intolérable,

suffoquante

approche d'orage,
brouillard de la fumée violacée des lilas,
sirènes des forêts,

crissements des métiers de chêne
tissant des cieux l'averse de brocart.

La dextre de l'orage, en pulsations de fièvre
s'est posée sur la folie d'or de ma tête,
sans doute ne rêverai-je jamais
l'aveuglante explosion de la soif pure.

L'orage de ses tonnerres me gronde
retenant cabrée la douleur cachée,
aux gourmets je laisse l'art
de savourer ce qu'ils ressentent,
mais toi reste en silence, aimes si tu aimes !

J'aime

l'inconnu,

soudain menaçant.

Je m'afflige, mes bras tombent d'une langueur secrète,
par le télégraphe de la tourmente, et par-dessus les pentes
J'envoie des télégrammes-éclairs au travers de la nuit !

(Traduit par Marie-France JACAMON).

STEPPE

Steppe verte, ni arbre, ni champ.
Steppe azur, ni nuages, ni pigeons.
Un soleil rouge,
lingot encore brûlant,
vogue avec lenteur entre elles.

Et toi, derrière lui
jusqu'au soir vagabondes
Es-tu las ? plonge, renversé dans l'herbe,
puis écoute, écoute,
jusqu'à n'en plus pouvoir
les fleurs de steppe qui, si doucement, respirent.

(Traduit par Marie-France JACAMON).

J'AI GRANDI

J'ai grandi dans des vergers
Où mûrissaient des poires tièdes,
Où les feuilles sentaient la poussière,
Et les tiges avaient un parfum savoureux.

J'ai grandi dans des champs
Où l'aube était comme un embrasement
Où la glèbe dérangée,
A midi, doucement fumait.
J'ai grandi dans des forêts
De pins aux troncs roses,
Où la rosée tombait à grosses gouttes
Dans les clairières bleues de la forêt.

J'ai grandi aux bords du Dnipro (1)
Où se dressaient des collines bleutées,
Où, la nuit, des pêcheurs taciturnes
Lancent leurs filets.
Et les couleurs de ces années lointaines
— Quoi qu'il m'advienne maintenant,
Et quoi que j'écrive — telles un reflet,
Sont couchées sur le papier blanc.

(Traduit par Marguerite MATHIEU).

(1) Nom ukrainien du Dniepr, fleuve principal de l'Ukraine.

LE RIRE

Dans la rue — je l'entends par la fenêtre —
Une femme éclate d'un rire forcé.
Peut-être est-elle triste, cette femme, mais elle voudrait
Avoir envie de rire.
Et je regarde les rivières des rues obscures
Les têtes des joyeuses lanternes,
Coiffées de petites casquettes de fer blanc,
Et sur le haut appui de ma fenêtre,
Des marronniers offrent des fleurs blanches...
Et je regarde et pense à mes poèmes.
S'ils ont du chagrin — qu'ils soient tristes.
Du moins, qu'ils ne rient pas d'un rire forcé,
Car les gens sincères ferment les fenêtres.

(Traduit par Marguerite MATHIEU).

LE SOLEIL SE LEVE

Le soleil se lève, sa pourpre éclatante
Me regarde droit dans les yeux :
Est-ce que je me sens bien ce matin ?
N'ai-je pas pleuré en rêve ?

Je me sens bien ce matin.
Mais les nuits, les nuits !
Je rêve de toi, de pays étrangers...

Des yeux bleus ont pleuré
Des yeux gris ont pleuré
Des yeux noirs ont pleuré
Et tous, m'appartenaient.

(Traduit par Marguerite MATHIEU).

LA PLUIE

Il ne pleut pas souvent —
L'herbe s'est courbée, courbée...

Tu ressembles beaucoup au bonheur ;
Et le bonheur, je n'en ai pas l'habitude.

Et de nouveau, je me tais, à la fin.
Je te regarde passer, près de moi...

Comme les enfants des petites gares,
Qui suivent le train des yeux.

(Traduit par Marguerite MATHIEU).

On évoque un conte de fées,
les comptines des jeux d'enfants,
les petits bateaux de poupées,
l'eau verdâtre des lacs dormants, —
et soudain un souffle d'enfance
passe dans votre âme, et l'on est
attiré vers le port ou l'anse,
— calme abri des bateaux-jouets, —
d'où partant pour un grand voyage,
on mit à la voile un matin,
sans prendre avec soi pour bagages

ni savoir,

ni forces,

ni pain.

Les mystères s'ouvraient en route,
Mais tout, de la joie au malheur,
N'avait rien de fortuit, sans doute,
Et laissait sa trace en nos cœurs.

(Traduit par Cyrilla FALK)

Votre couleur a changé,
ô mes yeux !...
Si tendre était votre teinte pervenche
que souvent je voyais en bleu
du jour même la clarté blanche.

Et dans cet univers d'azur
Il n'y avait jamais d'alertes :
rien que logis bien chaud,
ciel pur,
joie des premières découvertes...

Mais, chose incroyable d'abord,
Voici qu'en mes yeux s'engouffrèrent
la couleur rouge, — sang des soldats morts,
le noir — couleur de la tristesse amère.

Mes yeux perdaient leur univers d'azur...
Quand sur le monde l'ouragan fait rage,
ils prennent un reflet farouche et dur,
ils sont plus sombres que nuées d'orage.

Ils grisonnaient comme de la fumée
quand l'incendie embrasait la planète,
qu'aux champs les balles s'en venaient semer
parmi nos jeunes gars la mort muette.

O temps futur !
Précise tes contours
et fais barrage à la mort sur la terre,
afin que des générations entières
voient en bleu la clarté du jour.

(Traduit par Cyrilla FALK).

IVAN DRATCH

Ivan DRATCH est né le 17 octobre 1936 au village de Telijentsi, dans la région de Kiev, d'une famille de paysans.

En 1954, ses études secondaires achevées, il travaille comme instituteur au village de Dzvinatché.

De 1955 à 1958, il fait son service militaire dans l'armée soviétique.

En 1958, il entre à l'Université de Kiev, où il termine ses études de philologie, en même temps que des cours supérieurs de scénariste à Moscou. En 1961 il entre à la rédaction de « Literatourna Oukraïna » (L'Ukraine Littéraire).

Actuellement il travaille dans la section des scénarios du studio d'Art Cinématographique O. Dovjenko, à Kiev.

Jusqu'à présent il a publié deux recueils de poèmes : « Le tournesol » (1960) et « Les protubérances du cœur » (1965). Un troisième recueil : « Aux sources » est annoncé.

Sa tragédie féerique : « Le couteau dans le soleil » (1961) connaît un grand succès populaire. Il a écrit également un scénario : « Le puits des assoiffés ». Mais le film du même nom, après avoir subi la critique officielle, fut interdit.

Dratch est également un traducteur de poèmes : il a traduit les chansons de la « Vita Nuova » de Dante et « La chaussée terrestre » du poète O. Vatsietis (1965).

Il a écrit également des articles sur la littérature et sur l'art.

Il est membre de l'Association des Ecrivains d'Ukraine.

ETUDE

— copie d'un billet —

Je n'ai pas eu peur de la pluie.
J'avais retroussé ma robe bleue.
Et je t'attendais, avec les bouleaux.
Crois-moi si tu veux, ou ne me crois pas.

J'ai tressé l'arc-en-ciel en natte claire.
Toi, je ne t'ai pas maudit, pas même un peu...
Ou, juste une pointe... pour les convenances !
Crois-moi si tu veux, ou ne me crois pas...

Maintenant, Maman dit que j'ai pris froid.
Alors je bois du thé avec du soleil.
Et je regarde toujours par la fenêtre.
Crois-moi si tu veux, ou ne me crois pas...

Et j'ai obtenu Rimbaud, pour toi.
Papa, hier, a rapporté des pastèques.
Et, jusqu'à chez nous, la route est déjà sèche.
Crois-moi si tu veux...

Oh, crois-moi cette fois !

(Traduit par Olga REPETYLO).

DIPTYQUE SUR LE CALME

Soif de calme

Des nuits d'enfer gémissent derrière mes épaules
Et grondent les volants des étoiles,
Et les dahlias aux yeux bruns affamés
Tendent leurs mains vers les étoiles,
Puis, meurent en sanglots.

Si je pouvais verser,
Dans la charge de mon cœur,
Au moins une goutte de silence,
Si je pouvais calmer
Mes entrailles féroces, haletantes !
Si le volcan pouvait faiblir un seul instant !
Car le cœur d'un noir d'asphyxie se consume
Et le majeur détruit tout le mineur...
C'est à genoux que je me traîne donc,
Avec une cruelle obstination,
Prends moi auprès de toi, quiétude sage !

Agacement

Il tombe une pluie assoupie, monotone,
Stoïque, éternelle, prétentieuse,
Mon cœur s'est fatigué en pérégrinations,
Dormons alors, sans provoquer le mal.

En leurs Etats, les criquets dorment,
Faisant sécher leurs archets d'or.
Mon âme dort aussi, lourde et rouillée,
Comme le sabre dort dans son fourreau.

Les doigts
S'éclairent, tendres, phosphoriques,
O mon calme ! C'est si catastrophique
De se sentir en toi. Mais reste étendu là,
Auprès de mes pieds nus,
Calme sans fond et sans limites,
Sans péché — mais mon péché à moi !...

La pluie se consume au-dessus du destin,
Et le silence se fait cruel...
Dans un cercueil de planches rugueuses,
Mon calme, trouveras-tu le repos ?

(Traduit par Myroslawa MASLOW).

LA BALLADE DES TROIS CEINTURES

La nuit s'endort sur mon bras.
La mélodie mineure sent le Wagner froid.
Une feuille rencontrée tourbillonne dans l'oubli,
Roulée par les flammes sur des baïonnettes.
Trois nuages en surplus noirs
Conduisent la lune parmi les fusains.
Trois étoiles grises, sur des fusées d'azur
M'amènent mon destin, mon destin m'amènent...
Le destin m'a remis trois ceintures sanglantes.
La ceinture de mon peuple, incrustée d'argent noir,
La ceinture de ma planète, brodée par les aiguilles des
[fusées,
brodée de fils de fumée,
incrustée de l'argent des
[larmes,

La ceinture sanglante de ma planète..

Je fais fi du destin qui m'a rendu visite :
Je prépare à mon peuple une ceinture de soleil,
Je prépare une ceinture stellaire à ma planète,
Mais je ne dédaignerai pas, destin,
La ceinture de ma vie,
Brodée de fil noir et feu :
J'aime trop les teintes sombres et cerise.

(Traduit par Myroslawa MASLOW).

ETUDE DU LION

A la mémoire de E. Hemingway

Un lion noir sortit de la radio
Et réveilla mon cœur à minuit.
Dans ses lourdes larmes noires
Je vis un cercueil de cristal.

C'était un lion fier, douloureux,
Un lion noir, à la crinière d'or,
Frère de l'espadon, ruisselant de soleil,
Où bouillonne la larme atlantique.

Il m'appelait aux funérailles d'un frère,
Vers le cercueil, où, les mains silencieuses,
Gisait un lion gris, basané,
Au cœur d'enfant symphonique.

(Traduit par Myroslawa MASLOW).

ETUDE ENSOLEILLEE

Là, où roule, parmi les prés d'azur,
Un tendre nuage aux blanches épaules,
Je vends des soleils, orangés et durs,
Aux yeux de musique inquiète.

Soleil de foi, tout simple et propre,
Soleil de mesure — sur ses naseaux, des rênes,
Soleil de peine dont germera
Une dure sagesse aux mouchetures d'or.

Et les soleils, se jouant, étincellent
De leurs protubérances tête en bas.
Prenez des soleils et donnez-moi des cœurs,
Comme des piécettes, avec leurs tourments.

Tous mes sarcasmes éviteront vos âmes,
Je ne les jouerai point aux cartes ivres,
Et si le prix de ces soleils est cher,
C'est qu'un soleil vaudra toujours un cœur.

(Traduit par Myroslawa MASLOW).

BALLADE DU PANTALON LAVE

La nuit décora le ciel en vase bleu domestique.
L'électricité hoqueta. Dans les roseaux se tut le mous-
[tique.

Au travail je me salis — et ma mère sitôt remarqua
Mon pantalon gris, encore bon, taché de cambouis.

Elle mit une marmite sur la cuisinière.
Sur l'étagère elle prit du savon,
Tandis que la lune, vêtue d'un blanc pantalon,
Jouait aux échecs avec mon père.
Au loin, la ville enflammée se blotissait dans un sommeil
[bleuté.

La ratatouille épaisse était bonne après la bière.
Les nuages fleuraient la poire. Des chuchotements se
[noyaient dans le vent.
Sur la balançoire du silence, le verger se balançait molle-
[ment.

Et sur la corde souple, pendu par les revers,
D'étoiles aiguës épinglé, mon pantalon vers le ciel s'en
[allait.

(Mes études aux lèvres pleines
Sont toute injure et tout ressentiment.
« C'est trop ! C'est trop, vraiment »,
Me susurraient les sonates,
Et mes rondeaux et ritournelles
Sur le plancher s'éparpillèrent.
Mais je m'en suis passé
Et j'ai chanté mon pantalon.)

(Traduit par Myroslawa MASLOW).

LES ARBRES M'ATTENDENT

Les arbres m'attendent,
Les feuilles tombent sur la sente
Et les étoiles tombent dans mes paumes,
Sur l'herbe tombe le sommeil.

Et là, où l'on m'attend,
La grille grince, nostalgique,
Et le ciel, d'une écharpe de laine,
Préserve son cou du vent.

Là, où l'on m'attend,
On garde les doigts près des lèvres,
On garde morte la plaisanterie,
On garde sèches les larmes.

Là-bas, où l'on m'attend,
Mon esprit embrumé vagabonde,
Son pantalon roulé jusqu'aux genoux,
Sous la pluie tiède, sous les arbres.

Là où l'on m'attend,
On étend de lourdes tentures,
On étend des mains lourdes
Et de rudes testaments...

(Traduit par Myroslawa MASLOW).

LA BALLADE DU TOURNESOL

Le tournesol avait des bras et des jambes,
Il avait un corps vert et rugueux.
Il luttait de vitesse avec le vent,
Il grimpait au poirier, cachait des poires blettes dans sa
[chemise,
Il se baignait près du moulin et se roulait sur le sable,
Avec son lance-pierres, il tirait les moineaux,
Il sautait à cloche-pied
Pour vider l'eau de ses oreilles,
Quand soudain il vit le soleil,
Le beau soleil bruni,
Des reflets d'or dans ses boucles,
Une chemise rouge par-dessus son pantalon,
Qui passait sur son vélo,
En évitant les nuages dans le ciel...

Alors il se figea, pour des années et pour des siècles,
Dans une muette extase d'or :
— Laissez-moi essayer, tonton !
Ou sinon, prenez-moi au moins sur votre cadre.
Tonton, vous n'allez pas me refuser ?

Poésie, mon soleil orangé !
A tout instant un garnement
Pour sa part te découvre
Pour devenir, à jamais, un tournesol.

(Traduit par Myroslawa MASLOW).

LE COUTEAU DANS LE SOLEIL

Tragédie féérique

(extrait)

PROLOGUE

Mes siècles marchent à ma suite :
Des moulins à vent à l'éclat des fusées,
Photon et somptueux gâteau de Pâques,
Tout — jusqu'au laconisme, est un style.

L'espoir bourgeonne en fleur de cerisier
Dans les vergers baisés par le soleil.
Paroles ! Alignez-vous plus hardiment,
Que la poussière stellaire se fige sur mes lèvres.

Pourquoi suis-je ? Où est mon chemin ?
Et mon angoisse a-t-elle germé
De la grise douleur du Capricorne
Dans la gluante boue du village natal ?

Que dois-je porter vers les lointains gris-bleus ?
La caresse des blés, dans mes mains juvéniles,
Ou bien le cancer noir des bacchanales d'hydrogène
Qui dévore le cœur des cinq continents ?

Moi, plus de trois fois maudit par l'ennemi,
(L'âme enveloppée de plaies cicatrisées)
Je regarde les yeux scintillants des étoiles,
Dans le chuchotement orangé : « Presse-toi ! »

L'air croustille, tel une gaufre mouvante,
J'avale avec le vent le chant aux noirs sourcils...
Quelle amertume le vaisseau emportera,
Car je n'ai pas fini d'agir ni de bouillir !

Je cueille dans mes paumes des ombres bleues,
Je dis adieu à la mésange et au Dniro,
Ma gravité ne relevant pas de Newton,
Mais bien des galaxies, en brèche à l'inconnu.

Dans le tramway, je rencontrai Skovoroda (1)
(Il erre dans ce monde deux cents ans).
Il ôta son bonnet, et puis me demanda
De porter son salut au soleil.

Sur le front du vieillard, la séparation jaune
De millions de rides a fané le regard,
Ses mains mélancoliques de philosophe
Du bâton de l'angoisse explorent ce monde.

Il murmure : « Tu t'envoles, mon fils »,
Le signe de l'erreur est sur ton front.
De peur que ton vaisseau ne devienne cercueil,
Accepte ma bénédiction et va !

Parcours la terre. Va dans le cœur des hommes,
Demande-lui la permission, le droit,
Car les ancres des fusées cosmiques
Sont plantées dans le peuple, éternelles, rouillées.

Première partie

A CŒUR OUVERT

La folle, Vroubel et le miel.

Sur mes épaules j'ai jeté mon manteau blanc
Et mon cache-nez ensoleillé,
Et le soir respirait la sagesse et l'espoir,
Et le train m'emportait.
Les grappes des nuages oscillaient, se penchant vers mes
[mains,

(1) Philosophe ukrainien.

La forêt respirait l'odeur des champignons.
Les chênes se désolaient, comme des souffrances mûres,
Et la lune portait la tristesse.
Dans les rayons vacillants, la porte s'entr'ouvrit.
Dans l'éventail des pluies,
Tenant une bouteille de madère froid,
Dans un pardessus noir,
Il entra. La posa. Se figea en attente.
Me la tendit.
Dans les rais de lumière étincelaient
Deux coupes de verre.

L'inconnu

Je suis le démon éternel. Et bon gré, mal gré,
Je te mènerai sur des chemins tels
Que tu maudiras ton pays sacré,
Ton projet et ta jeune inquiétude.

Tu secoueras les ossements de tes ancêtres,
Déchireras le drapeau rouge en lambeaux,
Et tu te jetteras du haut d'une falaise
Dans la gueule noire de ton serviteur.
Ce sera la souffrance, la douleur de cent siècles,
Alors qu'aujourd'hui, c'est en toute amitié...

Viens chez nous, près de nos fossoyeurs,
Dans notre espèce éternelle aux cent langues.
Nous émiettons les âmes, frappons de gel les fleurs.
Nous sommes une nuit noire, vous — un quelconque mil-
[liard...

Ce n'est pas une menace.
Que peux-tu valoir
Si tu crois aux causes sans espoir ?
Tu es pourtant un brave gars !

Moi

Termine — que je boive...

A ton repos éternel !

Nous cheminions tous deux. Les forêts s'enflammaient
D'une flamme mourante, déchantée.

Les flèches dorées des peupliers-jeunes filles

Tenaient le soleil au-dessus du jour bleu.

Les maisons étaient blanches, les toits se paraient.

Les fillettes emportaient le soleil vers le ciel.

Des garçonnets faisaient rouler un cerceau, et de joie,

Lançaient un cerf-volant dans les pruniers d'automne.

Mon diable était vêtu d'un costume moderne.

Le manteau sur le bras. A travers ses lunettes

Il éparpillait ses yeux à la dérision bleue

Sur la braise brûlante, non éteinte, des bancs.

(Traduit par Myroslawa MASLOW).

ETUDE DU CYGNE

*Tu donnais à manger à des cygnes blancs,
Rejetant le poids de tes nattes brunes...*

V. Brussov

Habille-moi de nuit, habille-moi de nuages bleus,
Porte sur moi ton souffle, d'une aile légère de cygne,
Que passent des rêves, des rêves tièdes de cygne
Que la lune effarouche d'une rame robuste de frêne.

En grappes mûres fleurira l'autoroute,
L'étoile humectera ses nattes roses dans le serpolet odo-
[rant.

De ton étang pur, parmi les nymphéas et les Orions,
Tu vogues comme un cygne vers mes mers sans bords.

Habille-moi de nuit, habille-moi de nuages bleus,
Porte sur moi ton souffle, d'une aile légère de cygne.
Les mains et la rosée embaument. Embaument tes songes
[d'enfant.
Dans le cœur voguent des cygnes. La rame sent bon le
[sommeil.

(Traduit par Myroslawa MASLOW).

ETUDE D'AUTOMNE

La vitre de la fenêtre est une petite aquarelle.

Les brindilles tracées finement, avec une grâce chinoise, scintillent, bougent, et même, ont des miroitements bleu-ciel. Seul le reflet de deux lampes laiteuses est figé dans le flottement silencieux, doucement mobile, des feuilles mourantes...

Une femme de quarante ans et un petit garçon au béret bleu :

— Maman, mais je n'irai pas loin.

— Maman, et même si j'allais loin, je reviendrais quand même auprès de toi...

L'air se morcelle en fragments, imbibé de froid et de ciel gelé, ruisselant. Les marrons, piquants et rouillés, sont de gros hérissons d'or. Les fils de fer ploient sous la charge des nuages denses et du brouillard gris-tourterelle, aveugle, emmitouflé d'écharpes d'or. Les piliers de ciment fleurent le gel juvénile et presque l'odeur du chêne, âcre et saline...

— Mon petit, et si, en revenant, tu ne retrouvais plus ta maman ?

— Mon petit, et si, en revenant de loin, tu voyais ta maman mourir ?

Des automobiles aux plaques multicolores repassent avec leurs pneus, chaudement et sourdement, les toiles bien lavées de l'asphalte, et les marrons, craquants et succulents, tombent du plus profond de la vision brûlée de fer blanc, sursautent d'effroi, et enlevant leurs petites vestes vertes et piquantes, roulent, fatigués, vers les micropores des souliers humides des passants, comme des ballons robustes et lustrés...

— Ma petite maman, je te laisserai mon béret, pour que tu me laisses partir, je n'ai pas peur des voitures, je t'apporterai des marrons, tu es gentille, ma petite maman. Un puits dans les nuages, une cascade de soleil, une chute de soleil, une femme pensive de quarante ans, et un petit béret bleu sur ses genoux.

(Traduit par Myroslawa MASLOW).

MYKOLA VINHRANOVSKY

Mykola VINHRANOVSKY est né le 7 septembre 1936, dans le village de Pervomaïsk, de la région de Mykolaïv.

Il termine ses études secondaires en 1955 et entre ensuite à l'Institut Cinématographique de Moscou où il fait la connaissance du célèbre metteur en scène Alexandre Dovjenko qui eut une influence marquée sur la formation du poète. Vinhranovsky est à la fois acteur de cinéma, régisseur et scénariste : dans le film de Dovjenko « Les années de feu », il interprète le rôle de Ivan Orliouk, le héros du film.

Il publie ses premières œuvres en 1957, dans la presse et les journaux suivants : « Jovtene » (Octobre), « Dnipro », « Vittchyzna » (La Patrie), « Ranok » (Le Matin).

Son premier recueil « Préludes Atomiques », paraît en 1962.

Il est membre de l'Association des Écrivains d'Ukraine.

FANTAISIE DU PRINTEMPS

Lorsque vient la nuit
Tout recommence :
Dans les champs obscurs,
Paraît un piano blanc
Haut comme le ciel.
A gauche,
Me tournant le dos,
Entre une jeune fille...
Elle va s'asseoir au piano
Qui est de glace et de neige,
Un instant...
Et ses doigts pleurent !
Un instant...
Et ses doigts de rire !
Et le piano commence à fondre...
Le voilà déjà nuage,
Le voilà déjà navire,
Le voilà déjà mouette,
Une fleur de camomille déjà !
Et la jeune fille dans sa robe vert sombre,
Incroyablement,
A grandi....
Mon Amour,
Malgré tout l'opprobre dont ils t'ont couverte
Malgré les avilissements qu'ils t'ont infligés,
De nuit en nuit,
Tu recommences à grandir,
Depuis le commencement !

(Traduit par Olga REPETYLO).

LE PEUPLIER

Comme un enfant fougueux, la ville profonde
D'un lourd sommeil inquiet va s'endormir ;
Alors, de loin, le peuplier vient vers moi
Porter son murmure sous ma fenêtre.

Il me dit de revenir en Ukraine
Labourer avec des charrues aux ailes noires
Et arroser la jeune peupleraie
Et, dans les champs, la terre des peupliers...

Car, d'un pas impétueux les années viennent
Séparer la fleur de l'herbe stérile...
Et seul s'emplit d'amour pour le monde entier
Celui qui, sous lui, sent la terre natale...

(Traduit par Olga REPETYLO).

L'AIEUL

Août 1958.

Le vent apaise la forêt
Et de songes hante son âme.
Au-dessus de nous, le Grand Chariot...
Sans bœufs, sans roues, au-dessus de nous...

Dans ce chariot, dort mon aïeul...
Quand la lune a traversé le ciel,
Elle va se reposer chez lui
Et l'embrasse, comme il se doit, à l'épaule.

Dans son sommeil, l'aïeul demande ;
Tout doucement, bien sûr, il murmure :
« Lune écoute ! Ecoute, mon enfant,
As-tu bien éclairé la terre ?...

Et mon Zamost, l'as-tu éclairé ?
Le Printemps, y bruit-il dans les champs ?
Je ne peux y aller en visite,
Car le maître me ferait pendre...

Demain, ce seront les Rameaux,
Alors, cache-toi, ne brille plus !
Karmelouk (1) s'en va à son affaire...
Mets ce petit nuage près de toi !

(1) Célèbre « maquisard » ukrainien du début du XIX^e siècle, devenu le symbole de la lutte contre l'oppression.

Et donne, Lune, cette étoile
Qui ne dort plus depuis dix nuits,
Que je la jette dans le puits...
Pour mettre de l'or dans l'eau de Motria !...

Demain nous irons chez les Pleïades,
Mais aujourd'hui je suis fatigué...
Tire-moi au-delà des nuages !
— Ma terre appelle le soleil — »

Le vent apaise la forêt
Et de songes, hante son âme.
La lune tire le Grand Chariot
Et mon aïeul, par-dessus les siècles !

(Traduit par Olga REPETYLO).

LES ROSES ROUGES

Août 1960

Au jardin de l'instituteur, je versais
Une eau blanche, sur les roses rouges.
Et des moucheron noirs, tout autour de moi
A l'heure bleue, faisaient chanter l'air.

Près des fenêtres, rampait la verte vigne,
— Pensées inexprimées de la terre —
Embrassant le ciel de leurs branches lasses,
Oscillaient les chênes, tremblaient les érables.

Au-delà de l'enclos battu par les vents
Vivaient les routes, les villages et les villes,
Vivaient les peuples encerclés par les siècles,
Chaque siècle grandissant jusqu'à cent ans.

L'ombre s'étalait, calme comme un penseur.
Dans la chenaie bruissaient les brindilles sèches...
Pensif, avec le front de ma Patrie,
Mon pâle instituteur s'appuyait sur la clôture...

A travers des rayons ocrés, je versais
Sur les roses rouges, une eau bleue
Et un chameau en nuage, à pas lents,
Balançait le soleil sur sa bosse...

(Traduit par Olga REPETYLO).

CETTE NUIT-LA

février 1966

Cette nuit-là, un oiseau criait
Dans le ciel, s'étant envolé.
Cette nuit-là, il avait neigé,
— En chute blanche sur du noir ! —

Cette nuit-là, au long de la nuit,
Nous devisions très doucement...
Le pain de la fête sentait bon.
Les vitres brûlaient dans le gel.

Pour nous aussi, de la part du lièvre,
Dessous cette pluie floconneuse,
Des berges et des oseraies proches,
Noël apportait quelque chose !...

L'oiseau, seulement, criait — souffrait,
Par-delà les monts et la mer...
Dans le coin, notre petite table
Brillait sous les broderies blanches...

(Traduit par Olga REPETYLO).

EVHEN HOUTSALO

Evhen HOUTSALO est né le 14 Janvier 1937 au village du Vieux Jyvit, dans la région de Vinnytsia, d'une famille d'instituteurs.

En 1959, il obtient son diplôme d'enseignement, après avoir terminé ses études de philologie historique à l'Institut Pédagogique de Nijyn.

Il travaille d'abord à la rédaction de « Literatourna Oukraïna » (L'Ukraine Littéraire), puis aux Editions « Radiansky Pysmennyk » (L'Ecrivain Soviétique).

En 1962, paraît son premier recueil de nouvelles : « Des hommes parmi les hommes ». Puis chaque année voit naître un nouveau recueil :

- « Les pommes du verger d'automne ».
- « Baignée dans la livèche ».
- « Augustin les élans ».
- « Le foulard de soie verte ».

C'est le prosateur le plus doué de la jeune génération. Il est passé maître dans les nouvelles psychologiques, de style impressionniste.

Avant de se spécialiser dans la prose, Houtsalo a débuté assez brillamment dans la poésie : il a commencé à publier en 1959 dans « Literatourna Gazeta » (La Gazette Littéraire), « Jovtene » (Octobre) et « Dnipro ».

Il est membre de l'Association des Ecrivains d'Ukraine.

JE GRANDISSAIS

Je grandissais en Podolie ensoleillée,
J'y foulais des sentiers poudreux.
Là, dans les profonds sillons de terre noire
Les étoiles et la rosée tombaient.
Les champs au soleil dévoilaient leur poitrine.
Les chênes ne ployaient pas au vent,
Et les colombes aux blanches gorges
Gracieuses étendaient leur ailes dans le ciel.
Et partout où je marchais impatient
Sur la terre orageuse de Mai,
Je voyais mon pays natal
Et les gens d'un village podolien.
Là-bas se lèvent des aubes souriantes,
Les sentiers s'étendent au lever du soleil.
Les podoliennes y chantent des chansons
Et l'arc-en-ciel boit l'eau de la rivière.

(Traduit par Myroslawa MASLOW).

LE GARDIEN DES CHEVAUX

Robuste et grisonnant, le gardien des chevaux
Revient des champs.

Ses joues et ses moustaches

Sentent la vesce,

Et ses yeux

Sont comme le jeune trèfle.

De sa main calleuse, dans un tiroir,

Il prend du papier.

De ses doigts noueux,

Un fin crayon, et il écrit —

Il compose un poème...

Et dans ce poème, il y a tout :

Les champs immenses, les chevaux
inquiets ;

La vesce remuante.

Et les yeux de Cornille fleurissent,

Comme le jeune trèfle.

(Traduit par Myroslawa MASLOW).

LANGUE NATALE

Vers la ruche du cœur et de l'esprit vole une étoile,
Telle une abeille ; doucement
Une chanson écarte le rideau de la tristesse :

... Crou-crou,

J'userai mes ailes

Avant de traverser la mer... (1)

O langue natale !

Je communie

Aux sources pures, limpides, qui sont tiennes,

Et j'y puise une force enivrante...

Tes richesses sont insondables.

L'ancêtre

Chassait le sanglier et rejetait

Le petchenigue (2) au-delà des rapides. Près du feu,

Il ciselait les mots, comme du silex —

Des mots pesants, choisis.

Le laboureur

Creusait la terre vierge, sa sueur

Coulait sur la tyrce (3) — et sur les ailes de la chanson

(1) Fragment d'une chanson très populaire en Ukraine. Dans l'armée ukrainienne, notamment, on la chantait en guise de chant d'adieu sur la tombe des compagnons d'armes : les grues, migrant en automne vers les pays chauds, poussent leur cri plaintif « Crou-crou » et se lamentent à l'idée de mourir à l'étranger si les forces leur manquent pour revenir.

(2) Horde nomade d'origine turque ayant envahi l'Ukraine à plusieurs reprises au Moyen-Âge.

(3) Graminée des steppes ukrainiennes, dont la dénomination botanique est « *Stipa capillata* ».

Ses pensées parvinrent jusqu'à nous.
La femme au sortir de sa hutte,
Comme un saule ployait près de la haie.
Car un lourd destin la brisait,
Et des soupirs en mots brûlants
S'arrachaient à sa poitrine...

...Crou-crou,
J'userai mes ailes
Avant de traverser la mer...

O langue natale !
En toi, il y a tant de foi
De ma nation, en des aubes heureuses,
En une vie splendide.

Quand le peuple
Précipita son joug pesant
Sur la croisée des chemins du passé
Et le brisa, — la parole délivrée
Trouva des tons, des coloris nouveaux,
Une harmonie nouvelle.

Quel bonheur
De poser les pétales de ses lèvres assoiffées
Sur le parler natal — et d'enrichir son âme.

(Traduit par Myroslawa MASLOW).

TOI

Toi,
Dans tes yeux tu as apporté la pervenche
Et le silence
Sur tes lèvres enfiévrées.
Les jeunes acacias du parc
Sonnaient du cor de leurs fleurs blanches,
Des lumières
S'entremêlaient dans tes cheveux.
Et la nuit donc !
 Quelle nuit !
 Une légende...
Et je désirais tant atteindre
 de la lune
 les rênes
 argentées
M'installer plus commodément sur les ridelles du vieux
 [Chariot,
 Et crier : « Hue »,
Cingler de mon fouet
Tous les nuages...Héler si fort,
Que la forêt reçût mon cri
 dans ses
 oreilles
 vertes
Et répondit : — Oh-ho-ho-ho !
Ainsi était la nuit,
 peut-être une légende...

(Traduit par Myroslawa MASLOW).

LA GRANDE OURSE

...Et tel un conte — la nuit du nouvel an.

Moi,

Tout saupoudré de flocons et d'étoiles
J'irai par les sentiers perdus du ciel,
Par la voie des Tchoumaks... (1)
Homme faible, je ne pourrai me retenir
D'effleurer de mes doigts les cordes
De la Lyre.

Et par la patte je prendrai
La Grande Ourse et je la mènerai
Dans votre chambre.

Enveloppant vos pieds
D'un châle moelleux, vous me direz :

— Qu'il serait bon
De lui ôter sa peau pour la suspendre
Au-dessus de mon lit.

Moi,
Je me tairai. Je conduirai mon Ourse vers la porte
Et doucement, derrière ses oreilles d'étoile
Je la caresserai. Je lui dirai :
— Retourne au ciel, mais
Garde-toi de la Constellation des Chiens de Chasse.
...Et tel un conte — la nuit du nouvel an...

(Traduit par Myroslawa MASLOW).

(1) Nom ukrainien de la voie lactée. Les tchoumaks, vaillants chercheurs d'aventures, la suivaient, dit la légende, pour aller chercher du sel en Crimée — expédition longue et dangereuse à une époque où des hordes tartares infestaient tout le sud du pays.

LE BOUG DE DECEMBRE

Le Boug (1) de décembre n'est pas encore gelé.

Lentement

Il balance entre ses berges des flots de plomb.

Au loin

Une jeune fille modelée dans le plâtre

A replié ses mains comme un vaneau, il semble,

Que désireuse d'espace et de mouvement

Elle s'envolera du piédestal.

Sur le pont,

Des amoureux, très-très attentivement

Fixent le courant pur,

Comme s'ils y avaient vu quelque chose.

Les tramways

Passant à côté d'eux emportent des sourires indifférents,
Des paroles affables, au fond insignifiantes.

Une femme,

Aux lèvres, fruits de l'aubépine, violemment colorées,

Embrassa d'un regard la rivière

Et haussa les épaules, étonnée. Et le renard

Qui s'enroulait tout autour de son cou,

Eut un éclair dans ses yeux de verre...

Que de choses

On peut voir à la surface d'une rivière,

Toute pure, par les froids de décembre,

Lorsqu'on aime !

(Traduit par Myroslawa MASLOW).

(1) Rivière d'Ukraine.

LE VERGER

C'était un verger, comme un dessin d'enfant :
Absence des plus simples perspectives,
Négligent barbouillis de teintes
Et proche rectitude de l'horizon.
L'écorce des arbres exhalait le parfum oublié
Des violettes et des pommes mûres.
Il me semblait
Que sans lumière
Sous le poids de la neige suffoquaient si fort
Les faibles pousses des herbes printanières
Les perce-neige inquiets et tendres.
Je me mis
A déblayer avec mes mains la neige grenue.
C'était tout au début de mars...
C'était un verger, comme un dessin d'enfant.

(Traduit par Myroslawa MASLOW).

VERTE JOIE DES MUGUETS

O, de nouveau la musique —
des gracieux
Muguets
aux yeux blancs.

Leur verte joie, je la comprends,
Seulement,
Je ne peux la traduire en paroles,
La parquer dans les enclos
des notions vétustes.

Celui qui vit
Les chênes se dresser en octaves,
Celui qui entendit
Les voix hautes
des bouleaux
Chanter un choral, —
Celui-là, un jour de printemps,
Laissera au bureau toutes les paperasses,
Les mers d'encre et les affaires graves.
Et, loin des mouches
Qui s'éveillent entre les fenêtres doubles,
Ira vers la forêt :
écouter la musique —
des gracieux
muguets
aux yeux blancs.

(Traduit par Myroslawa MASLOW).

OHE, L'AUTOMNE COURAIT...

Ohé, l'automne courait par les prés attardés,
Comme un cerf blessé par le chasseur,
Partout il éparpillait le feu sanglant,
Semblable aux taches froides de la lune.
Ohé, l'automne courait dans la forêt du soir,
Sur les arbres il laissait des gouttes de lune,
Et sur l'obier aux rouges joues
Elles brillaient en baies muettes.
Ohé, l'automne courait dans le chant printanier,
S'aspergea d'eau dans la rivière,
Une feuille de musique il saisit sur le pont,
Aspira le brouillard gris dans sa poitrine.
Ohé, l'automne courait à travers mon cœur
Et martelait menu de ses sabots —
A l'endroit de mon rythme il buta
Et inopinément tomba,
S'inondant de rayons de lune.
Ohé, l'automne courait à travers mon cœur
Mais tu ferais mieux de ne pas y courir.
Tu ferais mieux
De galoper dans les prés jaunes attardés,
Dans la forêt du soir,
Dans le chant printanier !
Ohé, l'automne courait !...

(Traduit par Myroslawa MASLOW).

VITALY KOROTYCH

Vitaly KOROTYCH est né le 26 Mai 1936 à Kiev, dans une famille de chercheurs scientifiques.

En 1953, après ses études secondaires, il choisit le métier « familial » et entre à l'Institut de médecine de Kiev.

En 1959, il commence à travailler en tant que médecin.

Il écrit des vers dès l'enfance et commence à les publier au cours de ses études, en 1958.

Son premier recueil de poésies : « Les mains d'or » paraît en 1961, suivi de près par « L'odeur du ciel » (1962), « La rue des bleuets » (1963), « Le courant » (1965).

Il travaille beaucoup à la traduction en langue ukrainienne des œuvres de poètes anglais et slaves. Il se manifeste par des articles d'inspiration littéraire et sociale.

En 1965, « Vittchyzna » (La Patrie), publie son reportage sur le voyage au Canada et aux Etats-Unis qu'il a fait en 1965.

Il est membre de l'Association des Ecrivains d'Ukraine.

LES LIVRES

Personne jamais ne voit mourir les livres
Personne.
Froids comme des blocs de glace dure,
Dans le cimetière blanc des rayonnages,
Ils se couchent sur le flanc, en silence.
Pensées consumées, en étoupe muette,
Lignes que le temps réduit en poussière...
Et les mots se ternissent
Comme des yeux morts ;
Le texte s'éteint dans l'étau des préfaces.
Aristocrates en reliure somptueuse,
Et papillons des livres minces, bon marché.
Ou bien encore tous ces dieux morts-nés
En qui personne n'a eu le temps de croire.
Comme les hommes,
Ils meurent de diverse façon.
La gloire et la misère les guettent,
Tomes peu prolixes, comme des Bouddha,
Ou brochures pépianthes comme l'onde.
Qui voit ?
Qui juge ?
Qui sait,
D'où vient cette disgrâce populaire
Qui noie les livres dans l'inconnu obscur
Malgré l'immortalité, hier promise ?...
N'écoutez pas les vains hâbleurs !
Leurs pas
Portent les ans, comme des cicatrices.
... Des sacrilèges traînent les livres vains
Jusqu'au rang des prophètes débiles...
Mais le temps, le peuple,
Et la vérité
Nous compteront.
Seul le vrai — donne un sens à la création.
Poètes !
Avec soin, corrigez vos poèmes.
Que vous n'ayiez pas de honte plus tard.

(Traduit par Olga REPETYLO).

LE POETE

Aller ainsi,
Sans rafraîchir ton front.
Ignorant la lassitude, aller toujours.
Et chaque gramme d'air semble un prodige,
Et tu découvres de nouveau, le monde tout entier.
Tu es premier. —
Tu es Adam. —
Tu es né d'hier. —
Tu as consommé l'elixir d'éternité !
Regarde.
Le balai bizarre du marronnier
Brosse des cieux une poussière de comète.
Ce jour n'est que le septième de la création.
Tu découvres tout — les fonds et les cimes !
Comme des doigts indicateurs, pointent les racines
Des arbres qui se sont soudés à la planète...
Sur le firmament illuminé et lavé de soleil,
Pour la première fois se pose ton regard émerveillé...
Tu es poète déjà.
Tu n'as même pas senti
Que l'univers tombait à tes pieds.
Recevant les galaxies dans ta conscience,
Tu vivras sur le fond de ce monde-là.
Tu es poète déjà.
C'est bien.
Sache seulement
Que tu viens des hommes
Comme l'arbre, de la terre.

(Traduit par Olga REPETYLO).

LE MIROIR

Je suis le miroir.
J'accumule du silence.
Je n'ai que des yeux.
J'aime réfléchir.
Je sonne au long des nuits
Et ce tintement me réveille,
A minuit.
Alentour, dans la chambre noire,
Errent les fils de la lune
Et les chats, à quatre pattes, comme des chaises.
Mes yeux commencent à brûler,
A me faire mal, très mal.
Je suis l'accumulateur de souvenirs.
Je n'entends rien et ne sais pas marcher.
Mais j'ai des yeux — Les plus grands du monde. —
Je vois tout :
Je vois vieillir les enfants.
J'observe le destin de l'homme et celui du chien.
Je suis le miroir.
Devant moi, on se rase,
On fait bruire les vêtements neufs.
Les plus pudiques, je peux les voir — nus.
Je vois l'essayage des décorations
Encore inattribuées.
Je ne sais comment vous appréciez votre image,
Je suis sourd.
Je n'entends rien.
Je sais que, parfois, mon travail
Ne vous plaît guère.
Mais, mon Dieu, ne vous fâchez pas !

Je suis toujours honnête.
Même, quand vous me parez
D'un cadre d'or,
Quand vous m'étouffez sous de riches moulures,
Je demeure la porte
Que vous passez pour entrer dans vos âmes.
Aimez-moi !
Je n'ai ni jambes, ni oreilles.
Je suis — des yeux immenses d'une seule pièce.
Je suis le miroir.
Je m'éveille à minuit.
Et je sonne, sonne.
Et après, je tonne, cloche gigantesque
Dans votre tête.
Et vous pesez vos actes, dans votre sommeil inquiet,
Et vous déchirez sur vous vos toges décorées
Et, en plus,
Vous me brisez,
Quand vous ne pouvez plus supporter la vérité
Brûlante comme un brasier.
Bien sûr, vous agirez vos actions sans moi
Seulement les échecs vous guettent...
Car il faut quelqu'un avec des yeux immenses
Pour refléter le monde entier,
Celui qui fut et celui qui vient.
Je suis le miroir
Je ne laisse rien oublier.
Je suis — votre géniale invention,
Vous, les humains !

(Traduit par Olga REPETYLO).

L'ODEUR DU CIEL

Vous êtes-vous jamais demandé ce que sentent les
[nuages ?

Peut-être — le linge,

Peut-être — les larmes,

Peut-être — l'eau, tout simplement.

Oui, les mêmes qui voguent comme des visions,

Comme des bêtes grises,

En troupeau velu.

Ils sentent, sûrement, le sang

Versé sur les madriers des tranchées,

Les larmes versées — pour les aimés, pour la nourriture,
[pour la santé —

Petits nuages blancs,

Enveloppés de burnous gris-noirs.

Ils sentent l'eau des flaques sur les chemins de la planète,

Le lait, renversé des vieux bidons chauds,

Jolis petits nuages,

Bilan net, gazeux, des flaques,

Détachements qui nagent dans le ciel bleu sans fond.

Ils sentent à saturation le thé oublié dans les soucoupes,

Tes cheveux entêtants, ma chérie.

Ils sentent les plantes, ils sentent l'Euphorbe,

Les fumées des villes et le savon de toilette.

.....

La guerre s'est tue.
Les incendies n'éclairent plus le ciel,
Et les cloches ne sonnent pas l'alarme de leurs voix de
[cuivre.

Les nuages sont calmes.
C'est ce qu'il faut, je crois,
Que l'odeur du calme soit la plus indispensable.
Je voudrais que l'humanité oublie les cauchemars des
[guerres,

Que les gens ne pensent plus
En termes effrayants, mauvais...
Les nuages sentent,
C'est notre vie que sentent les nuages,
Petits miroirs gris,
Qui voguent au-dessus de nos têtes.

(Traduit par Myroslawa MASLOW).

AINSI, C'EST TOUT...

Ainsi, c'est tout.
Le spectacle fut court.
Spectacle ?
Improvisation ?
Je ne sais pas...
Mais ce n'est pas en vain que je déchire mon cœur,
Car tout n'est pas ainsi.
Tout ne fut pas ainsi.
Avant d'avoir connu le prix du grain,
Je te promettais des bonbons et du vin.
Et puis,
Peut-être n'est-ce pas ma faute,
Si tu m'as cru.
Il y a si longtemps...
Non, tout n'est pas ainsi.
Et le pain n'a pas été facile,
Et le soleil, je ne te l'ai jamais remis entre les mains.
Il y avait du rire.
Il y avait de fines larmes salées —
La vie nous a donné de tout, tout au long des années.
Au lieu de vin,
J'ai apporté des strophes de poèmes.
En guise de bijoux —
Tes cheveux, trop tôt gris...
Qui donc l'a commencé —
Le thème le plus long,
Le plus ardu des thèmes —
Sur le pain noir d'amour ?

(Traduit par Myroslawa MASLOW).

VASSYL SYMONENKO

Vassyl SYMONENKO est né en 1935, au village de Biévtsi dans la région de Poltava, d'une famille de paysans.

Il achève ses études secondaires en 1952 et s'inscrit à l'Université de Kiev pour suivre des cours de journalisme.

Il termine ses études en 1957. Puis il travaille à la rédaction des journaux « Molod Tcherkachtchyny » (La Jeunesse de Tcherkassy), « Tcherkaska Pravda » (La vérité de Tcherkassy) et « Robitnytcha Gazeta » (Le Journal ouvrier) de Kiev.

Atteint de tuberculose, il meurt en 1963.

Son héritage littéraire est paru dans les recueils de poèmes « Le silence et le tonnerre » (1962), « L'attraction de la terre » (1964) et « Le rivage de l'attente » (1965) — ce dernier volume publié en émigration, contient des poèmes interdits par la censure soviétique. Symonenko a également écrit deux livres pour les enfants : « Le tsar pleurnicheur et l'oncle chatouilleur » (1963) et « Voyage au pays à l'envers » (1964). —

En 1965 ont paru ses œuvres en prose, sous le nom : « Le vin des roses ».

MOI

Il posait sur moi le regard immonde
De ses yeux stupides et béats :
— En vain tu te prends pour le nombril du monde,
Ils sont innombrables ceux qui te ressemblent.

Il hurlait de rage impuissante et folle
Son visage grêlé semblait éclater.
Il se sentait prêt à me crucifier
Parce que je me respecte moi-même.

Ma fierté ne s'est pas humiliée à genoux,
Lentement passait le troupeau des minutes.
Ils sont innombrables ceux qui me ressemblent
Et moi, cependant, je demeure unique.

Chaque « moi » au monde a son propre nom,
On ne pourra jamais les invectiver tous.
Nous — ce n'est pas des millions de « moi » uniformes
Mais des millions d'univers différents.

Nous — c'est le giron du peuple éternel,
C'est l'océan de la famille humaine.
Et seuls auront droit au respect des millions
Ceux qui respectent les millions de « moi ».

(Traduit par Kaléna UHRYN).

LE VOLEUR

Lui, le paysan, ils l'ont arrêté,
Au soviet local ils l'ont emmené,
Lui, le paysan, ils l'ont sermonné :
Comment pouvez-vous ne pas avoir honte
D'avoir dans les champs volé votre moisson ?
Qui avez-vous volé ? Vous vous volez vous-même !
Voler son travail est vraiment trop honteux !
Le vieux, replié sur lui-même,
Se grattait sombrement le front
Et fumait.
Le vieux plissait ses lourdes paupières,
La honte est dure à regarder en face,
Il est dur aussi aux rêves intimes
De rejoindre les paradoxes de l'époque.
— Mais oui, c'est vrai, — Il toussait dans ses poings, —
Voler, c'est mal... — Mais il y a pire —
Ma poésie sauvage, indomptée
Sors de ma gorge en un cri de liberté !
Pourquoi est-il un voleur ? Pourquoi ?
Pourquoi s'est-il volé lui-même ?
Je porterais volontiers sa besace —
La honte me crache en plein cœur...
Je dois tuer ce vieux par mon mépris,
Mais une menace gronde en ma poitrine :
Qui a volé et déplumé son âme ?
Qui a lié les mains de sa conscience ?
Où sont ces démagogues bredouilleurs ?
Ces menteurs gris et bien nourris
Qui ont tordu le cou à la foi de ce vieux
En se disputant postes et honneurs ?
C'est eux qu'il faut juger et condamner,
C'est en prison qu'il faut conduire ces bandits !
Vous voulez des preuves ? Il n'est que de voir
Ces espoirs volés, devenus haillons.

(Traduit par Kaléna UHRYN).

Qu'êtes-vous devenus, vils bourreaux de mon peuple ?
Votre infinie puissance, où est-elle aujourd'hui ?
Plus jamais n'atteindrez de votre haine implacable
Les étoiles claires et les eaux tranquilles.

Le peuple est là, qui grandit et qui bouge
Sans vos coups de fouet et vos coups d'épée.
Au soleil éternel il retrouve son âme
Des premiers jours, âme douce et cruelle.

Mon peuple est là ! Mon peuple est éternel !
Mon peuple, nul ne le tuera jamais !
Les parvenus, les collaborateurs infâmes
Disparaîtront comme les hordes conquérantes.

Vous, bâtards des bourreaux sataniques,
Ne l'oubliez jamais, avorton !
Mon peuple est là, dans ses veines ardentes
Le sang cosaque pulse et gronde.

(Traduit par Kaléna UHRYN).

LE CIMETIERE DES ILLUSIONS

Telles des méduses, les obélisques de granit
Rampent jusqu'à mettre leurs forces en lambeaux.
Au cimetière des illusions fusillées
Il n'y a plus de place pour les tombeaux.

La foi, par milliards, est enfouie sous terre,
Des milliards de bonheurs sont réduits en poussière...
L'esprit se sent colère, l'âme s'est enflammée,
La haine lance au vent son rire haineux.

Si tous les bernés devenaient clairvoyants,
Si tous les tués revenaient à la vie,
Le ciel, devenu gris de malédictions
Eclaterait de honte et de réprobation.

Tremblez, tueurs ! Réfléchissez, laquais !
La vie n'est pas chaussure à votre pied.
Entendez-vous ? Au cimetière des illusions fusillées
Il n'y a plus de place pour les tombeaux.

Le peuple n'est plus qu'une immense lésion,
La terre est rapace et avide de sang.
Ce qui attend les bourreaux, les tyrans ? :
Le gibet, la corde et le nœud coulant.

Ceux qu'on a déchirés, traqués, assassinés,
Se lèvent maintenant et deviennent les juges
Qui lancent leur verdict enragé et vengeur
Sur ceux qui sont gros, moisiss, bien nourris.
Et les apôtres hypocrites du crime
Se balanceront aux branches.

(Traduit par Kaléna UHRYN).

JE ME PLONGE DANS TES PRUNELLES

Je me plonge dans tes prunelles
Bleues, inquiètes, comme une plaie.
Des éclairs rouges en jaillissent :
Révolutions, mutineries, soulèvements.

Ukraine, pour moi, tu es une merveille !
Que passent les années une à une,
Ma belle et fière maman,
Jusqu'à la fin des siècles je t'admirerai.

Pour toi, je sème des perles en mon âme,
Pour toi, ma création et mes pensées,
Que se taisent les Amériques et les Russies
Lorsque nous parlons tous deux...

Disparaissez, mes ennemis sournois,
Amis, attendez-moi sur le chemin !
Je possède le droit sacré du fils
De rester seul avec ma mère.

Maman, je pense rarement à toi,
Car les jours sont trop courts, trop petits,
Et tous les diables ne sont pas au ciel,
Il s'en promène foule sur la terre.

Tu vois, contre eux je lutte chaque jour,
Entends-tu le fracas éternel des batailles ?
Comment pourrais-je me passer de mes amis,
De leurs fronts, de leurs yeux et de leurs mains ?

Ukraine, tu es ma prière,
Tu es mon séculaire désespoir...
Un cruel combat gronde au-dessus du monde
A la défense de ta vie et de tes droits.

Que flambent les nuages écarlates,
Que sifflent les affronts — Peu m'importe !
Je me répandrai en goutte de sang
Sur ton emblème sacré !

(Traduit par Myroslawa MASLOW).

AU FRERE KURDE

Les monts hurlent, inondés de sang,
Les étoiles s'abattent, touchées,
Dans les vallées odorantes, blessées, labourées,
S'engouffre le chauvinisme affamé.

O Kurde, prends soin de tes balles,
Mais n'épargne pas la vie des tueurs !
Tombe en trombe sanglante, en orage,
Sur ces bâtards de l'arbitraire et du brigandage !

Parle-leur le langage des balles,
Ils n'en veulent pas seulement à ton bien :
Ils sont venus prendre ton nom, ta langue
Et faire de ton fils un bâtard.

Tu ne peux vivre en paix avec ton oppresseur :
Lui, il commandera : tu tireras le char !
Le chauvinisme, notre pire ennemi,
S'engraisse du sang des peuples torturés.

Il a fiancé le parjure à la honte,
Il fera tout pour que tu te soumettes...
O Kurde, prends soin de tes balles,
Sans elles, tu ne peux sauver ton peuple.

Ne berce pas la force de la haine,
N'adopte pour devise l'hospitalité
Que lorsque le dernier chauvin de la planète
Sera tombé dans la tombe béante.

(Traduit par Myroslawa MASLOW).

HRYHORY KYRYTCHENKO

Hryhory KYRYTCHENKO est né en 1939 au village de Nova Bassagne, dans la région de Tchernihiv.

Il termine ses études secondaires en 1957. Il va ensuite défricher les « terres vierges » dans l'Oural, en Sibérie, en Asie Centrale.

Puis il étudie à l'Institut Pédagogique de Kiev.

Il publie depuis 1961 dans la « Literatourna Gazeta » (Gazette Littéraire) et « Dnipro ».

NOCTURNE

Comme
Jaillis d'un feu de forge
Des éclats d'or
Eclaboussaient
La crête de granit.
Aux sons orangés
De la gorge du rossignol
Naquit
L'étoile du soir
Dans le ciel.
Et le soleil mûr,
Par les jardins,
Comme une tomate,
Roula
Dans l'Oster...
As-tu vu comment,
De la bouche, de la lune,
Les roseaux
Poussaient ?
Bientôt,
Bientôt,
Boyan-la-caille (1)
Dira aux hommes
Sa douleur.
Tu vois
Comment Daniel Netchaï (2)

(1) Barde légendaire du Moyen-Age ukrainien.

(2) Célèbre commandant cosaque qui participa au soulèvement ukrainien contre la domination polonaise, dirigé par l'hetman Bohdan Khmelnytsky, en 1648, et y perdit la vie au cours d'une embuscade.

Sur son cheval moreau
Bondit ?
Et le cheval !
Ses yeux noirs
Sont en folie,
En vain les Polonais
Voulaient le rattraper.
Le moreau boit l'eau
De la bouche de la lune,
Avec des lèvres assoiffées.
Le cosaque
Tend
Son front blond,
Et le moreau boit,
A s'enfoncer dans la terre.
Les roseaux râclent
L'étoile
De leurs tiges
Tuyautées,
Les muscles bougent
Dans ses cuisses noueuses,
Les armes cliquettent
De leurs boucles
De bronze !
Il boit avec joie...
Mais les Polonais
Ne dorment pas.
Fils de chien,
Ils tissent un nœud coulant
Pour le cou du cosaque.
Ils enfoncent en terre
Des pals taillés
D'acacia.
Comme des loups gris,
Ils bondissent sur sa trace :
Les cadavres cosaques,
Nous les entasserons dans le pré,
Comme des meules de gerbes.
Mes terres,

Mes eaux,
Hurlent les généraux.
...Un arbre
Frappé par la foudre
Se consumait.
Du ravin parvint :
Cling,
Cling,
Cling.
Près du gué,
La boue
Entraînait
Le moreau
Au ventre ouvert.
Qu'au moins une fois
Un homme
Voie
Comment,
Dans les yeux noirs du cheval,
La lune jouait
Sur un roseau.
Le moreau
Hennissait,
Il voulait
Se lever,
Mais ses yeux
S'injectaient de sang.
Dans leur blanc
Gris-rougeâtre
La lune frayait
Un frai
Jaune.
Le sentier du gué
Se couvrit de cadavres,
Le zaporogue travaillait
De la droite.
La gauche était coupée.
De la chemise
Déchirée

Se levait une vapeur de sang.
Soudain, Daniel tomba,
Là, où dans les dents
Ebréchées du cheval
Se consumait une étoile
Laiteuse.
S'agrippant
Au branches jaunes
Des buissons
Il s'efforçait
D'étancher sa soif.
Acculant bravement
Le cheval trompé,
Le cavalier lui coupa
La droite.
Daniel gémit,
Il roula
Comme une pierre
Jusqu'au gué,
Dans la gluante
Fondrière du marais
Il avalait avidement
L'eau verdâtre.
Aussi avidement
Que s'il buvait
La sève de bouleau,
La tête enfoncée
Dans les roseaux.
Descendant
De cheval,
Les Polonais,
Sur le lieu même
Le hachèrent
En morceaux.
Le soleil
Se levait.
Comme
Jaillis d'un feu de forge
Des éclats d'or

Eclaboussaient
La crête de granit.
Aux sons orangés
De la gorge du rossignol
Mourait
La dernière
Etoile
Dans le ciel.

(Traduit par Myroslava MASLOV).

IRENA JYLENKO

Irena JYLENKO est née le 2 avril 1941 à Kiev. Après avoir fait ses études secondaires à Kiev, elle travaille dans un jardin d'enfants, puis à la rédaction des journaux « Molod Oukraïny » (Jeunesse d'Ukraine) et « Literatourna Oukraïna » (L'Ukraine Littéraire).

En 1964, elle termine ses études de philologie à l'Université de Kiev.

Elle a publié ses vers dans les journaux « Molod Oukraïny » (Jeunesse d'Ukraine), « Moloda Gvardia » (La Jeune Garde), « Literatourna Oukraïna » (L'Ukraine Littéraire), « Dnipro » et « Zmina » (La Relève).

Jusqu'à présent, trois recueils de ses poèmes ont paru : « Les épis mûrissent », « Les ballades de Bukovine », « Solo de flûte ».

Un soleil vieillot somnole
Sur le banc de terre bleu.
Le soir tombe, il est temps de rentrer.
Devenir au matin un jeune enfant timide
Qui, caché par sa mère habillée de bleu,
Contemple éperdument le ciel
Et voit, émerveillé,
Des coqs rouges accrochés à l'horizon lointain
Livrer un combat éternel.
Dans les cris, la fureur, le battement des ailes
Des plumes rouges volent
Emplissant le ciel.
Le mur des peupliers vacille.
Voilà le bonheur !
Une femme triste est là, sur le sentier
Toute vêtue de bleu, jusqu'aux sourcils...
Elle attend. Ses yeux se couvrent de larmes,
Et la terre se couvre de jeunes pousses.
Et l'âme s'élance
En tendant les mains vers le ciel.
La femme triste est là,
Tout au fond d'un précipice bleu,
Vers elle se tendent les mains suppliantes
D'un enfant soleil...

(Traduit par Kaléna UHRYN)

A LA MERE DE MON BIEN-AIME

Sonnez tocsins ! Sonnez !

Les peupliers grondent
Au-dessus des chœurs du calme sarrazin,
Le soleil oscille et sombre vers la terre.
Une femme est morte. Au village. Le soir.
Années, solitude. Chaque jour, chaque été.
L'herbe bruit, puis renaît le silence.
Sur la croix de pin, une toile brodée
Que le vent esseulé d'automne balance.
Quand tu vivais

 dans la stipa jusqu'aux mollets
Des mots simples et bons montaient jusqu'à ta natte
Tu vivais, comme l'abeille,
 dans le pollen des fleurs.

Tu vivais, comme les steppes.
Les rosées chantaient ton pas inachevé.
Un odorant pollen d'amour et de fatigue
Hâlait autrefois ton visage pensif,
Dans le jet d'or des taches de rousseur.
Août s'empourprait, courant sur les jardins...
De toi, naquit mon bien-aimé.
Et mon cœur a tremblé, bien avant de naître,
En s'élevant de l'inconnu vers toi.
C'est tout, sans doute.

 En justification, tu as donné
Un enfant et deux bras usés par le travail.
Et des mouchoirs brodés le monde inimitable
Dans les pavots rouges et les peines noires.

(Traduit par Gisèle SMOLYKEVITCH).

LUDMILLA SKYRDA

Ludmilla SKYRDA est née en 1945 à Kirovograd, et vit à Kiev depuis 1950. En 1963 elle termine ses études secondaires et commence à étudier la philologie à l'Université de Kiev.

Elle publie depuis 1962.

Son premier recueil de poèmes « L'attente » paraît en 1965.

L'ATTENTE

I

Comment viendra-t-il ?
DouceMENT, sur la pointe des pieds,
Pour ne pas éveiller, effrayer,
Lorsque je dormirai.
Dans mon cœur il fondra les froids glaçons,
Et mon cœur chantera,
chantera une chanson.
Ou peut-être s'envolera-t-il,
abrupt et fougueux.
Dans ses bras me prendra,
me hissant vers le soleil,
Et me mélangera au blanc, au bleu,
au vert.
Me brisera, et puis,
me jettera enfin.
J'attends.
La ville part vers le sommeil.
De clairs espoirs
envahissent ma chambre.
Où marche-t-il ?
Où erre-t-il ?
Cet amour inconnu de nous deux.

Je te dis : « Vous »,

— pourquoi ?

Moi même je ne le sais pas.
Derrière ma fenêtre le vent siffle,
Derrière ma fenêtre gémit l'hiver.
Je dis : « Vous n'êtes ni matin, ni soir,
Vous êtes mon midi brûlant ».
Car j'aime tes épaules solides,
J'aime la confession de tes yeux.
Puis j'écoute.
Chaque mot,
Je le saisis des yeux et des lèvres,
Et je me réjouis de ce que tant et tant
Je me les redirai le long des nuits.
J'ai besoin de toi, de toi seul.
Vers toi je marcherai,
Je marcherai dans la nuit vers l'aurore,
Je ne suis pas une jeune fille,
Je ne suis plus qu'attente.

(Traduit par Myroslawa MASLOW).

VASSYL HOLOBORODKO

Vassyl HOLOBORODKO est né en 1946.

Lorsqu'il eut terminé ses études secondaires, une place lui fut proposée au journal départemental. Mais au travail rédactionnel, il a préféré celui de mineur. Son talent, cependant, n'en a pas souffert.

L'ADIEU DU FRERE

Et tu devins semblable à un arbuste vert,
Non pas parce que tu étais vêtu d'une vareuse
De couleur verte,
Non pas parce que tu étais tout seul, comme un arbuste
Qui aurait poussé sur la place asphaltée d'une
[gare routière,
Parmi les autobus colorés,
Parmi les ballots, la chaleur,
Parmi les commères bavardes et les disputes,
Mais tu devins semblable à un arbuste vert,
Et je devins semblable à un oiseau
Tout près de s'envoler,
Et tu deviendras seul,
Tu deviendras lointain.
Et toi, comme un arbuste vert,
Tu as voulu soudain me suivre :
Tu t'es précipité,
Tu avais oublié que tu n'étais plus toi, mais un arbuste,
Et que tu ne pouvais marcher.
Puis, tu t'es arrêté, et — que faire ?
Tu as agité ta main, pour un adieu.

(Traduit par Myroslawa MASLOW).



Te voir : voir
Comment volent les vergers,
recouvrant tout de blanc.

Te voir : regarder
du coin de l'œil
l'intérieur d'une pomme.

Te voir : porter
dans mes yeux les oiseaux gris
de tes yeux en plein vol.

Te voir : éparpiller
sur une lame nue
le sang bleu des roses.

(Traduit par Myroslawa MASLOW).

Main, main coupée,
Que faire sans toi ?
On ne peut se tuer du haut de la montagne
Il faut bien vivre...

Maison, tu vois, je n'ai plus de main !
Je ne caresserai plus ta chevelure,
Et, à l'automne qui se lève en août,
Je n'épinglerai plus de pommes dans tes tresses.

Cruches, cruches aux flancs rugueux,
Je ne vous modèlerai plus de petites sœurs,
Je ne vous enverrai plus au puits profond
Puiser l'eau matinale.

Et toi, Nicolas, mon voisin,
Plus rien pour te serrer la main droite !
Je n'ai jamais été sans main...
Je ne sais comment vivre...

(Traduit par Olga REPETYLO).

En été, au doux été,
Nous ramassions avec elle, des fraises, dans un cruchon.
Il n'y avait qu'un seul cruchon.
Le cruchon était dans ses petites mains.
Je m'émerveillais quand elle se penchait,
Quand elle cherchait les baies dans l'herbe.
Et puis, elle s'est évanouie.
Elle est tombée dans l'herbe
Et a disparu.
Elle a fondu dans la clairière.
Ses cheveux sont devenus herbe,
Ses yeux, rosée
Et ses joues, des fraises.
Mais moi, je l'appelais encore et encore.
Et j'entendais son rire doux
Comme un frémissement de l'herbe,
Et le geste de ses mains, comme des pâquerettes,
Et son regard vers le ciel, comme une rosée.
Et je cueillais des fraises sur ses joues.
Quant au cruchon, nous l'avons tout à fait oublié.
Tout à fait.

(Traduit par Olga REPETYLO).

LE POIRIER

Le soir est tombé comme une pastèque zébrée ;
Mère a sorti un escabeau de la maison,
Elle a posé le dîner dessus
Et nous nous sommes mis à table, avec ma sœurte.

Moi, je sentais la rouge fleur des champs
Et ma sœurte, la fleur d'or de la moisson.

Nous mangions du miel épais
Tartiné sur un croûton
Avec du lait du soir.
Mère s'était assise sur le banc
Et nous regardait manger avec ma sœurte...
Après, nous avons convié à dîner
Le blanc poirier
Qui était près de la maison, au milieu des fleurs bleues.

Mère lui apporta un petit tabouret
Lui versa du lait
Et tartina du miel.
Et le poirier s'est assis.

Poirier, voici du miel, donne-nous des poires !
Poirier, voici du lait, donne-nous des poires !
Poirier, voici du pain, donne-nous des poires !

(Traduit par Olga REPETYLO).

P R O S E

EVHEN HOUTSALO

AUGUSTIN LES ELANS

Genia rentrait de l'école. Sur la chaussée, les concierges brisaient la glace et sous leurs coups, elle volait en éclats dont les bords effilés luisaient, en passant dans l'espace en arcs plus ou moins longs. Le soleil, joyeux et accueillant, regardait la ville en souriant de bon cœur et ce sourire exhalait tant de chaleur que les éclats de glace devenaient eau fraîche et que des gouttes sonores et froides roulaient sur les glaçons gris-fumée qui pendaient le long des gouttières.

Genia était joyeux. Il balançait son vieux cartable d'où l'on voyait apparaître des livres et des cahiers et, regardant de ci, de là, riait en lui-même. Il riait des concierges qui brisaient la glace, des ruisselets qui couraient le long des trottoirs et où se baignaient des moineaux drôles et capiteux qui tiraillaient de leur bec verni chaque plume de leur corps. Il riait des petites filles qui croisaient son chemin, passant près de lui le manteau ouvert et le rouge aux joues ; à cet instant, il les trouvait encore plus bizarres et moins dignes d'intérêt que jamais.

Soudain, Genia s'arrêta, et ce n'était pas parce que la foule s'était rassemblée au coin de la rue, là où se trouvait le square empli de saules pleureurs. Non, ce n'était pas la foule qui retenait son attention, mais ce qui avait attiré la foule.

On tournait un film. Un homme, que l'on remarquait tout de suite comme le plus important, était assis sur un haut tabouret. Lorsque quelque chose n'allait pas et qu'il se mettait en colère, il agitait frénétiquement les jambes comme s'il roulait à bicyclette. Il y avait en face de lui un étrange et énorme appareil qui pouvait, avec

le tabouret, rouler sur deux rails et s'approcher ou s'éloigner de l'autobus jaune. Et près de l'autobus jaune, la queue commençait à se former. Venait d'abord un vieillard qui lisait le journal. De temps en temps, le vieux arrangeait ses lunettes et regardait le soleil en fronçant les sourcils. Derrière lui vint se placer une jeune femme portant un panier d'où apparaissait un jars au long cou, ayant l'air préoccupé. Puis vint une belle jeune fille, avec un foulard de laine ; elle avait chaud et se mit à dénouer son foulard jusqu'à ce que ses nattes, d'un noir de charbon, recouvrent ses épaules. L'air indifférent, un étudiant s'approcha lentement, il lança un regard étonné à la jolie demoiselle, puis son visage changea d'expression et il fit comme s'il avait été seul près de l'autobus. Un petit garçon, le cartable sur l'épaule, arriva en courant et, sans se mettre au bout de la file, s'avança jusqu'aux portes fermées de l'autobus.

Sans même s'en rendre compte, Genia traversa la rue et se retrouva dans la file d'attente. On ne le remarqua pas tout de suite ; on devait penser qu'il était, lui aussi, un jeune acteur. Mais Genia ne savait pas jouer, il tourna le dos à l'étudiant et regarda l'homme assis sur le haut tabouret, derrière la caméra.

Altov, le metteur en scène, remarqua tout de suite le héros superflu et une grimace de mécontentement apparut sur son visage las. On a toujours des ennuis avec les passants ; la manière dont on fait un film les intéresse plus que le film lui-même, ils peuvent rester plantés là pendant des heures, comme s'ils n'avaient aucun souci, aucune affaire pressante. Et maintenant, ce gamin... Il est là, la bouche ouverte, béat d'admiration ! Il va falloir tout recommencer.

Altov s'approcha de Genia et posa sur ses épaules une main aux doigts longs et secs. Ces doigts étaient jaunes — de trop fumer.

— D'où viens-tu ? demanda le metteur en scène.

— De là-bas... Et de la tête, le garçon indiquait la rue, brillante sous l'eau fondue des neiges et les morceaux de glace.

- Tu déranges.
- Je ne veux pas vous déranger...
- Va-t-en !

Genia croyait que le personnage le plus important, c'était l'opérateur, celui qui occupait une place bien en vue. Deux hommes poussaient son appareil en avant, le long des rails, l'approchant de la file d'attente, et puis, l'appareil fut tiré en arrière... Et Genia estimait que personne ici ne pouvait commander, hormis l'opérateur, c'est pourquoi il demanda :

- D'abord, qui êtes-vous ?

Altov commençait à s'énervier. Têtu cet enfant ! Il dérange et il ose encore demander à qui il a affaire ! Il saisit le garçon au collet et le repoussa :

- Ne dérange pas !

Genia s'éloigna et se tint à quelque distance. Il n'était pas fâché : cet homme qui l'avait grondé, ce devait être aussi quelqu'un d'important. La rue et le ciel haut embaumaient de fraîcheur, de dégel ; l'air était pur et froid. Genia jeta un coup d'œil sur les immeubles qui, à cet instant, exhalaient une odeur de ciment et de brique sur la rue en pente où jouaient des ruisselets d'eau et il voulut s'en aller pour sauter dans l'eau et la faire gicler autour de lui, pour faire crisser sous ses pieds des bris de cristal... Mais, de nouveau, il vit s'approcher de l'autobus les personnages connus — le vieux avec son journal, puis la jeune femme avec son sac et le jars qui regardait, puis la jeune fille, l'étudiant et l'écolier qui, évidemment, avait le même âge que lui, Genia. Tout recommençait, comme au cinéma. Pourtant c'était bien du cinéma — seulement ici on tournait et tout était réel, pas comme sur l'écran.

Inconsciemment, Genia se retrouva près de l'appareil. Il brûlait d'envie de se trouver là-bas, où l'on tournait le film. Altov vit ce garçon importun et agita le doigt d'un air sévère, comme pour dire : « Tu vas encore nous déranger ? Fais attention, car je vais encore t'attraper... » Et Genia s'éloigna craintivement et s'appuya contre le tronc humide et mince d'un tilleul. D'une branche glissante, un

glaçon fondant tomba sur son cou comme une petite boule brûlante. Il frissonna. Une autre goutte tomba et il s'éloigna.

Le tournage fut rapidement terminé. Le moteur de l'autobus jaune se mit à vrombir, une fumée bleue vibra près du tuyau d'échappement tandis que se répandait l'odeur désagréable de l'essence brûlée. Les héros prirent place dans l'autobus. « Et c'est tout ? » pensa Genia. La déception envahit son âme. Il s'attendait à quelque chose de beau, d'extraordinaire — à quelque chose comme au cinéma où l'on poursuit des espions, où les trains filent à travers les montagnes, où sur la mer voguent des bateaux aux voiles blanches. Et là, il n'y avait eu qu'une banale file d'attente. Une femme avec son jars... Un vieux avec son journal... Le plus intéressant n'était pas arrivé et pourtant, cela n'aurait pas dû tarder !

— C'est tout — lui cria Altov. Tu peux rentrer chez toi, on ne tournera plus.

— Pourquoi ?

— C'est terminé.

Et Altov se mit à rire. Son visage n'avait plus maintenant cette expression fatiguée, il riait fort, de bon cœur. Il avait sans doute compris la déception de ce petit garçon qui n'avait pas vu de beaux épisodes, comme on en voit habituellement sur l'écran. Bah... Il sera déçu encore plus d'une fois dans sa vie... Altov eut envie de faire plaisir au garçon, de lui donner l'occasion d'avoir quelque chose à raconter à ses camarades — petits hommes, comme lui, au cartable d'écolier. Et il cria à Genia :

— Monte dans ma voiture, on va faire un tour !

Ils roulaient dans une rue qui avait un air de printemps. Des gouttes d'eau s'échappaient de sous les roues et tombaient sans bruit sur le trottoir. A gauche, près d'Altov, la glace était baissée et un vent rapide et froid s'engouffrait dans la voiture.

— Tu veux faire du cinéma ? demanda Altov à Genia en enfilant une rue sur la droite. Ils roulaient maintenant dans une ruelle étroite et sombre, bordée de murs

ennuyeux et humides, où les concierges, vêtus de vieux tabliers, ne cassaient pas la glace.

— Je voudrais bien — murmura Genia, sans oser regarder Altov. Il était heureux ; il roulait avec quelqu'un qui, peut-être, avait tourné pas mal de beaux films. Parmi eux, il y en avait sûrement certains qu'il avait déjà vus et qui lui avaient plu. Il lutta longtemps contre sa timidité avant de demander :

— Qui êtes-vous ?

— Altov, répondit simplement l'homme au volant.

— Altov ? interrogea Genia du bout des dents, étonné par la résonance de ce nom inconnu.

— Oui.

Altov regarda Genia et se mit à rire. Altov était content : ce garçon est tellement heureux d'être assis à côté de moi, pensait-il, qu'il en perd la voix. Son état peut facilement s'expliquer : il transpose sur moi son intérêt pour le cinéma, il me trouve intéressant, étrange. Le petit garçon ne peut sans doute pas encore comprendre que lui — Altov, est un homme comme tous les autres.

Et Altov rit encore... Il savait, mieux que personne, qu'il ne méritait pas que l'on s'enthousiasmât pour lui. Mais pouvait-il l'expliquer au garçon ? Celui-ci ne l'aurait pas cru de toute façon. Il croit sans doute que la queue devant l'autobus, qu'ils ont filmée aujourd'hui, ce n'est pas tout encore. Pour lui, il doit y avoir quelque chose d'autre, de plus prenant, de plus important, qui a dû lui échapper ou qu'il n'a pas pu voir.

Genia était tendu, ce rire l'inquiétait. Il s'attendait à un autre éclat de rire et il eut une impression désagréable. Ce vent qui entraît librement par la glace ouverte ne lui plaisait plus. Il aurait voulu qu'Altov relevât la vitre mais il n'osait pas le lui demander.

Déjà, lorsque le petit garçon se tenait planté sous le triste tilleul et suivait les prises de vue de ses yeux émerveillés, Altov avait été effleuré par la pensée qu'il serait bon de faire quelque chose pour lui. Il l'avait fait monter dans sa voiture sans même savoir pourquoi... A présent, il comprenait quelles pouvaient être les pensées

de ce jeune écolier qui, retenant son souffle, regardait un film d'un bout à l'autre, et Altov voulut se montrer digne de son enthousiasme.

— Tu es sûrement le dernier en classe ? demanda-t-il soudain. Du cartable délaissé, il avait vu s'échapper un cahier à la couverture sale.

Genia rougit, le cahier fut vivement repoussé à sa place.

— Non...

— Et comment ?

— J'ai des bonnes notes.

— Hum..., répondit Altov avec doute.

Genia avait terriblement envie d'être cru. Il regarda Altov avec des yeux clairs et brillants et dit :

— J'ai toujours de bonnes notes.

Cela voulait dire beaucoup de choses : qu'il préparait consciencieusement et sérieusement ses devoirs à la maison. Et puis, que le vieux cahier sali était terminé et que demain, il en prendrait un autre, avec une couverture bleu ciel.

Altov dit :

— C'est bien.

Genia sourit, en se tournant pour que le régisseur ne puisse le voir. Ainsi, on le croyait, on pensait qu'il travaillait bien, qu'il n'arrivait jamais en retard aux cours et il se promit en lui-même d'être toujours studieux et travailleur.

Altov arrêta la voiture et sortit. Alentour, s'amoncelaient des tas de briques et des bulldozers grondaient ; des grues noires se dressaient près des bâtiments jaunes en construction. Le terrain était irrégulier, déchiré, et des ronces poussaient dans les creux... Genia sauta aussi sur le trottoir. Altov mit ses mains derrière son dos et regarda devant lui, un peu en l'air. Il devait sans doute regarder les nuages gris et cotonneux car Genia, levant la tête, aperçut leurs bords chevelus et pleins. Le soir tombait, il faisait plus froid. Altov tressaillit soudain, comme traversé par ce froid subit et Genia, se souvenant de la goutte qui lui était tombée dans le cou lorsqu'il se tenait sous

le tilleul maigre et nu, frissonna aussi et commença à boutonner son pauvre manteau.

— Tu vois cette construction ? demanda Altov — c'est là que je dois tourner mon prochain film. Bien sûr, tu n'y trouveras pas grand chose d'intéressant !

Et en vérité, il n'y avait là rien d'intéressant pour Genia. Il avait l'habitude des chantiers, des ouvriers en blouse noire que la brique maculait de poussière rouge ; il avait l'habitude des camions qui amènent les matériaux et des hautes grues qui, d'un mouvement monotone, promènent leurs lentes flèches sur le fond bleu du ciel. Ici, il n'y avait rien d'intéressant et Genia dit :

— Bien sûr...

— Quoi, bien sûr ?... Altov ne comprenait pas. Le petit garçon avait mis du temps pour en arriver à sa conclusion et Altov avait déjà oublié sa question, il pensait déjà à autre chose.

— Et bien, que le film ne sera pas beau ici...

— Oh !... Evidemment.

Et il regarda Genia comme s'il le voyait pour la première fois, allant jusqu'à se pencher sur la petite silhouette, étudiant attentivement les traits encore incertains de son visage, les lèvres pleines...

— Et toi, bien sûr, tu voudrais faire du cinéma ?

— Oui...

— Eh bien, nous pourrions arranger quelque chose pour toi. D'accord ?

— Hé-hé...

Le « hé-hé » était parti tout seul. Genia ne se rendait pas encore compte du sens des paroles d'Altov et lorsque le metteur en scène se redressa, Genia le regarda avec amour et abandon. Ses doigts tremblaient, il les cacha, avec le cartable, derrière son dos pour qu'Altov ne les remarque pas.

Le régisseur tenta de traverser le terrain vague — il voulait sans doute aller vers ces hommes qui coulaient les fondations, mais la glaise se colla à ses chaussures noires et vernies et, mécontent, il revint en se renfrognant sur l'asphalte. Il se mit à frapper des pieds et les mor-

ceaux de boue brun roux éclatèrent sur le fond gris de l'asphalte. Genia tapait des pieds lui aussi, car il avait suivi Altov et avait également les chaussures enrobées de glaise ; il faisait cela avec application et d'un air ennuyé.

— Tu pourrais jouer dans mon film « Augustin-les-Elans » dit Altov.

— C'est une histoire de pirates ?

— Non... Pourquoi des pirates ?

— On ne comprend pas ce nom...

— Non, c'est une histoire de chercheurs d'or qui se sont perdus dans la taïga. A vrai dire, je n'ai jamais vu la taïga, mais cela ne fait rien. Qu'en penses-tu ?

— Cela ne fait rien...

— Bon... ils doivent être sauvés par un petit garçon, le fils de l'un des chercheurs. On n'avait pas voulu le prendre dans l'expédition, mais il a pu les rejoindre, car il est malin. Son nom est Augustin, et comme il rêvait toujours d'élans, les chercheurs l'appelaient Augustin les Elans...

Altov inventait, improvisait... Il n'avait jamais eu l'idée de réaliser un tel film. Dans son travail, il ignorait la fantaisie. Et à présent qu'il mentait, il avait l'impression que son mensonge avait un but humanitaire... Et Genia le croyait. Il s'imaginait déjà la taïga infinie aux vertes cimes. Les buissons se répandent comme une mer et lui, entouré de vieux hommes barbus, il se tient debout sur un monticule. Ils sont perdus, affaiblis, ils ne savent plus où aller, mais lui, il les sauve... Comment y arrivait-il ? Genia ne le savait pas, mais cette mission qui reposait sur lui, le rehaussait à ses propres yeux — il n'avait jamais espéré être capable d'une telle entreprise.

Altov demanda :

— Elle te plaît mon idée, Augustin-les-Elans ?

Et Genia, qui était déjà Augustin-les-Elans, répondit :

— Elle me plaît.

— Tu n'auras pas peur ?

— Non.

— Et tu sauveras mes chercheurs d'or ?

— Je les sauverai.

Et il imagina les élans — beaucoup, beaucoup d'élans, qu'évidemment, il aimait. Ils allaient parmi les arbres hauts et sombres, balançant leurs cornes branchues, avançant lentement, le regard empli de rêves, comme celui des hommes...

— Que regardes-tu ? demanda Altov, surprenant son regard fixé sur un point du terrain vague.

— Les élans, chuchota Genia.

— Les élans ? — Altov ne comprenait pas, il se mit à rire. Les bêtes aux cornes branchues s'évanouirent, sur le terrain vague il n'y avait plus que des trous et des pans de murs jaunes ou sombres. Genia regarda derrière lui : là non plus il n'y avait rien, rien que des bâtiments.

Non, ces enfants sont tout de même fantaisistes. Ils savent voir ce qui n'existe pas et de simples mots font naître en eux une réalité vivante. Par exemple ! Il a parlé de chercheurs d'or, d'un petit garçon au nom extravagant, il a parlé sans même y réfléchir et son compagnon a déjà sû imaginer et voir...

Et soudain, Altov fut envahi par un vif sentiment d'inimitié. Il pensa que cet écolier au cartable déchiré avait peut-être en lui ce quelque chose que possèdent, seuls, les vrais artistes. Il voit déjà le monde autrement que les autres : pour lui, des élans parcourent le terrain vague... Ce don va peut-être se perdre en vain, car l'homme n'arrive pas toujours à comprendre qu'il n'est pas tout à fait identique aux autres. Mais il peut aussi conserver ce don. Le comprendra-t-il ?

Altov prit place dans la voiture et mit le moteur en marche. Genia ne bougeait pas, alors Altov lui fit un signe de la main, comme pour dire : je t'attends. Genia entra lentement dans la voiture, ils partirent.

Altov se sentait irrité. Il avait déjà oublié qu'il avait voulu faire plaisir à cet écolier, et ne le désirait plus maintenant. Il fallait rentrer, il avait déjà perdu trop de temps pour rien. Ils roulaient à travers des endroits sombres. Le jour s'était éteint, à présent, les rues ne brillaient plus sous les eaux printanières, les gouttelettes ne jail-

lissaient plus, les roues bruissaient sur le verglas qui avait déjà réussi à se former. Il n'y avait plus de concierges avec leurs tabliers et leurs pioches.

Altov arrêta la voiture près d'un grand bâtiment à colonnes blanches et majestueuses. En face, il y avait un square. Personne n'était assis sur les bancs verts, seul, un vieillard à petite barbiche passait le long des massifs en frappant le sol de son bâton.

— Je suis arrivé — dit Altov.

Genia voulut demander : « Et le film ? Je vais jouer ou pas ? », mais il n'osa pas. Il avait saisi que quelque chose avait changé dans l'humeur d'Altov, mais il ne pouvait pas comprendre pourquoi. Il était pourtant resté sagement assis dans la voiture, sans rien toucher...

Ah oui ! C'était à cause des élans. Il les avait vus sur le terrain vague et cela n'avait pas plu à Altov. Mais peut-être qu'il n'y en avait jamais eu ?

— Peut-être n'y en a-t-il jamais eu ? — dit-il à haute voix.

— De quoi ?

— Des élans...

Altov eut un regard mauvais. Non, ce gamin l'avait vraiment assez ennuyé, il avait l'imagination quelque peu malade, il voyait des choses qui n'existent pas... Altov ouvrit la portière et dit avec colère :

— Sors !

Une belle jeune femme s'approcha de la voiture. Elle avait des lèvres pleines, bien dessinées, et des yeux ronds. Elle dit d'une voix sonore et belle :

— Il y a longtemps que je t'attends.

Le cartable s'échappa des mains de Genia et les cahiers tombèrent sur le trottoir. Il se baissa et se mit à les ramasser.

— Qui as-tu donc amené ? demanda la femme, en prenant place dans la voiture.

Altov répondit :

— Tu vois, lui aussi, il veut faire du cinéma. Tout comme toi, chérie, mais il n'a aucun don.

— Et moi, j'ai des dons ? demanda la femme, de sa belle voix.

— Oh-oh... ! dit Altov, avec un rire satisfait.

La voiture partit...

Les cahiers étaient tombés dans l'eau, leurs couvertures étaient devenues grises et sales. Genia commença à les ranger dans le cartable et soudain, il eut envie de jeter ce cartable au diable. Il était mécontent des paroles d'Altov. Il ne lui avait rien demandé. Il fit le geste de lancer son cartable, mais tout près de lui, dans le sentier, il entendit marcher le grand-père à la petite barbiche. Le vieillard regardait droit devant lui, ne prêtant aucune attention à la rue, mais il sembla à Genia qu'il pouvait tout voir...

En baissant la tête, il prit le chemin de sa maison et soudain, comme un éclair, une idée lui traversa l'esprit : il était Augustin-les-Elans ! Malgré tout ! Que Altov raconte ce qu'il voudra, cela lui est égal. Il jouera seul. Seul avec lui-même. Il fera un tel cinéma que tous en resteront béats d'étonnement. Et il sauvera les chercheurs d'or !

Et Genia se mit à courir sur le trottoir en balançant son cartable. Les glaçons crissaient sous ses pieds, il criait quelque chose d'incompréhensible et de joyeux, il ne pensait plus à Altov. Ce dernier aurait été superflu dans ses pensées et sa gaieté franche.

Il faisait déjà tout à fait sombre lorsque Genia traversa le parc. Il s'en exhalait une odeur de mousse, de bourgeons, de pierres humides. Il atteignit l'endroit le plus reculé et s'arrêta. Son cœur semblait défaillir, il se sentait excité et ému : parmi les buissons, parsemés de petites taches de neige blanche, remuaient de grandes cornes. Non, ce n'était pas l'ombre des branches qui courait ainsi sur les troncs d'arbre, c'étaient bien des cornes. Les élans, silencieux, printaniers, s'avançaient vers lui.

(Traduit par Kaléna UHRYN).

OPHELIE

Lorsque Nora vint le chercher à l'atelier, il s'étonna de sa jeunesse, comme s'il la voyait pour la première fois. Elle était vraiment si jeune ! Sur son manteau vert on voyait des flocons de neige blancs et des gouttelettes scintillantes.

— Il neige dehors — dit-elle — et il pleut en même temps.

— Oui ? — demanda-t-il.

— Je n'aime pas ce temps — Brr...

Elle s'assit sur un tabouret de bois grossier, ôta son petit bonnet rouge et le secoua. La jeune fille sentait bon l'air frais et le froid, un air frais et un froid agréable. Et lui la regardait et pensait : comme elle est jeune ! Comme si c'était la première fois qu'il avait réussi à la voir, comme si ses yeux avaient été éblouis et que ni les gestes tendres, ni la silhouette toute entière de la jeune fille n'avaient pu pénétrer son regard. Et maintenant, son apparition inattendue ; il n'avait pas songé qu'elle viendrait si tôt aujourd'hui et il ne pouvait se détacher d'elle et la regardait avec une sorte d'avidité.

— Tu es étrange — dit Nora.

— Pourquoi ?

— Tu ne cesses de me regarder, comme si tu voyais quelque chose de nouveau en moi.

— Mais c'est vrai.

— Quoi donc ?

— Je constate que tu es très jeune.

Nora sourit :

— J'ai toujours été jeune et je le resterai.

— Et lorsque tu viendras me voir, tu sentiras toujours bon le froid et le givre ?

— Oui, et je rirai pour te distraire, car tu es toujours morose et sombre. Tu travailles, tu tailles ton marbre, tu es tout couvert de poussière blanche et tu es toujours renfrogné. Pourquoi donc te fâches-tu ?

— Je ne me fâche pas. Je pense seulement que tu es trop jeune. Je vieillirai, et toi, tu resteras vraiment tou-

jours jeune par rapport à moi. Je ne te verrai jamais aussi âgée que moi-même.

— Oh, là, là, mais bien sûr que non. Mais un jour viendra où je serai aussi âgée que toi.

— Ce n'est pas pour tout de suite et je ne le verrai peut-être jamais. Mais tu resteras pour toujours dans ma mémoire telle que tu es en ce moment.

— C'est très joli. Oh, très joli... Une personne vit dans une autre. Je vis en toi et toi, tu vis en moi. Sais-tu comment tu vis en moi ? Je vais te le dire : tu es sombre et sévère. Tu te tiens près d'un bloc de marbre blanc, tu y es de jour comme de nuit... Excepté aujourd'hui : lorsque je suis arrivée, tu étais assis et tu regardais par la fenêtre.

— Ah bon ! C'est ainsi que je vis en toi ?

— Non, pas seulement ainsi. Tu comprends, je te connais très peu — n'est-ce pas ? Mais je t'imagine à travers ce que tu as vécu. Il me semble que je pourrais raconter en détail chacune de tes journées, bien qu'en ce temps-là nous n'étions pas encore ensemble. Je n'étais même pas encore au monde et toi, tu y étais déjà. Comment peut-il en être ainsi ?

— Et pourtant, c'est ainsi — et les coins de sa bouche esquissèrent un sourire. J'avais vingt-cinq ans et toi tu n'existais pas encore. Tu n'étais nulle part.

— Comment est-ce possible ? — s'étonna Nora. Suis-je née à partir de rien ? Tu sais, c'est difficile à croire. Je n'existais pas du tout, mais je ne pouvais pas ne pas naître, n'est-ce pas ?

— Oui. Et nous ne pouvions pas ne pas nous rencontrer.

— Et sais-tu comment je t'imagine encore ? Là-bas, très loin, dans l'île... Je te vois sculptant dans le bois quelque chose de furieux, de furieux et de sauvage. Tu ne pouvais pas travailler le marbre. On ne donnait pas de marbre là-bas.

— On ne donnait pas de marbre... Mais je ne sculptais pas le bois non plus. Je pensais à autre chose.

— A autre chose ? Mais rien d'autre ne s'accorde avec toi. Je ne peux pas te voir autrement.

— Je pensais à Ophélie.

— Tu pensais à Ophélie ?

— Oui, à elle. Et je rêvais au jour où elle naîtrait d'entre mes mains.

— C'est drôle. Tu te souviens de l'histoire que tu as racontée lorsque nous nous sommes connus ? Nous nous promenions sur le Khrechtchatyk (1). Tu t'arrêtais presque sous chaque tilleul et tu le regardais comme un fou. Ils étaient alors en fleurs et tu respirais leur parfum. Moi, j'étais déjà habituée à eux et ils ne m'impressionnaient pas. Je pensais même au fond de moi : « Comme il est drôle. Un vrai gamin ! Exalté et peu équilibré ». Et après, tu as raconté comment ton camarade avait lié ensemble deux troncs de pin, s'était éloigné de la côte et s'était abandonné à l'océan. Il ne vogua pas longtemps. Un peu après midi on se mit à sa poursuite. Un avion vrombit au-dessus de l'océan, un de ces pesants avions de guerre. Le pilote aperçut bien vite le radeau improvisé et se mit à tourner au-dessus de lui. Puis, en rasant l'eau, il commença à mitrailler l'homme : l'homme qui voulait s'échapper, atteindre une terre et des hommes. Il s'écroula sur les vagues et se perdit dans l'eau, tandis que le radeau continuait à voguer, à voguer jusqu'à atteindre une terre où il aborda, seul... sans fugitif... Je me souviens de tout, jusqu'au moindre détail. J'en ai rêvé et j'en ai crié la nuit ensuite. Et lorsque nous étions sous les tilleuls, j'aurais aimé que tu ne me racontes pas ces souvenirs impitoyables et cruels, mais toi, mot après mot, tu laissais s'échapper ton passé. Mot après mot... C'est pour cela que tu m'as semblé si plein de colère. Tu n'oublies rien, tu ne pardonnes rien...

— Oui, il voguait sur deux troncs de pin tandis que l'avion descendait sur lui. Je peux m'imaginer comment l'avion tournait au-dessus de lui, comment tout cela s'est passé. Je peux même me l'imaginer très facilement. Toi, tu ne le peux sans doute pas, tu vois les choses autrement.

(1) Artère principale de Kiev.

Tu vois une mer tranquille et abstraite sur laquelle se balance un radeau romantique...

— Non — interrompit Nora — Tu te trompes. Il n'y a aucun romantisme. Je sursautais dans mon rêve et je criais. Mais... pourquoi ?... Pour rien... Au nom de quoi ? ...Et après, il y eut toi. Pendant toutes ces longues années tu es resté sur l'île, éloigné de tous, privé de tout. Et c'est pour cela que tu es si sombre maintenant... On dirait que tu en veux à tout le monde et que tu ne peux pardonner d'avoir souffert... C'est là-bas que tu aurais dû commencer ton travail — de fureur et de douleur. Il valait mieux travailler le bois plutôt que devenir fou.

— Mais Ophélie m'est apparue... Pure, immaculée, vêtue de blanc. Je ne sais même pas pourquoi elle était en blanc. Mais je m'imagine toujours les jeunes filles chastes revêtues de blanc.

— J'ai peine à comprendre... Cette année 1937 ! Je n'arrive pas à comprendre tout cela ! Plus tard, peut-être... Mais pas maintenant.

Il s'approcha d'elle, la prit dans ses bras et l'embrassa. Il sentit la chaleur des lèvres de la jeune fille, soumises, tremblantes et tendres sous les siennes. La passion s'alluma en lui, il attira Nora tout contre lui et la tint serrée sur son cœur.

— Tu es célèbre — dit-elle. Tu es très célèbre. Je me demande comment tu as pu tomber amoureux de moi.

— Tu es jeune. Comment ne pas aimer la jeunesse ? Celle que l'on n'a pas connue... Mais maintenant, je l'ai trouvée en toi...

— Allons, ne parle plus de cette façon. Laisse-moi plutôt t'embrasser.

Elle baisa ses lèvres fermes et dit :

— Et maintenant, nous allons regarder ton Ophélie.

Ils se dirigèrent vers la sculpture, encore inachevée. Du marbre s'élevait une jeune fille — douce et belle comme un rêve.

— Je ne pourrais plus vivre sans elle — dit-il.

— Je comprends. Cela arrive ; les gens décident soudain que s'ils ne font pas une telle chose, leur vie ne

vaut plus la peine d'être vécue. Cela arrive lorsqu'ils s'en persuadent.

— C'est ce qui m'arrive. Ophélie... regarde, elle te ressemble. Tu l'as remarqué ?

— Je l'ai remarqué.

— Mon Ophélie te ressemble. Il en est sans doute ainsi pour chaque homme : son idéal ressemble à sa femme.

— Allons, ne parle plus de cela. Cela me gêne... Ophélie — et moi... Il ne faut pas.

— Bien.

— Sortons. Nous marcherons un peu. En ce moment les tilleuls sont tout blancs et les gens aussi. Imagine-toi un peu : sur le Khrechtchatyk, marchent des gens tout blancs. J'ai manqué mon premier cours exprès pour me promener avec toi.

Il commença à s'habiller. Nora dit :

— Tu as un bonnet de poil. Dans un instant il sera recouvert de gros flocons et ta tête deviendra grande et comme modelée dans la neige.

Il prit le bonnet rouge des mains de Nora et l'en coiffa.

— Sortons.

Ils descendirent du dixième étage. Dehors, tout était silencieux et blanc. Le bruit des voitures et des voix s'estompait au milieu de cette neige blanche qui tourbillonnait sans cesse.

— N'est-ce pas que c'est beau ? — demanda Nora en lui prenant le bras.

— Oui, dit-il.

Ils marchaient le long des tilleuls blancs.

— Regarde — dit Nora — on dirait qu'ils sont en fleurs. Mais ce sont des fleurs froides et humides, si on les prend dans la main, elles fondent. Et pourtant, elles embaument, ces fleurs, même si leur parfum est différent du parfum naturel.

Il aspirait profondément cet air d'hiver. Son bonnet commençait déjà à blanchir, des flocons tendres et modestes s'installaient sur le poil.

— Ta tête sera bientôt toute blanche — dit Nora. Et tu te transformeras en Père Noël.

— Et toi, tu seras la fille des neiges.

— Bon, je serai la fille des neiges. Mais tu me protégeras du soleil pour que je ne fonde pas.

— Oh, Oh... — et, pour une fois, il rit — Tu es pour moi la fille des neiges que le soleil ne fera jamais fondre.

— Ah c'est vrai — répondit-elle.

Ils continuèrent à marcher en silence. C'était agréable de marcher ainsi, en silence, sans rien dire. Un peu plus tard, elle dit :

— Dis-moi, tu vas terminer Ophélie... Et tu ne penses jamais à ton compagnon ? Pour le sculpter, lui aussi, dans le marbre... Tu comprends ?

— Je ne sais pas, murmura-t-il.

— Mais tu n'oublieras pas ?

— Non — dit-il. Mais je devais faire Ophélie. Pour moi et pour les autres... Pour que les hommes croient à la joie éclatante.

Ils marchaient dans la neige blanche à travers les flocons qui voltigeaient en silence. Il avait déjà une grosse tête velue.

(Traduit par Darka FRYZ).

IL EN EST DES ARBRES COMME DES HOMMES

La classe s'esclaffe. Tous rient aux éclats, trépignent, regardent Rostyk et rient encore.

Rostyk regarde ses camarades et rit aussi. Et comme le coupable ne se sent pas humilié et s'amuse avec les autres... les enfants ne trouvent plus cela tellement drôle. Le professeur prend un air sévère et important et dit :

— Oui-i.

— Hé, oui — confirme Rostyk.

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Rien du tout. Vous dites oui et moi aussi, je dis oui.

— Tais-toi !

— Bon, je me tais.

— Tu entends, oui ou non ?

— Mais oui, j'entends.

— Tais-toi ! Ce n'est plus de la comédie, le professeur est vraiment en colère.

— Je me tais, répète encore Rostyk.

— Si tu dis encore un seul mot, je te mets à la porte — assure le professeur.

— Je ne dirai plus rien...

— Sors..., crie le professeur.

— Mais je...

— Sors !

Le professeur ouvre lui-même la porte. Le sang lui monte à la tête et des poils roux se sont hérissés sur ses mains devenues écarlates. Rostyk se lève et s'en va. Mais il se sent innocent. Il n'a rien fait. Il a simplement voulu se mettre debout pour recopier la leçon du tableau. Il en avait assez d'être toujours assis et il s'est mis debout pour recopier. Mais cela n'a pas plu à l' « hydre ». Le professeur a vu là une infraction à la discipline. Eh bien, s'il a tellement envie de voir une infraction, qu'il la voie. Rostyk ne le contredira pas.

— Ecoute — dit l' « hydre », alors qu'il franchit déjà le seuil de la porte — explique-moi un peu pourquoi

tu es insupportable à tous les cours, sauf à ceux d'Annette Léonidivna ?

— Hé ! dit Rostyk.

— Quoi ? demande le professeur.

— Hé ! répond Rostyk.

— Dehors ! crie le professeur avec colère.

— J'y vais — dit Rostyk.

Il se faufille doucement hors de l'école ; dehors, le temps est bleu et tiède, vibrant de fraîcheur pré-automnale ; le soir s'approche ; les arbres se sont installés le long de la clôture, ils ont la tête basse mais demeurent pourtant sévères ; leurs feuilles ne tombent pas encore, mais ils sont déjà embrasés de pourpre, revêtus d'un habit inhabituel et incertain.

Là-bas, sur la route grise, un camion cahote, soulevant une queue mouvante de poussière. Dans la caisse — des pommes : elles luisent de loin, attirantes, éclatantes de couleurs. Rostyk bondit sur la route, s'assied au milieu et fait semblant d'avoir mal au pied. Le chauffeur klaxonne, Rostyk reste assis. Le chauffeur lance un long coup de klaxon et Rostyk ne bouge toujours pas. Le camion ralentit, s'arrête tout près de lui. Le chauffeur en colère regarde :

— Pourquoi es-tu vautré ici ? crie-t-il.

— J'ai mal — gémit Rostyk.

— Tu fais encore des singeries, constate le chauffeur qui l'a reconnu et, sans plus faire attention à lui, il démarre. Rostyk se relève d'un bond, attend que le camion l'ait dépassé puis s'élance à l'arrière et ramasse des pommes qu'il fourre sous sa chemise. Il saute en pleine marche. Comme toujours, il a réussi.

Rostyk se tient près d'un poteau télégraphique et mâche une pomme. De la maison d'en face, une femme aux cheveux raides le regarde. Elle vide une cuvette d'eau sale dans l'égout et dit au garçon :

— Alors, vaurien, elle t'a glissé dans les mains ?

Rostyk ne bouge même pas.

— Oh ! épouvantail — dit la femme d'une voix où

Rostyk perçoit la douleur — Tu ne vivras pas longtemps voleur.

A l'instant même, il se retourne et montre du doigt :
— Votre maison brûle !

La femme laisse tomber sa cuvette qui tinte sur le sol dur et, effrayée, regarde la fenêtre, le toit. Mais il n'y a rien, ni flamme, ni fumée. Alors, la femme crache et se répand en malédictions :

— Puisses-tu recevoir un coup de soleil sur la langue — tête brûlée — puisses-tu aller au diable...

Ses menaces n'effraient nullement Rostyk ; il ne les écoute même pas. Il sait bien qu'aucun souhait ne se réalise. Qu'elle se lamente, elle rouspètera et s'arrêtera... Personne ne lui a rien fait ! Lui, il est debout près du poteau et mange une pomme. Comment il se l'est procurée, — cela ne la regarde pas... C'est son affaire à lui. Et d'abord, si l'« hydre » n'avait pas eu l'idée de le renvoyer de la classe, il ne se serait pas assis au milieu de la route, il n'aurait pas rempli sa chemise de reinettes. Tout ceci, c'est à cause du professeur. Et comment donc !

Rostyk sourit et court vers l'école. On sonne ! Le dernier cours est terminé. Il faut ramasser ses livres en vitesse et filer. Aujourd'hui, les garçons doivent aller dans les champs du kolkhoze ; toutes les pastèques n'ont pas encore été ramassées et on pourra sans doute récolter quelque chose.

A la porte de la classe, il se heurte à l'« hydre ».

— Viens avec moi — dit le professeur.

— Où ? — Rostyk ne comprend pas.

— Comment où ? — Chez le directeur.

— Pour quoi faire ?

— Tu lui raconteras ce que tu as appris à mon cours d'aujourd'hui.

— Bon — Rostyk est d'accord.

A cet instant, Annette Léonidivna s'approche d'eux. Elle porte une robe verte et soyeuse ; de loin, elle sourit. Annette Léonidivna ne sait pas ce qui est arrivé... Elle est jeune, sourire lui va bien ; deux fossettes profondes et gracieuses apparaissent alors sur ses joues.

— Où allez-vous ? demande-t-elle.

— Nous allons chez le directeur, — s'empresse de répondre Rostyk.

— Tu as encore fait une bêtise ? interroge vivement Annette Léonidivna.

— Et comment ! — assure l' « hydre ».

— Je me suis mis debout pour écrire — Rostyk s'explique complaisamment — j'en avais assez d'être toujours assis. Alors je me suis levé pour recopier la leçon du tableau.

— Hum, hum — fait Annette Léonidivna.

— Il va tout de suite expliquer certaines choses au directeur...

Elle dit :

— Ensuite, tu viendras au jardin. Nous allons planter un verger aujourd'hui.

L' « hydre » le conduit dans la salle des professeurs où tous sont déjà rassemblés. Une table est réservée au directeur. Il a une figure longue, avec des moustaches ; son visage est doux et les moustaches ne lui vont pas — on dirait qu'elles sont peintes. Rostyk voudrait bien le dire au directeur, mais il se retient. Il y a beaucoup de monde ici et il ne s'en sortira pas facilement, dans sa section de pionniers : on va tout détailler et le lui reprocher pendant des siècles.

— Pose tes pommes sur la table, — dit le directeur.

— Hein ? — Rostyk fait comme s'il n'avait pas compris.

L' « hydre » regarde avec soupçon la chemise gonflée de Rostyk.

— Allons ! — commande-t-il — pose-les. Et comment as-tu fait pour voler le verger du kolkhoze ? ou d'un particulier ?

— Mais non — dit le directeur avec lassitude — il a cambriolé un camion. Il l'a arrêté au milieu de la route et il a volé. Nous avons chez nous un bandit de grand chemin... j'ai tout vu par la fenêtre.

Rostyk, obéissant, sort les pommes de sous sa che-

mise et les pose sur la table. Les professeurs sont consternés.

— Houligan ! lui crie l' « hydre » — Raconte un peu quel profit tu as tiré de mon cours : celui d'où je t'ai renvoyé.

Rostyk se tait. Ne peuvent-ils pas comprendre que cette leçon ne lui a été d'aucun profit ?

— En un mot — dit le directeur — j'en ai assez de toi. Tu n'as rien d'un être humain. Je ne veux pas discuter avec toi. Va-t-en...

— Mais... Rostyk ne comprend pas.

— Va-t-en ! répète le directeur d'une voix lasse.

Rostyk est interdit. Il ne s'attendait pas à cela. Il croyait qu'on allait lui lire un sermon, le disputer, lui faire la morale... Et on ne fait même pas attention à lui. Le directeur ne se fâche même pas à cause des pommes ; il ne veut tout simplement pas discuter avec lui. Mais pourquoi ?

S'il le faut, Rostyk expliquera qu'il en avait assez de recopier cette arithmétique en étant assis et qu'il s'est mis debout. Est-ce interdit ?

— Va-t-en — dit le directeur.

Rostyk hésite un peu — doit-il partir ou rester ? Il n'y a eu en fait aucune discussion. Il n'a même pas pu raconter comment tout cela était arrivé. Bon, il avait envie d'une pomme. A cet instant passait un camion, plein de pommes jusqu'à ras-bord. Bon, si quelqu'un en avait eu vraiment besoin, un malade, ou quelqu'un d'autre... Mais un malade n'en mangerait jamais tant — c'en est même drôle — qu'aurait-il fait de toutes ces pommes ?

— Pourquoi restes-tu planté là ? — dit le directeur — Va-t-en !

— Va-t-en — répète l' « hydre ».

Rostyk referme la porte derrière lui. S'ils croient qu'il implore la leçon de morale ou la punition ! Bah ! Il pourra bien vivre sans cela. Il en a vraiment besoin de ces paroles, si belles, si vraies. Il les a déjà bien assez entendues, s'il le faut, il peut les répéter à qui voudra l'entendre : comment il faut agir et comment il ne faut

pas. Ces vieux ne peuvent sans doute pas inventer autre chose que ces paroles magnifiques !

C'est curieux, on dirait que les adultes n'ont jamais été comme lui ; qu'ils n'ont jamais eu envie de faire ce qui leur plaît et pas ce qu'il faut faire.

Annette Léonidivna a dit :

— Prends une bêche, creuse un trou.

Rostyk obéit avec joie. Il l'écoute toujours. Premièrement, elle est jolie. Deuxièmement, son cours d'histoire est très intéressant. Troisièmement, elle se comporte avec lui d'égale à égal. Elle ne manifeste aucune supériorité. Bien sûr, elle est professeur, mais cela ne se remarque pas. Annette Léonidivna se comporte comme si elle étudiait avec lui, dans la même classe et était simplement un peu plus âgée.

— Que s'est-il passé là-bas ? — demande Annette Léonidivna.

— Rien. Comme d'habitude.

— Comme d'habitude ?

— Sauf que cette fois, le directeur n'a pas discuté avec moi.

— C'est vrai ?

— Il m'a dit que je n'avais rien d'un être humain... Mais ce n'est pas vrai.

— Mais c'est grave, s'il a refusé de parler avec toi — c'est vraiment grave.

— J'en suis peiné, vous savez. Suis-je vraiment si mauvais qu'on ne puisse plus m'adresser la parole ?

— Le directeur doit penser que tu le fais exprès.

— Mais non ! — rétorque Rostyk.

— Et, vois-tu, il est même certain que...

— Mais non ! Je ne peux tout simplement pas agir autrement. Quand j'ai envie de faire quelque chose — je le fais.

Il sort de sous sa chemise une pomme qu'il a réussi à sauver de la salle des professeurs et la tend à Annette Léonidivna.

— Prenez-la.

Elle prend la pomme, la regarde :

— C'est un beau fruit... Comment as-tu réussi à ne pas la manger après les cours ?

— Oh, je... — Rostyk a l'air soudain hésitant.

— Je n'aurais pas eu cette patience, il y a longtemps que j'y aurais goûté.

— Oh, je ne l'ai pas depuis bien longtemps.

— Tu as couru chez tes parents pendant la récréation ?

— Non, bafouille Rostyk. Et, ayant vaincu son hésitation, il explose : je l'ai volée sur un camion.

— Eh bien — dit Annette Léonidivna — je n'ai pas envie de manger cette pomme-là.

Rostyk reprend la pomme de mauvaise grâce. Il a mal. Cette pomme, c'est pour Annette Léonidivna qu'il l'avait gardée. Le directeur lui avait pourtant dit de tout poser sur la table, mais il ne l'avait pas fait. Et maintenant, elle la refuse. Il ne fallait pas lui dire d'où elle venait. Mais il ne ment jamais à Annette Léonidivna. En général, il ne ment jamais à personne, c'est sans doute pour cela qu'il a si souvent des ennuis.

— Des pommiers vont pousser près de ma maison — dit Annette Léonidivna. A vrai dire, je ne les ai pas encore plantés, mais je le ferai bientôt. Alors, Rostyk, tu viendras manger des pommes.

— Bien — répond Rostyk — je viendrai. Mais il faudra attendre longtemps.

— C'est vrai, mais je ne peux pas faire comme toi pour me procurer des pommes.

Rostyk sourit. Il imagine aussitôt Annette Léonidivna s'asseyant au milieu de la route, arrêtant le camion, puis sautant dans la caisse... Non, cela ne lui va pas, pas du tout. C'en est même drôle.

— Non — dit Annette Léonidivna — Il vaut mieux avoir les siennes et ne pas en acheter.

— Bien sûr — concède Rostyk.

Des rangées de jeunes arbres sont déjà alignées dans le verger de l'école. Autour de leurs tuteurs, la terre fraîchement bêchée a une couleur sombre, tandis que là où on ne l'a pas touchée, elle est grise et triste. Le soir est

tombé. Un froid transperçant flotte dans la cour verte, et comme un blanc brouillard s'enroule autour des enfants... Rostyk se tient près d'Annette Léonidivna et pense à elle. En ce moment, le professeur sourit et ses fossettes apparaissent sur ses joues. Aucune des filles de leur classe n'a de telles fossettes ; on ne peut absolument pas les comparer au professeur. Ou bien elles sont toutes barbouillées d'encre, ou bien elles piaillent sans arrêt ou jacassent. Ce qu'elles disent est toujours bête. Même ce qu'elles répètent d'après les livres résonne bêtement dans leur bouche. Il ne peut pas les souffrir. Annette Léonidivna n'a jamais été comme elles ; elle n'a jamais été barbouillée d'encre, elle n'a jamais piaillé ni jacassé. Il pourrait se lier d'amitié avec elle, comme avec lui-même. Ce serait très intéressant.

Enfin, tous se dispersent. Rostyk abandonne le groupe et court à travers le jardin jusqu'à la rivière. Il va sur l'herbe froide, s'assied sur une pierre et regarde l'eau ; il ramasse des cailloux glissants et les jette dans la rivière.

Il fait maintenant tout à fait noir, il lui faut rentrer à la maison, car sa mère lui donnera une bonne raclée : il n'a pas préparé à manger pour le cochon, il n'a pas rentré la vache et peut-être qu'à cette heure elle erre dans les jardins et mange les betteraves des voisins — mais Rostyk a autre chose en tête en ce moment. Il n'a envie d'aller nulle part et préfère rester assis, là où il est. Cette journée, en général, n'a pas été bonne pour lui. On ne le comprend pas. Et ce professeur... il ne permet même pas que l'on se mette debout pour recopier les exemples d'arithmétique. C'est quand même drôle, ma parole ! En saura-t-il vraiment moins en travaillant debout ? Et Annette Léonidivna... Elle a refusé la pomme. Elle avait sûrement raison : elle était volée. Si quelqu'un lui offrait une pomme volée, il ne se gênerait pas pour autant, il la prendrait et la mangerait... Mais un professeur, évidemment, ce n'est pas la même chose. Elle a refusé, et pourtant, il ne lui en veut pas. Quant à l'« hydre », c'est une autre affaire...

Il fait nuit. Rostyk s'est levé, il s'en va à travers les champs et, soudain, une telle idée surgit dans sa tête qu'il s'enflamme de joie. Ah ! Quelle idée ! Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt ? Rostyk s'en met à danser sur place puis s'élance en courant. Quelle idée ! Il est un vrai champion ! Mais comment avait-il bien pu ne pas y penser plus vite ?

Arrivé chez lui, il se cacha un instant derrière les buissons pour ne pas se faire remarquer, puis se faufila dans le jardin, là où son père avait planté de jeunes arbres. Il en arracha un, puis un deuxième, un troisième, un quatrième. Il les prit sur ses épaules, ramassa une petite bêche cachée derrière un tas de paille et s'en fut.

Il emprunta les petits chemins peu fréquentés, puis les champs, traversa en courant le petit pont et les roseaux froids et humides. Sous le saule, il resta un instant aux aguets. Personne, nulle part. C'est bien, très bien. Là, tout près, il y a la nouvelle maison d'Annette Léonidivna, son jardin. Il ira, il plantera ces jeunes pommiers ; ils pousseront...

Il y aura un petit verger qui donnera des pommes et Annette Léonidivna les mangera. Aujourd'hui, elle a refusé... mais il y aura un verger. Il ne sera pas bien grand, mais ce sera tout de même un verger. Tous les vergers sont petits au début, et puis ils poussent. Il en est des arbres comme des hommes.

(Traduit par Kaléna UHRYN).

LA TERRE NOIRE

Comment y aller ? Pour lui, cela ne posait aucun problème. Il ne désirait pas se rendre au village de ses parents autrement qu'avec la voiture, la « Volga » noire, brillante d'un éclat solide et superbe et que, demeuré seul au garage, il ne cessait de contempler. Ce n'était pourtant pas la première fois qu'il la voyait : il y avait déjà six mois qu'il possédait cette voiture. Et il ne pouvait pas comprendre pourquoi sa femme avait envie de prendre le train — ce train étouffant d'été. Les rapides ne s'arrêtaient pas dans leur petite gare de campagne, entourée de pommiers et de chênes, et s'ils prenaient le train, ce serait automatiquement un de ces omnibus, rampant une éternité, s'arrêtant toutes les dix minutes pour laisser grimper dans les wagons des gens porteurs de ballots, de paniers et de sacs d'orties.

Il tressaillit en s'imaginant le tableau : dans les wagons, on parlait de la moisson, la sueur ruisselait sur les joues, des mouches se posaient sur la peau, courant et suçant avec leurs fines trompes. Il tressaillit à nouveau, pensant que lui et ses enfants devraient supporter tous ces inconvénients durant le voyage, et il déclara encore une fois à sa femme qu'ils iraient en voiture. Leur chauffeur, Karpo, prendrait le volant — c'était un homme solide et peu loquace, qui ne savait pas, ou ne voulait probablement pas, parler beaucoup. Il faisait ce qu'on lui disait et ce qu'il fallait, sans qu'il soit besoin de le lui rappeler.

Ils se disputèrent mais ne purent se mettre d'accord. Et comme il sortit victorieux de cette discussion insignifiante, il éprouva une fierté et une satisfaction mêlées à un sentiment de compassion indulgente envers sa femme — ce qui ne lui arrivait pas souvent. Se soumettant à ce sentiment, il lui demanda après le déjeuner :

— Et pourquoi as-tu envie de prendre le train ?

Elle répondit :

— J'ai oublié ce chemin que je prenais après la guerre, lorsque j'allais chez mon père chercher des

pommes de terre et des oignons... Et puis, je voudrais regarder les champs. Et je voudrais que les enfants les voient aussi.

— Les champs ?

— Mais oui... Ici, je les ai oubliés... Et les enfants ne les ont jamais vus.

— Ce sont tes souvenirs qui t'assaillent ? — Tu deviens sentimentale... Tu te souviens du temps où tu étais bergère et courais parmi les troupeaux ?

— Non — rétorqua-t-elle. Pourtant, ces souvenirs lui revenaient souvent à la mémoire et ils jouaient un certain rôle dans cette discussion. Mais son mari se montrait sceptique et ce scepticisme, appris et superficiel, lui était désagréable.

— Je voudrais simplement voir comment pousse le seigle, comment blanchit l'absinthe...

Elle savait qu'elle n'avait pas besoin de s'expliquer davantage et n'alla pas jusqu'au bout de sa pensée. De toute façon, il n'y aurait pas prêté attention, car il voulait sortir vainqueur de cette affaire sans importance. En outre, il estimait qu'il ne devait céder à aucun prix, car céder affaiblit le caractère et la volonté. Or il avait un travail de responsabilité, de grande responsabilité, qui exigeait un caractère et une volonté de fer. S'il se permettait de céder pour des bagatelles, il en ferait autant pour des choses importantes. Pour être fidèle à lui-même, il ne devait pas se montrer sévère uniquement dans son bureau magnifique et rigoureux, mais également à la maison, à table, où il était aussi le patron. Et tout en se jugeant, avec le sentiment de sa supériorité, il pensa que sa femme — peut-être même inconsciemment — cherchait à compromettre son individualité rigoureusement établie. Il lui faudrait donc se défendre, dépenser ses forces, être attentif — au nom d'un grand but. Là, il lui sembla cependant qu'il forçait un peu la note, mais cette impression ne dura qu'une seconde et il se reprit vite, pensant qu'il devait être également sévère et exigeant avec lui-même, pour lui-même et pour plus encore.

Et, ôtant sa serviette, qu'il ne tachait jamais, il dit :

— Tu devrais comprendre que je ne peux pas faire deux kilomètres à pied depuis la gare... Ce serait un acte comique et ridicule, dû uniquement à ton caprice et rien de plus. Bien sûr, bien sûr, les enfants pourraient se promener et tu pourrais... Cela vous amuserait même beaucoup... Mais moi... Supposons que j'aille aussi à pied, et nu-pieds... mais tout le monde rira en me voyant. On comprendra que nous jouons une émouvante scène d'attendrissement et de réconciliation.

— Je ne joue rien du tout, excuse-moi — répondit-elle ; et ses yeux bruns s'embruèrent, ses grands yeux bruns qui étaient si beaux mais qui lui étaient devenus familiers, car il les voyait souvent et ne remarquait plus leur attrait.

— C'est vrai ? demanda-t-il, en feignant le doute. Mais ce n'était qu'un stratagème : il faisait semblant de laisser à sa femme le droit d'énoncer ses arguments et de se défendre. Elle connaissait bien son mari et savait que c'était un de ses procédés, c'est pourquoi elle ne profita pas de l'occasion.

Après quoi, il se sentit peiné, comme s'il avait été outragé sans raison. Quelque chose n'allait pas : on l'avait vexé — lui ! et il se débattait avec ce sentiment étrange qui, au fond de son âme, lui procurait une certaine satisfaction.

Il se rendit à son lieu de travail et s'installa dans son cabinet austère et frais. Des gens y venaient ; il se levait pour les recevoir et s'avavançait même de quelques pas — plus ou moins, d'ailleurs, selon le respect qu'il convenait de témoigner au visiteur. Ils se mettaient à parler, d'une voix basse et calme qui répondait à cette chaleur d'été, au soleil torride dont les rayons ne parvenaient pas à franchir les feuillages épais des vieux tilleuls. Il pensait d'ailleurs beaucoup plus à ce calme que son visiteur, lequel se préoccupait davantage de saisir chacun de ses gestes, chaque intonation de sa voix, afin de bien se souvenir de l'audience et de pouvoir la raconter ensuite dans tous ses détails, certain que les choses s'étaient passées ainsi et non autrement.

L'une de ces affaires fut réglée assez rapidement. Alors, il eut un assez franc sourire qui donna à comprendre que la partie officielle de l'entrevue était terminée et qu'il allait maintenant se montrer sous son vrai jour — celui qui est propre à chaque individu. Il demanda :

— Et comment passez-vous vos vacances ?

— Oh, je ne les ai pas encore prises. L'année a été très difficile dans notre région, aussi vous comprenez que...

— Bien sûr — coupa-t-il — en se levant et en posant son regard tourmenté et triste sur les lourdes feuilles des tilleuls. C'est toujours ainsi...

— Peut-être qu'en automne je pourrai partir un peu dans le Caucase. Ce ne sera déjà plus la saison, mais cela n'a pas grande importance...

— Bien sûr... Et soudain, il demanda : Y a-t-il longtemps que vous êtes allé chez vos parents ?

— Chez mes parents ? J'y ai fait un saut l'année dernière, au mois de mai.

— Vous y êtes allé en voiture ?

— Oui. Ils vivent dans un village perdu. Ils sont très vieux. Ce fut une rencontre idyllique, vous savez, avec des larmes...

— Et vous n'avez pas osé y aller à pied ?

— A pied ? Non, c'est trop de soucis, et on ne sait jamais si on arrivera. Il vaut mieux partir en voiture.

— Mais oui, en voiture ! Sa voix tinta comme un métal et il en écouta attentivement les notes amères et cruelles — elles lui plaisaient. Et à pied ? Il était irrité parce que cette personne venait juste de répéter ses propres pensées et opinions, comme si elle venait de les entendre formuler. Il croyait être le seul à avoir droit à de tels arguments, parce qu'il venait de les vivre, et cette situation lui déplaisait : un autre semblait répéter ses propres paroles et ce faisant, simplifiait sa pensée et le plaçait sous un faux jour.

— On peut y aller à pied — dit le visiteur — devi-

nant que l'on exigeait quasiment de lui une telle réponse, et ne comprenant pas pourquoi. Mais... à quoi bon ?

— Eh bien... Il se tut un instant, — sa colère était tombée et avait fait place à la satisfaction — c'est très utile. Se promener à pied à travers ces champs où, autrefois, on gardait les troupeaux, où l'on buvait l'eau des sources dans son chapeau... Du reste, avez-vous déjà bu l'eau des sources dans votre chapeau ?

— Non, mes parents, voyez-vous, travaillaient comme employés dans une briquetterie, je n'ai pas eu l'occasion.

— Vraiment ? — Il regardait son interlocuteur avec stupéfaction — Vous n'avez jamais bu l'eau des sources ? Lorsque le soleil était brûlant, à l'époque des moissons, comme maintenant ?

— Non — répondit son visiteur désorienté.

— J'ai du mal à le croire... Et vous n'avez jamais couru à travers les champs de betteraves ?

— Oh si, je l'ai fait — répondit l'homme, ravi de reprendre pied — et souvent !

— Mais vous n'avez pas bu l'eau des sources dans votre chapeau... Ce qu'elle est bonne ! Il en frissonna, se souvenant durant un court moment comment il lapait l'eau fraîche, admirant ses gouttelettes étincelantes, emplies de soleil ; il s'efforçait d'en boire le plus possible, mais il y en avait toujours qui s'écoulait à côté et qui se perdait. Et à cet instant, il comprit sa femme, ses désirs qui, ce matin encore, lui avaient semblé d'un sentimentalisme primitif et il pensa, qu'en somme, ils pourraient aussi bien prendre le train plutôt que la voiture. Les passagers transpirant dans les wagons, ce n'était pas si terrible ; du reste, il serait aussi trempé qu'eux. Cela ne durerait pas bien longtemps et ensuite, en contre-partie, ils traverseraient les champs, ils iraient nu-pieds — et comment ! Il ôterait ses chaussures, il ôterait ses chaussettes et dirait aux enfants d'en faire autant afin qu'ils sentent cette terre sur laquelle, autrefois, il s'égratignait les pieds... Il imaginait ses enfants, intelligents, gais, hâlés au soleil d'une plage urbaine, et quelque chose d'hostile s'agita en lui. Jamais ses enfants ne connaî-

traient le malheur comme il l'avait connu ; jamais ils ne devront ôter des épines de leurs pieds. L'eau qu'ils boivent, c'est de l'eau douce et gazeuse que l'on prend aux distributeurs, à chaque coin de rue. Et il pensa qu'ils étaient, peut-être, tout à fait différents de lui : bien qu'ils fussent ses enfants, ils n'étaient pas une nouvelle édition de lui-même. Ils vivaient et pensaient à leur façon, différente de sa manière de penser à lui autrefois, et même maintenant. Il s'efforça de se rappeler leur conduite, leurs « bêtises » comme il disait parfois, afin d'étayer son idée avec des preuves — et presque tout ce dont il pouvait se souvenir à l'instant même confirmait sa pensée. Il dit à haute voix :

— Mais eux non plus n'en ont pas bu.

— Qui ? — L'homme, assis dans son cabinet, ne comprenait pas.

Il lui lança un regard étonné, car il avait déjà oublié qu'il n'était pas seul, et dut s'expliquer :

— Mes enfants...

— Oh ! Que voulez-vous demander à des enfants... Ils ont une autre vie. Ils n'ont pas connu ce que nous avons vécu.

— Non, ils ne l'ont pas connu. Mais... est-il nécessaire qu'ils le connaissent ? Cette pensée surgit brusquement en lui et il la formula avant même de l'avoir méditée, bien qu'elle fût la base de son mécontentement envers ses propres enfants. Il la trouva pourtant intéressante et s'efforça de la développer : pourquoi voulons-nous donc tellement que nos enfants agissent de la même façon que nous ? Et comment se fait-il qu'ils doivent nous ressembler pour nous paraître beaux, sinon, ils sont... on ne sait quoi ?

— C'est vrai — concéda le visiteur d'un ton allègre et sans même réfléchir.

Il tourna le dos aux tilleuls cuits par la chaleur, et de nouveau, se sentit tourmenté : on était toujours d'accord avec lui — uniquement parce qu'il était lui — on n'essayait pas, ou on ne voulait pas discuter avec lui comme il le faisait avec les autres.

Et s'efforçant de cacher son mécontentement, il dit d'une voix neutre :

— Essayez donc d'aller à pied à votre village, ou à votre bourg... Mais je vous en prie, ne prenez pas cela comme un ordre... Ceci reste entre nous...

Lorsque le visiteur eut disparu derrière la lourde porte de chêne, il ressentit une grande lassitude. Il marcha dans son bureau de long en large tandis que, doucement, les tapis s'écrasaient sous ses pieds — des tapis de prix, qui embaumaient comme s'ils étaient neufs et venaient juste d'arriver du magasin.

...Rentré chez lui, il se rendit au jardin. Les pommes de terre étaient déjà en fleurs, quelques têtes d'oignons, par ci, par là, s'élevaient comme des fléchettes. Tout le jardin sentait bon la terre, la verdure épaisse, et les plantes poussaient le long de lignes bien droites. Derrière la haute palissade, on entendait le bruit de la ville. Ici, il est vrai, il était insignifiant, limité à quelques voix éparses, au chuintement des rails, au cri assourdi des klaxons.

Suivant le sentier, il arriva au verger et se trouva plongé dans l'ombre. Mais cette ombre était chaude et étouffante et semblait un mirage, tant le soleil frappait sur sa nuque. Il cueillit quelques cerises au cerisier et les porta à sa bouche. Leur peau était tendue, il les trouva chaudes et chaud également leur jus, sucré mais conservant cependant un goût âcre.. Il goûta aux prunes, aux groseilles, et pensa qu'après tout, ici, dans son petit coin de campagne, l'arôme de la terre n'était pas pire qu'ailleurs et qu'un verger comme celui-ci n'existait même pas chez ses parents. Chez eux, le long de la palissade, poussaient des poires sauvages à la chair blanche... Le passé lui sembla doux et beau... Il se perdait comme une brume dans sa mémoire et, à nouveau, il comprit sa femme... « Mais pourquoi donc voudrions-nous changer nos enfants ? » pensa-t-il... « Cela ne mènera à rien, c'est une expérience vouée d'avance à l'échec.. Admettons qu'ils prennent le train, qu'ils aillent à pied de la gare au village... Ils ne changeront pas pour autant ». Une autre voix

lui disait que, là encore, il faisait fausse route, car il ne voulait pas refaire lui-même ce chemin qu'il avait parcouru cent fois jadis. Mais, ayant compris le fond de sa pensée, il chercha à se persuader du contraire.

Après le souper, il dit :

— J'ai pensé presque toute la journée à tes paroles, ma chérie. Tu as raison. Cela vaudrait la peine de se promener à pied, d'arracher les boutons de l'absinthe, de les respirer... Ce serait beau... Mais... Il y a les enfants... Demande-leur donc maintenant s'ils veulent être secoués dans un wagon étouffant, ou s'ils préfèrent voyager en voiture. Tu verras bien qu'ils choisiront la seconde solution. Nous n'allons tout de même pas les battre à cause de nos envies. Ce sera pour une autre fois, seuls... tous les deux... Bien entendu, tu n'y verras pas d'inconvénient, chérie ? Les enfants sont des enfants.

(Traduit par Darka FRYZ et Kaléna UHRYN).

KLAVA, REINE DES PIRATES

Nazar travaillait dans une verrerie située près d'une petite ville de province. C'était une petite verrerie, dont la production n'était pas de très bonne qualité : on y fabriquait des petits pots, des verres, des vases et des récipients gradués. On avait essayé d'apprendre à fabriquer des encriers, mais ce projet échoua. L'ingénieur principal en fit un prétexte pour dire à chaque réunion et à chaque conseil : « Ils ont échoué ! Ils ont échoué lamentablement ! » Tous comprenaient que l'ingénieur principal faisait une auto-critique d'usage et c'est pourquoi personne ne souriait même plus ironiquement. L'ingénieur appartenait à cette catégorie d'hommes qui essaient de prévenir les ennuis avec des mots.

Nazar s'était habitué au travail près du feu, il trouvait même des moments de liberté pour échanger quelques mots avec les jeunes filles qui emportaient au séchoir les pièces à peine terminées. De temps à autre, il trouvait le moyen de pincer l'une d'entre elles, quand elles traversaient l'étroit passage entre le bureau du contremaître et les piles de caisses. La jeune fille s'étouffait de rire et, tout en riant, se débattait, mais sans perte d'énergie inutile.

La journée terminée, Nazar, en compagnie d'autres jeunes gens, courait vers le stade municipal. Il changeait de tenue dans un sombre vestiaire en bois où régnait une très forte odeur de poussière sèche et de sueur, et d'où l'aération ne chassait jamais cette forte et mauvaise odeur de vieilles chaussures. Très rapidement, il sortait sur la pelouse verte entourée de couloirs de course jaunes... Avec beaucoup d'entrain, ils couraient derrière un ballon gonflé et tapaient dedans avec la pointe de leurs chaussures. Le ballon, tel un boulet de canon, traversait l'air transparent, tantôt avec un bruit sourd, tantôt avec un bruit cristallin qui emplissait tout le stade. Les corps des joueurs s'échauffaient très rapidement et, en se couvrant de fines perles de sueur, donnaient une agréable sensation de fraîcheur quand il fallait sortir du terrain ou attendre, immobile, la passe d'un autre joueur...

Dans cette immobilité, les poumons dégustaient un air d'une rare pureté, et en même temps, régénérait le sang qui, atteignant chaque cellule, lui redonnait une nouvelle vigueur. Les narines dilatées humaient délicatement le souffle de l'herbe foulée, imprégnée de la senteur de la terre humide, et cette odeur faisait battre le cœur plus gaiement. Le match de foot-ball terminé, Nazar quittait sa tenue de sport, reprenait sa petite valise aux bords usés et courait vers l'école en traversant un parc où poussaient de vieux charmes. Il était élève en 10^e année des cours du soir. La plupart du temps il arrivait en retard, et, chaque fois que le cours était commencé, il s'attardait dans les couloirs, craignant d'ouvrir la sévère porte blanche. Alors il se disait en lui-même « advienne que pourra » et tirait

énergiquement à lui la porte, pour en franchir le seuil. Aussitôt, se posaient sur lui quelques dizaines de regards d'expressions différentes, la maîtresse, avec mécontentement, tournait lentement vers lui son calme visage, le regardait pendant un certain temps, comme si elle attendait de lui des explications, puis, d'un geste de la main, lui donnait l'autorisation de s'asseoir. Nazar rejoignait sa place, ouvrait sa valise, et retirait, d'entre ses vêtements de sport et ses chaussures de football, un cahier froissé, un livre couvert de taches d'encre, sortait son stylo, puis faisait tout à la fois : il recopiait du tableau la solution d'un problème de trigonométrie, parcourait fiévreusement le travail qu'il aurait dû préparer à la maison et qui n'avait pas été fait... Quand il entendait prononcer son nom, Nazar, grand, svelte, se levait maladroitement, restait longtemps bouche bée, feignant de chercher quelque chose dans le livre, puis levait la tête en regardant la maîtresse comme s'il voulait lui dire : « La dernière fois vous m'avez interrogé et je ne savais rien ! Vous pourriez m'interroger de temps à autre, et non à chaque cours. Je n'ai rien préparé car, tôt le matin, je travaillais à la verrierie, et après le travail, j'ai joué au foot-ball. Vous ne pouvez pas m'interdire de jouer au foot-ball, n'est-ce pas ?

Et déjà une certaine hardiesse apparaissait dans son regard, comme si la maîtresse s'apprêtait à lui interdire de jouer au foot-ball au coucher du soleil, ou de respirer l'odeur des chaussures imprégnées de sueur dans le vestiaire ou l'odeur de l'herbe fraîche sur le terrain de jeu... La maîtresse ne faisait pas de reproches à Nazar, seulement elle se penchait calmement au-dessus de son cahier pour faire une annotation. Puis, sans le regarder, elle continuait son cours.

Klava, qui était assise à côté de Nazar, le poussait du coude en murmurant :

— Tu as eu 2 !

Nazar répondait avec mécontentement :

— J'ai un 2, et alors !

Il ne pouvait pas faire ce genre de reproche à Klava,

car la jeune fille s'efforçait d'étudier le mieux possible. Elle travaillait comme dactylo dans son usine.

Elle était plutôt petite, de corpulence moyenne, et elle avait un certain charme. Son visage était de ceux que l'on rencontre souvent et qui ne se distinguent pas des autres...

Les jours passaient. Nazar soufflait maintenant des ballons de verre et façonnait des chopes dans lesquelles on boit de la bière et des jus fermentés. Tout comme auparavant, il trouvait des moments libres pour rencontrer une jeune fille dans l'étroit passage entre la cabine du contremaître et les piles de caisses dans lesquelles se trouvaient les objets terminés, et, se trouvant tout contre la jeune fille, il pouvait capter sur ses joues le souffle tiède de sa respiration et écouter son rire étouffé et confus.

Un samedi, par hasard, il rencontra Klava près des bureaux de l'usine, lui lança un rapide bonjour et voulait déjà s'en aller, mais elle s'arrêta et lui demanda s'il avait l'intention de se rendre au théâtre de Lviv le dimanche suivant.

— Peut-être, répondit Nazar, incertain.

— Il faut me répondre tout de suite !

— Et si je te le dis seulement demain, que se passera-t-il ?

— Demain, c'est dimanche, tu ne seras pas là !

— Mais je te verrai et te le dirai !

— Mais où me verras-tu ?

— Je te fixerai un lieu de rendez-vous.

Klava, qui se tenait un peu à distance, s'était rapprochée. Le jeune homme vit ses taches de rousseur et son nez retroussé, qui lui déplut. Il dit :

— Tu es certainement originaire de Poltava ?

— De Khorol !

— Tu vois, je connais quelque chose !

Mais elle ne fit pas attention à ces paroles et changea de conversation.

— C'est déjà l'automne...

Il ne comprit pas.

— Et alors ?

— C'est déjà l'automne et tu me donnes un rendez-vous ?

Apparemment, il avait déjà oublié que, quelques instants auparavant, il avait fixé un rendez-vous à Klava, et il se mit à rire bruyamment...

Puis, se retenant, il promena son regard par-dessus la tête rousse de la jeune fille pour admirer les tilleuls qui poussaient le long d'une vieille clôture. Les tilleuls étaient couverts d'un feuillage de couleur jaune qui donnait aux arbres une impression de légèreté, les rendant aériens et élancés vers le ciel. De temps à autre, des petites flammes jaunes, éparses, ayant la forme des feuilles du tilleul, descendaient lentement vers le sol en cercles qui s'agrandissaient progressivement. Sur le sol, on pouvait déjà en dénombrer beaucoup, de ces petites flammes jaunes, et Nazar, respirant profondément, sentit que l'air était déjà rempli de cette odeur froide et forte de feuillage fané.

— Et alors ? répliqua-t-il obstinément.

— Il serait intéressant de voir les bois en cette saison !

Il se mit à rire. Que peut-il y avoir d'intéressant dans les bois ! Comme partout ailleurs, les arbres muets perdent leur feuillage. C'est tout.

— Je peux te montrer comment sont les bois, proposa sincèrement Nazar. Demain je vais chez mon oncle à Smerekové, et là-bas, il y a de ces bois ! dit-il en riant.

Ainsi ils s'étaient entendus, lui, plaisantant à demi, elle, sérieusement, que demain, ils devaient se rencontrer à la gare routière. Puis Nazar se mit à vaquer à des occupations banales. Il avait promis à un oncle de venir l'aider à construire sa maison. Il n'alla donc pas à l'école mais peina sur le chantier avec les autres jusqu'à minuit, à la lumière des feux. Après cela, il dormit d'un sommeil profond et prolongé et se réveilla si tard qu'il n'était déjà plus raisonnable d'aller à Smerekové. Il se lava sans grand courage, déjeuna, et décida tout de même de partir, parce qu'il avait promis à son oncle de lui appor-

ter une remorque pour son vélo. Il prit donc cette remorque, qui se trouvait dans le couloir, bien graissée, et partit.

— Cela fait déjà un moment que je t'attends ! dit Klava, en le rencontrant près de la caisse.

Nazar la regarda avec étonnement.

— Où vas-tu ?

— Mais voir les bois avec toi !

— Ah oui ! Je vais prendre les billets tout de suite.

Klava était habillée d'une vieille veste et d'une jupe qui semblait avoir été neuve il y a longtemps. Elle portait un petit sac à main noir. Nazar regarda son accoutrement avec attention.

— As-tu pris un panier pour les champignons ?

La jeune fille ouvrit son petit sac et en sortit un filet bleu.

— Toi alors ! Est-ce qu'on prend un filet pour aller aux champignons ? Il faut un panier, pour ne pas les écraser.

— Et avec ça, on ne peut pas ?

— Non, dit-il catégoriquement.

Pendant qu'ils attendaient l'autobus, un grand laps de temps s'écoula, et pendant ce temps, ils allaient et venaient le long d'un grand mur de granit. Derrière le mur se cachait un monastère où il n'y avait plus de moines depuis longtemps, car ils avaient cédé la place à une unité militaire. Près d'une étroite entrée, taillée dans le mur, un très jeune soldat montait la garde, et chaque fois que Nazar et Klava passaient devant lui il les accompagnait d'un regard attentif.

— Et nous, à Khorol — racontait Klava — on jouait aux pirates. Parmi les garçons, j'étais la seule fille et ils m'appelaient la reine des pirates.

Nazar émit un grognement dubitatif.

— Non, non, c'était bien ça ! Et une fois, le commandement s'est mutiné. Ils m'ont attachée au mât du bateau. J'avais fait une faute quelconque et j'en avais honte, mais je ne pleurais pas et je ne demandais pas grâce, car je savais que la mutinerie s'étoufferait d'elle-

même et tout redeviendrait comme par le passé. Par contre, si je leur avais demandé grâce, je n'aurais plus été la reine des pirates.

Ils roulaient maintenant en autobus. A travers les vitres, ils voyaient défiler les vergers de pruniers et de pommiers qui semblaient aspergés des gouttes de sang que formaient les feuilles. Dans les champs on labourait et les noires parcelles de terre tranchaient avec les champs où il subsistait encore du chaume. Très rapidement l'autobus grimpa et ils arrivèrent dans un bois de pins, sur une haute crête. L'horizon s'obscurcit et une forte odeur d'aiguilles de pin glacées se répandit. Ils arrivèrent à Smerekové peu de temps après. Nazar fit un saut chez son oncle, lui donna la remorque et, ayant dit qu'il reviendrait plus tard, car il était venu avec une fille qui voulait voir les bois, il partit. La tante se mit à penser : « Quelle est cette fille ? Il a peut-être amené sa petite amie et il a peur de la montrer ? ». Elle se pencha par-dessus la clôture, mais ne vit rien, alors elle courut dans la rue : Nazar, accompagné d'une fille pas très grande, un peu ronde, atteignait les champs, disparaissant derrière les buissons. Klava l'avait rejoint.

Ses yeux brillaient... Elle regardait autour d'elle comme si elle faisait une découverte, tordant dans ses mains son petit sac, et elle racontait son histoire de reine des pirates, comment une fois ils avaient attaqué un chariot rempli de pastèques et de melons et en avaient pris tant qu'ils n'avaient pas pu tout manger. Mais l'histoire s'était très mal terminée. Le maire avait ordonné à leurs parents de les faire venir et leur avait interdit officiellement toutes ces menées pirates. Ensuite leurs mères, furieuses, leur avaient administré une correction privée à chacun. Klava en avait reçu sa part, et elle se mit à rire en se rappelant le passé. Dans les prés, les meules de foin paraissaient grises. Sur l'une d'entre elles se dressait un homme qui chargeait un chariot, avec une fourche bien remplie à chaque fois. Du kolkhoze voisin venait le bruit d'un autre chariot. On ne le voyait pas encore, mais le roulement sec et désordonné de ses roues

sur la terre dure résonnait aux alentours. Ce bruit semblait remplir le ciel haut et bleu-clair, marqué ça et là, de nuages menus.

Du village, le bois apparaissait comme un mur sombre sans fin ; mais quand ils franchirent le fossé peu profond, au fond duquel poussait de l'herbe, ils constatèrent que le bois ne semblait sombre que de loin, mais que, dès que l'on pénétrait dans son silence profond, on rencontrait une tristesse jaune sur chaque arbre. Klava cueillit une branche d'érable qui pendait jusqu'à terre et sur laquelle il ne restait plus qu'une feuille. Sur l'envers de la feuille elle sentit les traces fraîches de la gelée du matin — de fines gouttelettes. Ils descendirent dans un petit ravin où pendait encore, immobile entre les buissons, le coton blanc du brouillard. Quand Nazar accrocha de son épaule un noisetier, une pluie de feuilles humides s'abattit sur son dos ; il les chassa comme si elles étaient vivantes et lorsque l'une d'elles lui glissa sur la joue, il ressentit violemment son humidité glissante.

Ils regardèrent sous chaque buisson, examinèrent avec attention la base sombre des troncs d'arbres couverte de mousse grise et de petites brindilles, mais ils ne trouvèrent pas l'ombre d'un champignon. « Ce n'est peut-être pas un endroit à champignons », se dit Nazar, et il proposa :

— Viens, allons voir en haut de ce ravin.

Il grimpa devant et elle suivit. Quand ils atteignirent les bouleaux blancs, ils s'arrêtèrent. Nazar se passa la main sur son front humide, regarda autour de lui, intercepta du regard la couleur pourpre des arbres, le bloc de ciel bleu, les couloirs bleuâtres de la chênaie et se mit à rire.

— Que t'arrive-t-il ? demanda Klava, et il lut dans son regard une tendresse indulgente. Ce regard ne lui plut pas et il répondit exprès de façon grossière.

— Je ris de toi. Alors, comment est-il, l'automne dans les bois ? Alors, tu as trouvé beaucoup de champignons ? Tu n'as rien trouvé !

— Mais toi aussi, tu cherches.

— Ah, là ! là !

Ils s'arrêtèrent dans une clairière dont tous les arbres s'étaient écartés, seul un poirier sauvage y poussait. Nazar se baissa et commença à chercher dans l'herbe courte et grise des poires tombées. Il en trouva, mais toutes avaient une peau dure sous laquelle on pouvait deviner une chair blette, ou bien, elles étaient tout à fait pourries, presque noires, et tachetées de moisissure blanche. Il s'assit sous le poirier, étendit ses jambes et eut envie de ne plus aller nulle part, mais de rester ainsi, captant sur son visage les derniers rayons du soleil.

— Assieds-toi, proposa-t-il à Klava, frappant de sa main le sol couvert de feuilles de poirier couleur de bronze, veinées de noir.

Klava s'assit à quelque distance de lui. Il se rapprocha d'elle, l'entoura de son bras et appuya sa joue contre la joue froide de la jeune fille. Celle-ci tourna lentement ses yeux vers lui et il les vit très près des siens, interrogateurs et humides, et puis, les paupières s'abaissèrent, cachant l'interrogation et le reflet humide. Nazar ramassa une feuille humide et la lui posa sur le front, Klava remua lentement la tête d'un côté, puis de l'autre : « il ne faut pas.. », le repoussa du coude et demanda :

— Pourquoi ?

— Comme ça.

— Pourquoi ?

— Comme ça, je voulais te prendre dans mes bras et je l'ai fait.

— Ne me touche plus.

— Mais...

— De toute façon tu ne m'aimes pas !

— Peut-être que je t'aime ? Est-ce que tu le sais ? dit-il, hésitant, sachant bien qu'il n'aimait pas Klava : d'ailleurs, il ne pensait jamais à elle et jamais ils ne seraient allés ensemble dans le bois s'il n'y avait pas eu cet imprévu.

Il se blottit encore plus près d'elle, aperçut maintenant dans son regard la joie, le doute, et il eut envie de

prolonger plus longtemps ce jeu dans lequel il n'y avait aucune vérité, rien que son jeune cœur que lui-même ne pouvait, bien sûr, rendre responsable de quoi que ce soit.

Ils revinrent du bois en se tenant par la main. Devant la maison de l'oncle de Nazar, Klava ne s'arrêta même pas, souhaitant aller prendre l'autobus. Nazar ne l'en dissuadait pas : « Prends le bus, moi je vais voir mes parents ! » Mais à ce moment, l'oncle sortit et les invita tous les deux. Klava se résigna. La table se trouvait dehors, entre les pommiers jaunes. Sur la nappe brodée, tombait de temps à autre une feuille que Klava ramassait et rangeait en petit tas sur le banc. La tante apporta de l'eau de vie, de la viande rôtie et des concombres. Elle avait revêtu ses habits de fête et sur son visage flottait un immense sourire.

— Asseyez-vous les enfants, l'un à côté de l'autre, proposa l'oncle.

— Comment t'appelles-tu, ma petite fille ?

— Klava.

— Eh bien, Klavotchka, où travailles-tu ? Qui sont tes parents ? Où habitent-ils ? Que font-ils ? Est-ce que votre famille est grande ? L'oncle ne posait que des questions intéressées. Ce qui lui importait, c'était combien gagnait Klava, où elle vivait et si la maison à Khorol n'était pas petite. La tante avait cessé de sourire et écoutait.

— Pourquoi toutes ces questions ? demanda tout bas Klava à Nazar.

— Ils pensent que tu es ma fiancée et que je t'ai amenée pour te présenter.

Elle rougit fortement — et dans cette rougeur disparurent même ses taches de rousseur.

— Dis-leur la vérité.

— Ils peuvent croire ce qu'ils veulent — cela m'importe peu, répondit Nazar négligemment. Et d'autre part, si je leur dis que tu es venue voir le bois, il ne me croiront pas. Comme si on pouvait admirer un bois en automne !

— Mais nous l'avons admiré.

— Ah, qu'est-ce que tu racontes-là ! Nous avons cherché des champignons et nous n'en avons trouvé aucun.

— Et l'automne ?

— Quelle blague !

L'oncle avait versé de l'eau de vie dans des verres pouvant en contenir cent grammes. Puis, regardant le balancement du liquide étincelant (car la table bougeait), il toussa et dit :

— Buons à votre bonheur !

Klava refusa de boire ; les autres vidèrent leurs verres, reniflèrent du pain noir et s'attaquèrent aux tomates marinées. Puis ils burent encore, seule Klava ne buvait pas. Quand la tante se mit à les féliciter et à leur souhaiter beaucoup de bonheur, Nazar ne put se contemner et se mit à rire. Sa tête était remplie d'un tintement joyeux. Cette aventure l'amusait et l'intéressait beaucoup. Il riait donc fort et de bon cœur.

Les grands yeux de Klava devinrent tristes démesurément et se couvrirent d'un voile humide qui était sur le point de se déchirer et de s'éparpiller en larmes denses et rapides.

— Laisse-moi partir !

Elle se leva, décrocha son sac à main d'une branche de pommier à laquelle elle l'avait suspendu, se détourna, souhaitant que l'on ne voie pas ses yeux remplis de larmes et, sans se retourner, sortit de table, traversa le jardin fraîchement bêché, puis une haie de dahlias et disparut rapidement.

— Qu'elle parte, dit Nazar sans regret.

Son oncle, marchant lourdement avec ses bottes élargies par l'usage, fit crisser sous ses pas le sable blanc jusqu'au portail de la cour, puis disparut dans le crépuscule de la rue. Quand il revint, il s'appuya sur le bord de la table, posa devant lui sa main velue et fixa sur son neveu un regard chargé d'interrogation.

— C'est elle qui s'accroche à moi... : « Emmène-moi dans les bois, montre-moi l'automne ». Mais, entre nous il n'y a rien, expliqua Nazar, mal à l'aise.

Sa tante dit :

— Nous ne voulons pas nous en mêler, mais il ne fallait pas agir ainsi avec elle...

Le soir se rafraîchissait sensiblement. La voûte céleste, de grise neigeuse, devenait sombre, et en même temps, plus proche et plus sévère. Le silence embaumait une odeur de pomme. Nazar alla dans le verger, resta longtemps entre les groseillers, puis ramassa une perche de charme qui traînait sur les gerbes de feuilles de maïs et gaula une grosse pomme aux reflets jaunes qui faisait plier tristement une petite branche. La pomme tomba avec un bruit froid et sec dans l'herbe piétinée.

Il fallait déjà songer à repartir. Nazar voulut dire au revoir à sa famille, mais son oncle avait disparu et sa tante était allongée et semblait dormir. Ils étaient fâchés contre lui. Nazar referma la porte, traversa la cour remplie de sable blanc et grenu et s'enfonça dans la pénombre froide de la rue. Il resta longtemps au bord de la route. Il n'y avait plus d'autobus, et il ne passait aucune voiture. Klava était sans doute repartie par l'express de Lviv. Nazar marchait rapidement à travers champs dans la fraîcheur du soir, l'ivresse disparaissait et son âme était vide comme les prés en automne. Il pensait que ce dimanche était raté, que ce n'avait pas été la peine d'aller chez son oncle pour amener la remorque, et qu'il eut été préférable de jouer au foot-ball ou aux dominos, ou aller au cinéma et chahuter avec les filles. Il se rappelait son arrivée avec Klava à Smerekové aujourd'hui. Le chemin était serein, pur, elle lui racontait ses jeux d'enfant, comment les garçons l'avaient attachée au mât au cours d'une mutinerie... puis, il était assis auprès d'elle sur le feuillage couleur de bronze, il cherchait avec ses doigts avides et sensibles des poires tombées, mais il n'y en avait pas de bonnes — toutes pourries ou abîmées — Il avait pris Klava dans ses bras et elle ne résistait pas beaucoup. Ce n'est que dans l'expression de son visage, dans l'ordonnance de ses lèvres, dans les plis qui se formaient autour d'elles, que palpitait la question : Pourquoi ?

Pourquoi n'est-ce pas sérieux ? Pourquoi faire semblant ? Pourtant elle était tendre, ses joues étaient fraîches, de même que le duvet excitant qui les recouvrait, et elle aurait certainement beaucoup aimé ne plus apercevoir dans ses yeux à lui des éclats ironiques, mais les voir remplis de sentiments profonds. Il s'arrêta brusquement, comme si le ciel d'automne avait été fendu d'un coup de tonnerre, et que, maintenant, un poids menaçant risquait de s'abattre en blocs morts sur son petit dos étroit.

— Pourquoi me suis-je moqué d'elle, quand nous étions à table ? Mais elle... elle...

Nazar ne savait plus lui-même ce qu'il voulait dire à son propos, mais ce qu'il voulait dire s'amassait dans son âme, grand, imprécis, émouvant... Il ne se sentait pas bien au milieu de cette immense nuit des champs. Il aurait voulu voir Klava pour lui dire quelques mots très gentils, pour la voir et s'assurer que, comme avant, elle avait ces gestes mélodieux et suppliants, que ses yeux brillaient, immobiles et silencieux dans l'obscurité... Il avança d'un pas rapide sur la chaussée sombre, regardant avec attention devant lui pour voir s'il n'y avait personne. Quand des voitures le dépassaient, il levait le bras, se fondait dans la forte lumière laiteuse, puis s'enfonçait rapidement dans l'obscurité. Les objets qui, il y a un instant, se détachaient nettement, disparaissaient à nouveau et il ne se voyait plus lui-même, il ne voyait plus ses pieds qui avançaient de plus en plus vite. Il s'échauffait rapidement, l'air lui semblait raréfié et ne suffisait plus à ses jeunes poumons, aussi ouvrait-il la bouche toute grande. Il buvait l'air, buvait la nuit, buvait toutes les odeurs venant de la terre noire. Puis il s'arrêta brusquement. « Pourquoi je me hâte ainsi ? pensa-t-il. Je ne la rattraperai pas. Elle est partie en autobus, par l'express de Lviv, sûrement. Est-ce que je pourrais la rattraper ? »

Il se dirigea vers le bas-côté, s'abattit dans l'herbe, posa ses mains près de ses pieds, sentant sous ses paumes humides les plantes froides et la terre dure. Il soupira

profondément, comme un enfant, et ressentit de nouveau
au fond de sa poitrine un désert muet et agréable.

(Traduit par Volodymyr GENYK).

VALERIAN CHEVTCHOUK

Valérian CHEVTCHOUK est né en 1940 à Jytomyr ,: Il étudie l'Histoire à l'Université de Kiev.

Ses œuvres sont publiées dans « Literatourna Gazeta » (Gazette Littéraire), dans « Literatourna Oukraïna » (L'Ukraine Littéraire) et dans « Dnipro ».

De lui, nous savons seulement qu'il essaye d'écrire des nouvelles et qu'il rêve d'écrire un jour un roman.

OCTOBRE DANS LE PARC

J'ai traversé la rue, je suis entré dans le magasin, j'ai pris un petit pain et, tout en le mâchant, je me suis mis à regarder les gens qui s'agitaient. Mon humeur était bizarre aujourd'hui... Un peu envie d'abandonner les ennuis quotidiens, envie de voir la vie d'un autre côté, un côté plus nouveau et peut-être, à cause de cela, meilleur pour le moment.

J'ai traversé le jardin et puis, assis sur un banc, je me suis mis à regarder les arbres jaunis. Nous avons tous quelque chose d'un peu lyrique et je sentais dans ma poitrine comme une vague chaude qui soulève et emporte...

Les vieux, sur les bancs, jouaient aux dominos et aux échecs. Ils jouent ainsi tout au long de l'année, peut-être pour prouver qu'ils ont déjà vécu, qu'ils quittent déjà la vie. Je ne sais ce qu'ils en pensent... moi qui ai vingt-cinq ans, il m'est difficile de pénétrer leurs âmes...

L'automne vivait... Il vivait et son inquiétude se déversait en moi. Je me suis levé et j'ai franchi la rue pour rentrer à la maison. Je n'aime pas barboter dans mes pensées ; j'aime faire quelque chose, inventer quelque chose. Mais c'était l'automne. C'était octobre et le jardin était couvert de feuilles mortes.

Tania sortait de sa cour.

— Un rendez-vous ?

— Quel rendez-vous ? Tu sais bien que je suis libre.

— Et personne ne serait jaloux si tu venais avec moi ?

— Qui sait...

— Tu voudrais, tout de suite ? Tu voudrais aller n'importe où et parler des choses... les moins discutables ?...

— Peut-être. On va dans le parc ?

Je l'ai prise par le bras et nous sommes entrés dans le parc.

Tania était « mon camarade ». Nous avions couru ensemble et nous avions été assis derrière le même pupitre jusqu'à l'âge adulte. A ce moment-là, Tania avait commencé à sortir avec des garçons et moi avec des filles. Quand je suis parti pour l'armée, nous avions un peu correspondu. Elle avait eu un grand amour qui, comme chaque « grand amour », avait fini par un échec. Moi, je regardais les jolies filles ; elle, les garçons, et pour l'instant, c'était tout...

Nous sommes entrés dans le touffu du bois et nous nous sommes assis sur un banc. Les feuilles avaient une odeur âcre. La lune et les lointains réverbères voilaient de jaune toutes les couleurs. Nous nous enfoncions dans cette atmosphère jaune, nous écoutions les bruits et respirions les parfums. Dieu, que c'était bon ! Et puis j'ai regardé Tania. Le bout de son nez était froncé et elle pensait à quelque chose. Je l'ai prise par la main et j'ai senti sa douce chaleur de jeune fille. J'ai suffoqué l'espace d'un instant... J'avais ressenti la présence d'une jeune fille et, comme c'était étrange, je la sentais en Tania, que jamais je n'avais considérée comme une fille, avec qui j'avais toujours agi comme avec un garçon...

— En parlant de toi, Hélène m'a jeté un regard plein de sous-entendus, dit lentement Tania. Et Julia nous traite de « couple officiel ».

J'ai ri et, me levant brusquement, je l'ai attirée dans les profondeurs du parc. J'étais extraordinairement joyeux. Je prenais des brassées de feuilles sèches jaunies et je les faisais pleuvoir sur Tania. Elle se sauvait, elle riait fort et nous oublions tout. Après, lorsque nous nous sommes promenés posément dans le parc, j'ai pensé que, peut-être, j'avais imaginé, à la place de Tania, mon idéal qui n'existe pas... que, peut-être, aujourd'hui, j'avais joué la comédie de l'amoureux... D'ailleurs, tout cela, peut-être, n'était qu'un souvenir, le souvenir d'un grand

amour, après lequel on n'a plus le courage d'en chercher un nouveau.

Je me sentais triste et joyeux à la fois. J'ai pris Tania par le bras, de nouveau ; nous parlions de quelque chose et j'avais l'impression que tout cela me plaisait : le parc et le regard des voisines, plein de sous-entendus lorsque nous passions dans la cour, et que tout cela soit pour rien...

Ensuite, nous nous sommes assis encore et les couples d'amoureux nous prenaient pour l'un des leurs et puis nous avons marché de nouveau et ce jeu me ravissait de plus en plus. C'était extraordinairement bon.

Quand nous sommes sortis du parc, quand nous sommes passés près des vieux qui continuaient à jouer aux dominos et aux échecs, j'ai pensé qu'en allant très loin, je pouvais même en... tomber amoureux — de ce qui semblait si bon — Mais j'ai eu envie de rire et je me suis rappelé encore que les voisins nous regardaient et comprenaient, que les voisins nous comprenaient avec une finesse extraordinaire. Et j'ai senti que cela n'arriverait pas, car si cela arrivait, je perdrais le dernier fil qui me reliait à mon adolescence, à tout ce qu'il ne vaut pas la peine de perdre, tout ce que l'on n'a pas envie de perdre et qu'il faut perdre obligatoirement.

Nous nous sommes quittés devant son perron. Nous nous sommes regardés les yeux dans les yeux et nous avons souri. Et j'ai serré sa main très fort.

« Bonjour ! » nous a salués Hélène, d'un air entendu.

J'ai regardé Tania de nouveau et brusquement, nous avons éclaté d'un rire sonore...



Aujourd'hui, je me suis souvenue de tout. De cet automne, où il m'a dit des mots merveilleux et de ce printemps, où il ne m'a rien dit...

Une voisine est venue à la maison, et ma mère et elle ont commencé une vaine discussion, à propos de mode.

Je me suis levée, j'ai pris mon manteau et je suis

sortie. D'ailleurs, comme toutes les autres jeunes filles, je suis intéressée, moi aussi, par la mode, mais aujourd'hui, mon humeur était bizarre ; aujourd'hui, je n'avais pas envie de mode, bien que je sois inscrite à un cours de coupe et de couture. En route, j'ai rencontré Hélène et elle a commencé à raconter quelque chose, très vite et d'une voix entrecoupée. Elle a parlé de son Vittia ; elle a dit qu'il lui avait proposé de l'épouser. Après, elle a parlé de Pierre et elle m'a regardée d'un air entendu. J'étais un peu mal à l'aise. Pierre et moi, nous avons été camarades, camarades depuis l'enfance, mais entre nous, il n'y avait jamais eu « rien de semblable ». J'ai quitté Hélène, prétextant que j'étais pressée et je suis sortie de la cour. L'impression désagréable ne passait pas. Devant notre maison, le parc, jauni, flamboyait dans la lumière du crépuscule. J'ai pensé qu'il devait y faire merveilleux et j'ai aperçu Pierre. Il traversait la rue d'un air en quelque sorte indifférent. Son manteau était fermé par un seul bouton, et ce n'était pas le bon. Quand nous nous sommes rencontrés et avons parlé, j'ai remarqué Julia, qui se dit mon amie et est absolument persuadée que Pierre et moi formons un « couple officiel ». Je n'ai jamais protesté, et quand elle nous a vus ensemble, elle a secoué la tête d'un air significatif.

Voilà maintenant qu'elle sourit finement, et de nouveau, je ressens une sensation désagréable... Pierre, après, m'a prise par le bras et nous sommes allés dans le parc. C'est là, qu'encore enfants, nous avons couru ensemble. Et puis nous avons grandi, et chacun de nous a eu une vie à part. Lui, sortait avec une jeune fille, et cela n'a pas marché, et il est parti pour l'armée : il m'a écrit quelquefois. A ce moment-là, je fréquentais Boris. Boris, par hasard, avait lu une de ses lettres et m'avait regardée attentivement. Je lui avais expliqué, mais il n'avait pas compris. Il est vrai qu'il m'avait dit alors des mots très beaux, mais j'avais senti qu'il était jaloux de mes relations avec Pierre. C'était risible et cela faisait mal. Je m'étonnais que cela soit possible. Est-ce que les relations de fille à garçon doivent obligatoirement, toutes,

entrer dans la même catégorie ?... Bien sûr, tout cela semble très enfantin, mais j'ai si peu envie que disparaisse ce qui est enfantin, cette simplicité, cette amitié...

Le parc était merveilleux. Les couleurs, au crépuscule, prenaient une douceur étrange ; les feuilles sentaient bon, et quelque part, dans le fond, on entendait un bruissement régulier. Pierre a pris ma main. Alors, je lui ai parlé d'Hélène et de Julia, de ce qu'elles nous regardent avec un air entendu. Il a commencé à rire et m'a attirée vers l'obscurité. Il prenait des brassées de feuilles et les faisait pleuvoir sur moi. Et tout d'un coup, je suis devenue très joyeuse. Boris était très grand. Et à cette époque-là, il y avait beaucoup de feuilles mortes. Il en prenait des brassées et les faisait tomber sur moi. Il était grand et maladroit et il riait d'une drôle de façon...

Après, j'ai pensé que je prenais Pierre pour Boris et j'ai eu peur, un peu... Je n'étais pas sûre que Pierre puisse garder le platonisme de notre enfance, et j'avais déjà très envie que cette chose enfantine ne disparaisse pas.

J'ai regardé Pierre. Ses yeux étaient clairs et « rien d'autre » n'y brillait. Je me suis un peu apaisée, mais l'inquiétude ne passait pas. Dans le parc, il y avait beaucoup d'amoureux. Ils ne nous prêtaient aucune attention. Et cela contribuait encore à m'apaiser. — Partons, peut-être, maintenant ! demandai-je et je regardai Pierre de nouveau. Nous sortîmes du parc.

Les vieux, près de la sortie, jouaient aux dominos et aux échecs. Ils jouent là tous les jours. Leurs petits enfants leur apportent leurs repas et c'est seulement tard le soir qu'ils rentrent à la maison. Peut-être ont-ils peur de la solitude, ou peut-être ne leur est-il pas du tout agréable d'être parmi les jeunes... Parce que cela leur rappelle... D'ailleurs, qui sait ce qu'ils pensent...

Nous nous sommes quittés près du perron. J'ai regardé Pierre, et j'ai vu brusquement qu'il me regardait avec la même expression d'attente. J'ai souri et il

a eu, soudain, un air étrangement heureux. Pensions-nous donc les mêmes pensées ?

Moi, joyeusement, j'ai répondu à la pression de sa main.

Hélène est passée près de nous. Elle nous a salués avec un air entendu, bien qu'aujourd'hui, elle nous voyait ensemble...

(Traduit par Olga REPETYLO).

NE ME CHANTEZ PAS CETTE CHANSON

Nous roulions en taxi, conduits par un joyeux chauffeur qui sifflotait une chansonnette. Katia s'était laissée aller contre les coussins de la voiture. Volodia lisait à haute voix du Saroyan et nous en riions tous aux larmes, jusqu'au chauffeur, à qui cela plaisait beaucoup. Après nous avoir déposés, et alors qu'il ramenait Katia chez elle, celui-ci se demanda à haute voix comment elle avait pu séduire de si sympathiques jeunes gens et, qui plus est, deux à la fois. Cela ne fit pas rire Katia et dès qu'elle sortit de la voiture, elle se précipita chez elle et éclata en sanglots. Quand elle me conta l'affaire, cela me fit rire, ainsi que Volodia, mais elle nous regardait gravement et cherchait à comprendre quelque chose.

— Ça ne te préoccupe pas ?

— Pas du tout.

— Tu es quelqu'un de bizarre...

Nous lisions à nouveau un livre à voix haute, on y racontait les « Aventures de V. Jakson », qui étaient follement drôles. Je pensai soudain que, lorsque la vie nous propose quelque chose de beau, de merveilleux même, pourquoi diable le laisser passer ? Du reste, ce serait une sorte de self-contrainte...

Nous parcourions la ville avec Katia, elle avait un sens de l'humour incomparable et riait à gorge déployée. Lorsqu'elle ne comprenait pas, elle vous questionnait longuement du regard et ne riait qu'ensuite.

... C'était l'été, nous avions beaucoup de temps libre et nous étions assis sur un banc. Très loin, là-haut, s'étendait la voûte bleue ; le vent jouait avec les cheveux de Katia qui songeait à quelque chose et se taisait ; puis elle me regarda et l'on se sourit. « Je voudrais faire un tour à la campagne », dit-elle. Nous avons donc quitté la ville. Un vieux tramway nous a emmenés sur un rythme cahotant ; le voyage fut long et monotone, je racontais quelque histoire à Katia et elle me regardait en souriant d'un air complaisant. Je me tus bientôt et écoutai la musique saccadée des roues sur les rails. Par la fenêtre, on voyait ondoyer la verte nature tandis que les roues frappaient et frappaient encore. Je parlai de ce curieux contraste à Katia et elle hocha la tête pour acquiescer.

Et puis nous avons quitté le tramway et nous nous sommes retrouvés dans les champs. Je fredonnais la romance « Ne me chantez pas cette chanson ». Katia sourit et me demanda où je l'avais trouvée.

— C'est de Léssia Oukraïнка — répondis-je — et Katia hocha la tête.

Le vent secouait le manteau de Katia et elle devait le retenir de la main, l'herbe semblait un velours vert et nous nous sommes étendus pour écouter le chant de l'alouette. Je me suis assis et j'ai vu les jambes de Katia, brunes dans cette herbe verte. J'ai regardé son visage, elle était étendue, les yeux clos, ses lèvres serrant une herbe.

— Sais-tu ? dit-elle, il y a eu peut-être un temps où je ne croyais pas à l'amour.

Je m'étendis à côté d'elle et j'ôtai une mèche de cheveux de son front.

— Je voudrais toujours avoir dix-huit ans, dit-elle encore, en gardant toujours les yeux clos.

— J'en ai vingt-deux.

— Tu es un homme.

Je souris et je baisai les lèvres de Katia, chaudes et douces.

— Nous avons lu beaucoup de choses sur l'amour, dit Katia. Nous avons déjà éprouvé cela un nombre incalculable de fois : l'angoisse, les larmes, les tourments. Ces sentiments apparaissaient comme... chétifs et irréels, mais lorsque nous les éprouvons, nous avons l'impression de rencontrer quelque chose de déjà connu.

Elle s'assit et arrangea ses cheveux.

— Les livres mentent sur tout ce qui est répugnant : la nuit de noces, la lune de miel, ou bien alors, ils le passent honteusement sous silence...

— Il est peut-être inutile d'en parler ? — hasardai-je.

— Je ne sais pas — répondit-elle. C'est peut-être inutile...

— Tout ceci n'est que bêtises — dis-je. Le mieux, c'est lorsqu'on comprend l'autre à demi-mot.

— Oui — répondit Katia. Et ma brave vieille maman pense que je ne sais rien, et elle me conseille de ne pas aller voir les films « interdits aux moins de seize ans »...

— Et c'est justement ceux-ci que tu vas voir ?

— Bien sûr !

Nous avons ri, et puis nous nous sommes tus et avons regardé le ciel. Il changeait graduellement de couleur. Le soir tombait. Un air bleuté enrobait la terre, elle exhalait un parfum tiède, tout comme les mains de Katia qui caressaient mes cheveux. Nous regardions le soir, ressentant quelque chose de délicieux, nous avions envie de sourire et de nous taire. Mais lorsque nous nous sommes regardés, nous nous sommes souri, et nous sommes enlacés brusquement...

Ensuite, nous sommes rentrés.

— Tout ce dont tu as parlé, cela s'appelle évidemment de l'hygiène morale...

— Le chauffeur de taxi était aussi un fervent de l'hygiène — répondit Katia.

— Tous les hommes sont partisans de l'hygiène : les médecins, les moralistes, les sociologues et tout le reste. Ils s'imaginent que la plus grande vérité — c'est leur

propre existence. C'est pour cela que les parents veulent toujours que leurs enfants leur ressemblent.

Katia écoutait gravement, puis elle se tut pendant longtemps et dit ensuite : « C'est vrai ». « Mais pourquoi ? » demandai-je. « Qui sait. Peut-être parce que l'on ne vit qu'une fois ? » — « Peut-être ». Je regardais Katia. Elle avait l'air terriblement jeune. Elle avait vraiment l'air d'une enfant, toute gentille. Comment avait-elle commencé à sortir avec les garçons, comment avait-elle appris à raisonner ainsi ? Sa mère lui conseillait de ne pas voir les films interdits aux moins de seize ans, et elle n'allait voir que ceux-là, parce que l'être humain se rebelle et qu'un excès de surveillance l'offense...

— Je n'ai pas dix-huit ans, dit Katia en me regardant. Je t'ai menti.

— Aïe, aïe, aïe ! — fis-je en hochant la tête.

— Je croyais que tu me considérerais comme une enfant. Et c'est vexant, tu comprends ?

— Oui — répondis-je. Tu es vraiment une jeune fille étrange.

— Et tu crois que l'on peut avoir spirituellement le même âge ?

— J'y crois.

— Nous avons ri, peut-être simplement parce que nous étions heureux ou peut-être parce que nous étions contents de n'avoir pas besoin de longues phrases. Du reste, ces deux raisons ne s'excluent pas l'une l'autre..

Nous nous sommes assis dans le tramway, le voyage fut long. Je raccompagnai Katia jusque chez elle, le soir était large et merveilleux et l'on respirait avec une étonnante facilité. Les yeux de Katia étaient brillants, elle souriait, je fredonnais la romance : « Ne me chantez pas cette chanson ». Katia avait posé ses petites mains dans les miennes et me regardait éperdument. « Sais-tu ? dit-elle, toutes ces « hygiènes » me dégoûtent ».

— Ce n'est rien — répondis-je. Ce qui compte, c'est que nous arrivons si bien à nous comprendre. Les autres ne peuvent pas penser ainsi, c'est pour cela qu'ils ont inventé l'hygiène.

— Ne va pas jusqu'à ma maison — dit Katia.

— Par hygiène ? demandai-je.

— Oui — répondit-elle en soupirant et, libérant ses mains, elle me dit au revoir. Je restai un moment immobile, pas une fois elle ne se retourna ni ne tourna la tête. Lentement, paresseusement, j'allais parmi les rues où, quelque part, s'était perdue ma Katia, simple et si jeune fille.

C'est une chance d'avoir fait sa connaissance — nous nous sommes rencontrés, étrangers — et nous nous sommes si bien compris. Je regarde les murs, les murs innombrables qui sont autour de moi, visibles et invisibles, utiles ou inutiles. Comme ce serait merveilleux s'ils n'existaient pas, s'il ne restait seulement que les murs des maisons, ces murs qui vous protègent, non pas des hommes, mais des intempéries. Comme ce serait merveilleux de vivre dans des maisons de verre transparent : qu'ils regardent, qu'ils regardent tous ! Je ne cache rien. Alors, il n'y aura plus besoin de ces inscriptions ineptes « interdit aux moins de seize ans »... Mais non ! Je ne vois qu'un côté des choses et ne suis pas assez raisonnable. Mais comme on comprenait bien les paroles de Katia ! De l'égalité, ou de l'inégalité spirituelle. Les gens se disputent et chacun a raison. C'est très intéressant, c'est terriblement compliqué...

Ne me chantez pas cette chanson

Ne blessez pas mon cœur...

Je pris place dans un trolleybus ; à la maison, je retrouvai Volodia, il était assis et lisait un livre.

— Alors, comment va l'amour ? — demanda-t-il.

— Bien — répondis-je.

— Elle est bien, cette jeune fille — dit Volodia.

— Oui.

— Je me sens un peu sentimental aujourd'hui. J'espère que l'été va bientôt finir. C'est plus facile, pour toi.

J'ai ri et l'ai entraîné dehors. Le soir était si beau aujourd'hui, large et tiède. Des jeunes filles arrivaient en courant.

— Pourquoi êtes-vous si tristes, garçons ? — cria l'une d'elles.

Elles éclatèrent de rire et disparurent au coin de la rue. Nous nous sommes regardés et avons souri.

(Traduit par Odarka HRYNCZUK).

UN CREPUSCULE DE PLUIE

Tableau

Une voiture passa, dans le hurlement sourd de son moteur. Elle laissa derrière elle une large ornière que l'eau sale envahit. L'eau clapotait ; les lèvres noires de la boue clappaient...

Nella s'appuya à la vitre et se mit à regarder avec attention... La pluie frappait la terre, en traits obliques. Et tout le paysage se cacha sous un voile de brume. Nella, le front plissé, se tourna vers son frère. Lui, suspendait son vêtement mouillé. Une impression étrange envahit Nella. Comme une musique. Cette musique, personne ne l'avait écrite, mais elle vivait au fond de l'âme. C'était une convergence de ruisseaux clairs, puis, à ces ruisseaux clairs se mêlaient des ruisseaux gris... ils se gonflaient en mineure douce et humide ; alors vint le noir... et le tragique, comme un tonnerre désespérément grandiose, se mit à grandir au-dessus de la tête... et puis, de nouveau, apparurent les ruisseaux clairs qui commencèrent à dévorer lentement le noir.

— Nelka, demanda son frère, tu veux te marier ?

Nella le regarda. Il faisait exprès de dire des choses inopportunes ; il était loin de la fenêtre et n'entendait pas la musique.

— Tu es une drôle de fille, Nelka. Tu crois à une poésie qui n'existe plus depuis longtemps.

La voix était très, très lointaine. Et Nella ne l'entendait pas.

— Les êtres humains sont toujours des êtres humains, dit-elle.

— Les êtres humains changent continuellement.

— Je n'ai pas envie de discuter aujourd'hui, dit Nella.

La nuit envahissait la pièce, la nuit dissimulait son frère. Nella ne le voyait plus et s'appuya de nouveau à la fenêtre.

— J'imagine ton mari, grogna-t-il paresseusement : gros et chauve. Et un intellectuel, parce que tu cherches quelque chose d'extraordinaire. Au début, sa conversation sera très recherchée et après, il se fatiguera comme tout le monde.

— Kolia, se retourna Nella, j'aime cette atmosphère de pluie. Tu veux sortir ?

— Tu crois que j'ai envie d'aller me faire tremper une fois de plus ?

— Maman est longue à venir, dit Nella.

— Je l'attends, moi aussi.

Il sortit de son coin. Il s'avança vers la fenêtre et s'arrêta derrière sa sœur. Avec attention, il écoutait la pluie... Il s'y déversait de plus en plus de noir. Et la musique s'emplissait de tragique.

— Maman est longue à venir, répéta Nella.

Le chat sauta de dessus la cheminée, courut vers Nella et se frotta à sa jambe.

— Il faut peut-être allumer ?

— Il ne faut pas. On ressent mieux ainsi.

— Cela rappelle quelque chose, n'est-ce pas ?

Nicolas atteignait les notes noires.

— Il faut aller à la rencontre de Maman, dit Nella.

Mais ce n'était pas la peine. On entendit la porte de l'entrée et la mère entra.

— Pourquoi n'allumez-vous pas la lumière ?

— Pas envie, dit Nella.

La mère se tenait au milieu de la pièce sans se déshabiller.

— Ce soir est un soir extraordinaire, dit-elle. Il me rappelle un tas de choses, il me rappelle ma jeunesse...

— C'était la guerre ?

— Beaucoup de choses se sont brisées, à ce moment-là...

Nella s'avança et prit sa mère dans ses bras.

— Peut-être qu'il ne faut pas en parler, Maman, prononça-t-elle doucement.

— Sans doute, ne faut-il pas, admit la mère. On peut éprouver sans exprimer.

Ils étaient assis dans la pièce, tous les trois. Tous les trois différents et à la fois semblables. Derrière la fenêtre, il pleuvait. Derrière la fenêtre se tissait une musique que personne n'avait écrite. Ils la comprenaient et se taisaient. Et ce silence aussi faisait partie de la musique... tranche de souvenirs, d'épreuves... Ce silence évoquait le quatrième qui aurait pu être là, mais qui n'était pas là.

Dehors, de nouveau, une voiture passa, dans le hurlement sourd de son moteur. Elle heurta la fenêtre de ses lumières et éclaira trois visages immobilisés dans l'ombre profonde.

De plus en plus intense, de plus en plus forte, grandissait la musique noire. Quelque part, au plus profond, on y devinait des ruisseaux d'argent qui dévoraient lentement le noir.

(Traduit par Olga REPETYLO).

IOURY KOVAL

Ioury KOVAL est né à Lviv. Actuellement, il est étudiant dans cette même ville. Il publie depuis 1962 dans la « Literatourna Gazeta » (Gazette Littéraire).

MEME LES HOMMES SE TROMPENT

Elle était étendue sur le rivage. Sur son corps résigné, brillaient au soleil quelques gouttes d'eau. Sans force, ses petits doigts frêles palpaient le sable, dans un dernier souffle de vie. Elle cherchait de l'aide. Elle se mourait.

Tout près, à quelques centimètres d'elle, la mer respirait, comme un être vivant. Le dos enjoué des vagues ondulait avec souplesse et se frottait tendrement contre les pierres du rivage.

Elle se mourait. Elle ne voulait pas mourir, et ne souhaitait qu'une chose — vivre ! Si la parole lui avait été donnée, elle l'aurait crié par delà les mers, par delà le monde.

Ses doigts fins se tendaient vers l'eau, vers les vagues clapotantes, avec supplication. Vers ces vagues qu'elle aimées, avec lesquelles elle a joué, en lesquelles elle avait confiance, aveuglément. Vers ces vagues qui avaient feint d'être amies et qui l'avaient perfidement rejetée sur le rivage et abandonnée sur le sable chaud.

Elle mourait. Les vagues étaient insensibles à sa douleur et à ses souffrances. Elles observaient calmement ses convulsions. Elles attendaient sa mort.

La colère, la souffrance, l'indignation, et peut-être même autre chose, que l'on ne peut traduire par des mots, me serrèrent la poitrine, et l'air me manqua !

— Vous mentez ! m'exclamai-je sauvagement. Elle ne mourra pas.

Une pierre polie, lancée par ma main, toucha le front d'une vague qui émit un bruit sourd, se rida, et, sitôt à mes pieds, s'étala sans honte sur le sable en riant avec mépris. Elle se moquait de moi, de ma faiblesse.

« Ah ! C'est ainsi ! » m'exclamai-je, en accourant vers la mourante. Je pris dans mes bras son corps transpa-

rent et froid et je partis vers la mer sans me retourner.

Avec mes chaussures neuves, j'écrasai la tête des vagues et je piétinai sans regret leur corps souple et élastique.

Les vagues, effrayées, me fuyaient et s'étaient étalées à mes pieds avec prévenance. J'avais toujours vers la mer. Dans mes bras levés, je tenais avec douceur celle qui aimait tant la vie et qui n'avait pas envie de la quitter. Je m'arrêtai seulement quand l'eau atteignit ma poitrine, puis baissai les bras lentement.

— Nage ! criai-je avec joie — Là où tu veux ! nage, tu es libre !

Elle nagea. Ses petits doigts remuaient avec énergie — son corps sans vie ressuscita.

Nage ! Donne libre cours à ta joie. Pendant longtemps j'agitai mon chapeau de paille. Seulement, reste loin du rivage ! Et ne sois pas si confiante. Tu entends ! Il faut choisir ses amis.

Je voulais crier encore quelque chose, mais je me ressaisis soudain. J'eus honte. J'agissais comme un enfant ; tout du moins, c'est ce que pourraient penser les gens qui se trouvaient sur le rivage ce jour-là.

A qui je parle ? Pour qui sont mes conseils ?

Hommes ! Hommes intelligents, vous ne vous tenez pas toujours en eau profonde, dans quelque domaine que ce soit, vous vous trompez sur vos amis. Mais cette méduse... Belle, soumise, pâle, délicate, elle n'est somme toute qu'une méduse...

(Traduit par Volodymyr GENYK).

VASSYL SYMONENKO

EXTRAITS DU JOURNAL DE VASSYL SYMONENKO

DES TRANCHES DE PENSÉES

« *Lire sans autorisation le journal d'autrui est un Everest de lâcheté* ». (Aphorisme inédit du rustre Wilson).

18. IX. 1962

Ce n'est pas par envie de jouer au grand que je commence ce journal. J'ai besoin d'un ami avec lequel je pourrais partager tous mes doutes. Je ne connais pas de compagnon plus fidèle et plus sincère que le papier. La terre m'emporte pour la vingt-huitième fois autour du soleil. Du beau et du bien, je n'ai pas réussi à en faire beaucoup pendant ce temps. Par contre, j'ai appris à boire l'eau-de-vie, à puer le tabac, j'ai appris à me taire et à être prudent, lorsqu'il faudrait crier. Et le plus effrayant, c'est que j'ai appris à ne pas être sincère.

Le mensonge est sans doute ma profession. Le talent du menteur m'est inné. Il y a trois catégories de menteurs : les uns mentent pour en tirer une commodité morale ou matérielle, les autres mentent, pour mentir ; les troisièmes servent le mensonge comme un art. En fait, ils inventent ou ajoutent des finales logiques à la vérité. Ces menteurs-là, faisant partie de ma propre motte de menteurs, me semblent nobles. Ce sont des artistes. Ils constituent le corps de réserve de la littérature. Sans eux, la vie serait ennuyeuse, sans eux, même la vérité serait étriquée et quotidienne, nauséabonde et insignifiante. Le mensonge noble glorifie la vérité.

Me basant sur ces constatations, je me suis adonné le plus souvent à ce troisième type de mensonge. Même

des hommes comme moi sont indispensables à la littérature : nos faibles pensées fertiliseront le sol sur lequel s'élèvera un géant, un futur Tarass ou Franko (1). Je l'attends, comme le croyant attend la venue du Christ. Je crois fermement que j'aurai la chance d'entendre un joyeux hosannah en l'honneur de sa venue. Mais qu'il ne nous méprise pas, nous les petits artisans de la poésie. Il sera issu de nous.

Je pourrais être plus utile à la littérature si la nature ne m'avait pas doté d'ouïe et d'yeux. Je ne vois pas toutes les nuances et je n'entends pas tous les sons. La musique, c'est ma souffrance. Je ne pourrai jamais m'élever suffisamment pour la comprendre à fond. Je ne prendrai jamais part à un de ces festins de couleurs dont l'heureux Sarian ne revient jamais. Je ne peux même pas envier véritablement des Sarian ou des Chostakovitch, car l'illettré ne peut envier Léon Tolstoï. Il envie le voisin qui sait écrire son nom.

19. IX. 1962.

Les enfants disent quelquefois des choses remarquables inconsciemment. Je me rappelle : il y a un an, je me promenais avec Oless, près du marché Kazbek. Apercevant le monument du despote, il me demanda :

— Papa, qui c'est ?

— Staline.

Il le regarda un instant, puis demanda, comme par hasard :

— Et pourquoi est-il monté là-haut ?

Et de fait, Staline n'est pas descendu jusqu'au piédestal, et ce ne sont pas les hommes qui l'y ont placé : il y est monté tout seul, à force de perfidie, de lâcheté, il y est monté sanglant et insolent, comme tous les bourreaux. Maintenant, ce tigre qui se nourrissait de chair humaine crèverait de fureur s'il apprenait quelle aubaine constituent pour les marchands de ferraille ses inutiles monuments de pacotille.

(1) Tarass Chevtchenko (1814-1861) et Ivan Franko (1856-1916). Les plus éminents écrivains ukrainiens. Voir « *Tarass Chevchenko, sa vie et son œuvre* ». Ed. P.I.U.F. Paris 1964.

C'est terrible, lorsque l'adoration et la gloire d'un vivant deviennent blâme après sa mort. Ce n'est même pas de la gloire, mais un jouet qui fait la joie des enfants adultes. Il n'y a que les pauvres d'âme et d'esprit qui ne le comprennent pas.

27. IX. 1962.

Aujourd'hui dans nos Tcherkassy est passé V. Je l'ai rencontré pour la première fois en 1958. Probablement en septembre, car le lendemain, nous étions assis dans la petite chambre qu'il avait louée place Kalinine et nous nous régaliions de raisin. Nous nous étions presque liés d'amitié — puis après, ce fut la séparation. En quatre ans, il a complètement oublié notre rencontre. Moi pas. Déjà, à ce moment-là, il m'avait fait une impression forte et profonde. J'ai cru en lui dès notre première rencontre et je pense ne pas m'être trompé.

Vain argent, sois maudit ! Tu as fait de moi l'esclave du journal et je n'ai pas pu aller à Kaniv avec Mykola. Il y a longtemps que je n'ai pas subi une telle perte, car, à vrai dire, il n'y avait personne à perdre.

9. X. 1962.

Trois jours et cent impressions. Vinhranovsky, Pianov, Kolomyets et moi, pauvre pécheur, avons fait un assaut de cavalerie sur Kryvyi Rih et Kirovohrad. Bien que nous n'ayions pas réussi une seule fois à nous produire devant un auditoire nombreux, j'en ai retiré de la satisfaction. Mykola, incontestablement, est un tribun. Dans ses poèmes, les mots se fendent de passion et de pensées. Auprès de lui on approfondit son âme.

Avec Pianov, nous avons eu une discussion à propos des « Roses en deuil ». Il me semble que l'on ne peut pas confondre la Madone créée par les artistes, avec la mère de Dieu, spécifiquement religieuse. Les hypocrites en soutane ont transformé le merveilleux Jésus et sa Mère en bourreaux de la chair et de l'esprit humains. Lorsque même la plus merveilleuse légende (et je consi-

dère Jésus et la Vierge Marie comme des créations uniques) est devenue un moyen d'oppression spirituelle, alors je ne peux plus juger les « acteurs » de la légende sans tenir compte de ce que font les mécréants qui se couvrent de leurs noms. Aucun précepte, hautement vénérable et humanitaire, de n'importe quelle doctrine, ne peut servir le progrès s'il devient un étalon. La vierge immaculée mérite l'admiration, mais, excusez-moi, son exemple ne mérite pas d'être suivi. Le renoncement aux joies de la chair est antinaturel et, par conséquent, cruel et réactionnaire.

De plus, dans les « Roses en deuil », je n'avais pas du tout l'intention de « renverser les dieux ». Je m'y élève contre la nouvelle religion, contre les hypocrites qui s'efforcent, sans succès, de transformer le marxisme en religion, en couche de Procruste pour la science, l'art et l'amour. Les tristes exemples avec la cybernétique, la génétique, la croissance impétueuse des laideurs dans la littérature et la peinture, les appels éternels aux sacrifices et les promesses perpétuelles du « paradis pour plus tard » —, est-ce si loin de la tragédie de Bruno et de Galilée, des psaumes et de l'iconographie, des monastères et du royaume des cieux ?

Si le marxisme ne résiste pas à l'assaut forcené du dogmatisme, il est condamné à devenir une religion. Aucun enseignement ne doit monopoliser la vie spirituelle de l'humanité.

Einstein n'avait tout de même pas les mêmes opinions politiques que moi, et pourtant il a fait des découvertes qui ont bouleversé la science.

16. X. 1962.

Il n'y a rien de plus terrible qu'un pouvoir illimité dans les mains d'un être borné.

Le chef du kolkhoze du village de Yeremenko criait de rage et d'impuissance au cours d'une réunion :

— Je vous ferai une nouvelle année 33 ! (1)

(1) Date de la grande famine en Ukraine, organisée par Staline, et qui fit plusieurs millions de victimes.

Bien sûr, personne ne pensa même à prendre ce vil individu par le collet. Et pourtant, d'une seule phrase idiote, cet imbécile détruit les résultats du travail de dizaines de personnes intelligentes. Si nos dirigeants avaient davantage de bon sens, de tels braillards admireraient le ciel à travers des barreaux.

21. X. 1962.

Je hais jusqu'à l'inconscience la sagesse officielle, brevetée, repue, bien nourrie. Quelles que soient les citations sur lesquelles les incapables appuient le plafond de leur intelligence, celui-ci reste pourtant trop bas pour une personne normale. Tout comme l'espace est inconcevable sans mouvement, la poésie est inconcevable sans pensée. Qu'est-ce que cet espace, si l'on ne peut s'y déplacer ? Qu'est-ce que cette poésie, si elle ne pense pas ? La poésie est une sagesse merveilleuse.

A quel point notre humour s'est tari, comme la satire s'est appauvrie ! Les stiliaghi, les marchandes, les pantalons étroits et les coiffures à la mode : cela vaut-il la peine que des gens sérieux gaspillent non seulement des mots, mais aussi leurs nerfs, pour ces vétilles ? Et combien a-t-on déblatéré sur les mauvais critiques littéraires ! Je n'ai jamais essayé d'écrire des choses fondées et profondes en réponse à des œuvres qui ne le sont pas. On ne peut pas plonger profondément dans une flaque d'eau, même si l'on est un pêcheur de perles japonais.

Il faut écrire un poème sur Hérostrate. C'est très actuel en ce moment. La terre fourmille d'Hérostrates.

9. XI. 1962.

Les fêtes sont passées et j'ai honte en me rappelant ma conduite d'hier. Je me suis conduit comme un déchet, j'ai même injurié des gens. Quel dommage que personne ne m'ait écrabouillé le nez ! Il faut que je me prenne en main et que j'agite moins ma langue et davantage mon cerveau. Un remords tardif ressemble toujours à de la pose, mais je n'ai pas d'autre issue. Il faut apprendre à se voir de l'extérieur.

21. VI. 1963.

Cela fait presque six mois que je n'ai pas mis le nez dans ce cahier, bien qu'il aurait fallu fixer quelques événements qui se sont produits pendant ce temps.

J'ai failli étouffer dans les fumées de poudre des batailles idéologiques. Le réalisme a encore remporté une victoire, pas par ses œuvres, il est vrai, mais grâce aux démarches administratives.

Dans l'ensemble, le danger du formalisme insensé n'a été, semble-t-il, qu'apparent. Tout au moins, en Ukraine, je n'ai rencontré aucun défenseur de l'abstractionnisme ou d'un néo-futurisme quelconque. Ce qui est resté réel, comme par le passé, c'est la menace de la niaiserie formaliste dans la littérature. Car n'est-ce pas du formalisme, quand des centaines d'écrivains pourlèchent, sur des schémas préparés d'avance, quelque deux dizaines de soi-disant idées éternelles : aime le travail, respecte ton papa et ta maman, ne regarde pas les voisins de travers ? Le formalisme commence là où s'arrête la pensée.

Si le poète n'apporte pas de nouvelles pensées et de nouvelles émotions, il est un formaliste, si fort qu'il proclame son appartenance tangible aux réalistes. Le réalisme des lécheurs ne peut exister. Il y a le réalisme que servait Chevtchenko et il y a le réalisme qui emploie les services de Dmyterko. Quelle différence ! Les Dmyterkos ne sont pas les héritiers de la littérature. Ils en vivent, ils ne vivent pas pour elle.

Je doute que l'on puisse me taxer de formalisme, et pourtant on n'édite rien de moi.

6. VII. 1963.

J'ignore si cela est propre à tout le monde, ou si cela n'arrive qu'à moi. Souvent les doutes détruisent toute certitude quant au courage que l'on possède. Je ne sais pas quelle sera ma résistance lorsque de vraies épreuves s'abattront sur ma tête. Resterai-je un homme, ou deviendrai-je aveugle non seulement des yeux, mais aussi de

l'esprit. La perte du courage est une perte de la dignité humaine, que je place au-dessus de tout. Même plus haut que la vie elle-même. Mais combien de gens intelligents et doués ont sauvé leur vie au prix de leur dignité, en transformant ainsi cette vie en vivotement inutile. C'est cela, le plus effrayant.

Dimanche dernier nous étions à Odessa, où les têtes de bois locales nous ont réjouis de leur effroi idiot : pourvu que rien n'arrive ! En fait, on nous a interdit de nous produire à la soirée Chevtchenko. On dirait que certains craignent Tarass même actuellement. Petits-bourgeois depuis la révolution.

22. VII. 1963.

Je commence sans doute à m'éteindre. Physiquement, je suis presque impotent, bien que n'étant pas encore totalement épuisé moralement. Quand je pense à la mort, je n'éprouve aucune peur. Peut-être parce qu'elle est encore loin ? Chose étrange : je ne désire pas la mort, mais je n'ai pas non plus un désir particulier de vivre. Dix ans pour moi, ce serait plus que suffisant. Je me retourne avec ironie sur le chemin parcouru : mes vingt-neuf ans seront bientôt sonnés, et qu'ai-je fait, ou tout au moins commencé, de marquant ? Ce n'est pas une vie, mais un chapelet de petits soucis, de petits échecs, de petites déceptions et de petits succès !

Non, je n'ai pas rêvé de vivre comme je vis. Heureux celui qui attend peu de la vie, car elle ne le décevra jamais. Le chemin le plus simple et le plus court vers ce qu'on appelle le bonheur, c'est de devenir un petit-bourgeois. Le cerveau, apte à enfanter les pensées, est inapte à rendre heureux son propriétaire.

3. IX. 1963.

L'été, rempli de faiblesse physique et morale, est derrière moi. L'automne se tient sur le seuil et je regarde avec espoir dans ses yeux encore transparents. L'automne avare, misérable, de cet été ! Qu'attendrais-je

d'un tel mendiant ? Il peut se nourrir d'un seul morceau de pain. Tout l'été je suis vraiment resté sur une île déserte. Et s'il n'y avait pas eu le voyage à Kaniv chez « L'Alouette », il n'y aurait rien à mentionner. A Kaniv, j'ai fait également la connaissance des peintres A.H. et H.Z. La compréhension mutuelle entre moi et A.H. s'est gravée avec une facilité toute particulière.

Mes amis se tiennent cois : on n'en entend plus parler. Les organes de la presse sont devenus encore plus incapables et plus impudents : la « Literatourna Oukraïna » castre mon article, « Oukraïna » malmène mes vers. Chaque laquais fait ce que bon lui semble. Comment ne pas rayonner de gratitude, comment ne pas prier soir et matin pour ceux qui nous ont gratifiés de cette « liberté ». On peut y ajouter que mes vers ont été supprimés dans la « Zmina », égorgés dans le « Jovtene », puis des refus sont arrivés du « Dnipro » et de la « Vittchyzna ». Aïe, Aïe, Aïe, c'est gai ! Nous sommes tous sous presse. C'est ce qu'il faut pour le progrès.

5. IX. 1963.

Hier, j'ai écrit un conte sur « Dourylo ». Je l'ai écrit d'un seul jet, bien que certaines choses aient déjà été préparées avant. Aujourd'hui, ce conte me plaît toujours. Quel dommage qu'il n'y ait personne pour le lire !

Maintenant, je suis devenu encore plus solitaire à Tcherkassy, car il n'y a même plus l'équipe qu'il y avait dans la « Molod Tcherkachtchyny ». On peut dire que les sentiers de l'amitié entre Nehoda, Ohloblyne et moi se sont couverts de ronces touffues. J'ai été nécessaire à l'un d'eux tant que j'ai pu lui venir en aide, et l'autre s'est révélé être une simple girouette. Je ne doute pas qu'il ne mette autant d'ardeur à me poursuivre qu'il en mettait à me louer auparavant. D'ailleurs, il l'a démontré lui-même du haut de quelques tribunes, au cours de diverses réunions. Mais à nous de faire notre travail.

20. IX. 1963.

Quand je parle d'île déserte et de ma solitude, il n'y a pas le moindre mépris pour les hommes dans tout cela. Le fait que je n'ai presque pas d'amis à Tcherkassy ne veut absolument pas dire que je considère que tous les gens sont des êtres vains, indignes de mon attention, etc... (C'est ce que me reproche ma femme). Simplement, je n'ai pas trouvé de parenté spirituelle parmi eux et l'amitié, comme chacun sait, ne peut se baser uniquement sur la raison.

Récemment, j'ai fait la connaissance de B.H.

Il me semble que j'écris plus mal que l'année dernière. Mon cerveau et mon cœur sont devenus indolents.

(Traduit par Myroslawa MASLOW).

(Traduit d'après « Panorama oukraïnskoï literatoury », Munich, 1964).

CRITIQUE LITTÉRAIRE

IVAN DZIOUBA

Ivan SVITLYCHNY est né en 1929 dans la région de Louhansk, dans le bassin du Donets.

Il a fait ses études supérieures à Kharkiv, puis à l'Institut de Littérature de Kiev.

Il publie ses articles littéraires depuis 1956 dans les journaux : « Literaturna Gazeta » (Gazette Littéraire), « Dnipro », « Zmina » (La Relève), « Vittchyzna » (La Patrie).

Ses articles, dénigrés par les critiques officiels, ont trouvé une profonde résonance parmi les jeunes écrivains. Sous le prétexte qu'il avait envoyé aux émigrés les œuvres de V. Symonenko, il a été arrêté vers le milieu de 1965 et relâché vers le milieu de 1966.

La presse de l'Europe occidentale a beaucoup parlé de son arrestation.

Parmi ses articles littéraires on peut citer :

- « Poésie et Philosophie » (consacré à T. Chevtchenko) (1958).
- « La richesse de la vie et l'uniformité des motifs » (1956).
- « Dieu et la racaille » (1961).
- « Dans le cosmos poétique » (1962).
- « Et la chanson vit » (consacré à V. Symonenko) (1965).
- « Harmonie et Algèbre », dans lequel il critique les excès des méthodes statistiques appliquées à l'appréciation de la littérature.

NOTRE PREMIER PENSEUR

La vie de Grégoire Varsava Skovoroda fut étonnante, étonnante fut aussi sa gloire posthume. De même que pendant sa vie il eut plus d'amis que d'adeptes, de même après sa mort, on respectait son nom par habitude et on s'extasiait sur sa personne, plus qu'on ne lisait son œuvre, et s'imprégnait de son esprit. Il faut avouer franchement que l'intellectuel moyen d'aujourd'hui et la jeunesse actuelle sont préparés à prononcer le nom de Skovoroda avec respect, mais s'enthousiasment peu pour son œuvre et ne recherchent pas dans ses écrits un conseil pour le cœur et l'âme. Pourtant, c'est vers Skovoroda que se tournaient les meilleurs fils de l'Ukraine aux moments de douleur ou de choix au cours des revers de l'histoire. Citons l'œuvre de Tytchyna « Karmelouk et Skovoroda ». Citons Kotlarevsky et Chevtchenko. Citons V. Boulaïenko. Et sous une autre forme, ajoutons ici nos contemporains M. Vinhranovsky et I. Dratch...

Skovoroda est tout d'abord un philosophe : même en tant que poète, il a donné le meilleur de lui-même dans des œuvres philosophico-théologiques. En fait, c'est un philosophe d'une facture particulière, son pathos n'est pas dans l'élaboration de systèmes et de conceptions du monde universels, mais dans la connaissance poético-psychologique de l'âme humaine. Cependant, il ne délaissait pas les questions générales, relatives à la structure du monde. On a beaucoup écrit sur sa philosophie, on a fait des hypothèses et trouvé des analogies. On lui a donné le titre de Socrate et de Platon ukrainien, on l'a comparé à Descartes et Spinoza, Soloviev et Tolstoï, on l'a nommé déiste, panthéiste, spiritualiste, moniste psychologique et sensualiste, précurseur de l'intuitionnisme, de l'énergétisme, et presque précurseur d'Oswald. C'est à la

fin du siècle dernier et au début de celui-ci que l'on parla le plus de tout cela, au moment où il y eut une flambée d'intérêt tout particulier pour la philosophie de Skovoroda et où il apparut clairement que Grégoire Skovoroda n'était pas un original provincial, mais un penseur profond et indépendant, d'une importance universelle, qui frayait un sentier des plus intéressants et des plus audacieux pour la pensée humaine. Alors on fit beaucoup pour trouver la place de Skovoroda dans l'histoire de la compétition de la pensée philosophique, et placer ses idées en relation avec les autres conceptions philosophiques du monde. Ceci aida à trouver la véritable valeur de ce grand sage. Evidemment, sur ce plan, tout n'est pas encore fait. Il n'y a pas encore d'ouvrage dans lequel on ait fait l'analyse de la pensée de Skovoroda en se basant sur la philosophie qui lui était contemporaine ou antérieure, pour déterminer en quoi il est supérieur, et en quoi il est inférieur au niveau déjà atteint. On n'a pas étudié, non plus, encore un aspect du problème qui nous semble très intéressant. Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, Skovoroda était mal connu en Occident. C'est pour cette raison (et uniquement celle là) qu'il n'eut aucune influence sur la philosophie européenne. Et ceci à l'époque où la pensée européenne et mondiale du XVIII^e et du commencement du XIX^e siècle travaille intensivement sur les mêmes « questions maudites » que Skovoroda, en arrivant parfois à des idées comparables. Il est intéressant d'étudier comment des idées presque semblables et presque synchronisées se développent différemment et prennent différentes significations en fonction de divers problèmes sociaux et de la subjectivité du penseur. C'est dans une expression différente d'idées quelquefois semblables, dans la diversité de l'identique, ou de ce que l'on pourrait ramener à l'identique, que réside l'une des plus grandes richesses, l'un des plus grands attraits de la vie spirituelle de l'humanité. Il serait intéressant de comparer, par exemple, les motifs chers à Skovoroda, avec l'idéologie du puritanisme anglais naissant avec « Le chemin du pèlerin » de John Benian, avec la transcendance nord

américaine (Ralph Emerson, Henry Taro, etc...) et sa théorie de « l'autonomie morale », de la confiance en soi et de la recherche en soi-même d'une loi morale supérieure. Il ne s'agit pas simplement ici de l'harmonie (parfois étonnante) de motifs et métaphores particuliers, mais, essentiellement du fait que c'étaient là des réactions différentes, mais remarquablement semblables, à des processus historiques et sociaux différents, mais tragiquement semblables : la folle et brutale offensive d'une époque fausse sur la personne humaine, de la vanité sur la conscience, des fausses valeurs sur les valeurs véritables, authentiques.

Et, dans un tout autre ordre, il faudrait comparer les éléments de l'anthropologisme dans la théologie de Skovoroda, avec la conception anthropologique ultérieure de Feuerbach, ou bien, confronter Skovoroda et Dostoïevsky. Que de fois on compara Skovoroda et Tolstoï ! Mais cette analogie est très superficielle. A mon avis, l'affinité interne est bien plus profonde entre Skovoroda et Dostoïevsky, aussi bien dans la conception de Dieu, dans la recherche passionnée de la vérité religieuse, que dans l'intensité du dialogue intérieur et dans la tragédie de la conscience, bien que Skovoroda semble un esprit plus serein.

En fait, l'écrivain qui est le plus proche intérieurement de Skovoroda, c'est Chevtchenko. Quelque chose les unit, qui est foncièrement ukrainien, dans la compréhension de la vérité et de la conscience, en tant que principes humains qui ne sont pas innés chez l'homme, tels qu'ils sont reflétés par la philosophie populaire ukrainienne et par le folklore : l'insoumission interne et la révolte, la protestation contre l'outrage de l'homme, le mépris pour la vanité et la dorure, et le combat acharné de l'âme qui aspire à la vérité et à l'absolu.

Ici, nous touchons un problème qui n'est pas du tout étudié encore et n'est pas posé comme il faut : Skovoroda, en tant que philosophe ukrainien. En réalité, comment peut-on le comprendre, si on l'isole du cadre historico-national, dans lequel sont aussi intégrés, en particulier,

Ivan Vychensky, les polémistes du 17^e siècle, Melchisedek Znatchko Yavorsky, les chroniqueurs cosaques, les Haïdamagues, les combattants contre la politique d'Elisabeth, de Catherine et de Pierre qui tendait à détruire la « différenciation » ukrainienne (« Pour que n'existe aucune différence »...).

Mais cette « différence » ukrainienne ne s'est-elle pas révélée, avec une force immense, dans ce phénomène historique — inconcevable pour les contemporains : la personne de Skovoroda, son refus farouche du bien-être officiel, et de la sagesse d'Etat, n'est-ce pas la transformation violente et légitime de la résistance spontanée et populaire contre la volonté « de rendre heureux » par la force, contre l'écrasement social et national — la transformation de la force ukrainienne spontanée de « différenciation ». Et peut-on vraiment concevoir Skovoroda en dehors de cela, ou en dehors de la philosophie et de la psychologie populaire ukrainienne, ou encore, en marge de ces analogies historiques nombreuses et significatives, où la conscience humaine réagissait à l'écrasement d'une époque fausse ?

Il y a aussi un autre problème qui n'a pas été analysé, mais qui découle nécessairement de ce phénomène — appelons-le le problème de l'intelligentsia et du peuple, et en particulier, de l'intelligentsia ukrainienne et du peuple ukrainien. Nous avons à l'esprit ici, non seulement tout ce qui ressort des nombreux jugements passionnés de Grégoire Sovoroda sur le devoir « de l'homme érudit » envers le peuple, mais aussi tout ce qui ressort de son choix personnel et de son ascension à l'époque où tous les fondements de la vie ukrainienne étaient détruits et où l'intelligentsia ukrainienne était arrachée tragiquement au peuple, quand se mourait déjà la jeune civilisation et quand personne n'avait la sagesse et la volonté d'aller vers le peuple et de prononcer de telles paroles :

« Les sentences des nobles, comme quoi le peuple est simple d'esprit, me semblent ridicules... Ils émettent comme une vérité : « le peuple dort ». Mettons qu'il dorme du sommeil profond du juste ; mais tout sommeil a un

réveil, et celui qui dort n'est ni un mort, ni un cadavre figé ».

Enfin, encore une question : qui, quand et comment ôta l'envie aux gens, aux jeunes, de lire Skovoroda, en premier lieu, ses œuvres philosophiques. Il est pourtant intéressant de le lire. Pourtant sa voix vivante, mordante et étonnante conduit vers le vaste monde bouleversant des aspirations éternelles de l'âme humaine. Son imagination puissante et souple dépeint des tableaux poétiques somptueux et puissants et les précipite au devant du lecteur, comme un déferlement de vagues indomptables... On dit que la lecture de Skovoroda est rendue difficile par suite de son vocabulaire abrupt et en grande partie artificiel. Il y a certainement une part de vrai dans cette affirmation, mais en fait, il est facile de s'adapter à la langue de Skovoroda, en dépit de son vocabulaire parfois éloigné de celui du peuple. Il faut aussi prendre en considération la situation difficile de Skovoroda, lequel dut pour la première fois élaborer seul un vocabulaire philosophique ; il en a fait cependant une langue populaire, profondément ukrainienne par sa structure, son esprit, ses intonations, sans parler de son pittoresque ; même beaucoup de mots slaves et russes perdent chez Skovoroda leur signification propre et prennent une résonance légèrement différente, plus « ukrainienne » (il est intéressant d'analyser ces aberrations et de les comparer avec le langage de type spécial de moujiks philosophes existant encore aujourd'hui dans le Donbass et la Slobojanchtchyna).

Mais d'ailleurs, la question n'est pas là, mais plutôt dans le fait qu'à l'école et dans les classes supérieures on nous révèle peu encore la véritable richesse et la beauté de notre patrimoine littéraire, et à l'époque du culte de la personne, on a beaucoup fait pour que l'homme vive de dogme et non pas de pensée et ne connaisse pas la joie de boire aux sources vivantes de l'âme humaine. Il y aura encore beaucoup à faire pour les chercheurs, les écrivains et les pédagogues pour que « notre premier penseur » Grégoire Varsava Skovoroda soit indispensable

et nécessaire à chaque jeune homme, à chaque jeune fille qui réfléchit, pour nourrir son esprit et sa conscience, pour l'aider à analyser les difficiles questions de l'actualité et son atmosphère morale, pour que le nom de Skovoroda soit aussi important pour chacun de nous et nous parle autant que celui de Tarass Chevchenko, qui le premier comprit sa valeur dans toute sa mesure.

(Traduit par Yaroslava JOSYPCHYN).

IVAN SVITLYTCHNY

Ivan DZIOUBA est né le 26 Juillet 1931 au village de Mykolaïvka, dans la région du Donets, d'une famille de paysans.

En 1949, il termine ses études secondaires et entre à l'Institut Pédagogique du Donets, dans la section de philologie.

Après avoir achevé ses études, il devient aspirant à l'Institut de Littérature T. Chevtchenko de l'Académie des Sciences de Kiev.

Il travaille d'abord comme rédacteur aux Editions de l'Etat d'Ukraine, comme responsable de la rubrique de critique littéraire du journal « Vitychyna » (La Patrie), et comme conseiller littéraire aux éditions « Molod » (La Jeunesse).

Actuellement, il est le directeur littéraire du « Journal biologique ukrainien » (Ukrainsky Biologhitchny Journal) à Kiev.

C'est le meilleur critique littéraire contemporain d'Ukraine. Il a cependant été critiqué et persécuté pour ses articles par l'administration.

Au début de 1966, la presse occidentale a parlé de son arrestation.

Dziouba publie depuis 1950 dans des revues et des journaux ukrainiens. Ses écrits littéraires sur le philosophe ukrainien G. Skovoroda et sur le poète ukrainien T. Chevtchenko sont très originaux.

En 1959 est paru son recueil de critique littéraire « Homme simple ou citoyen ? » et, en 1965, « La conscience dans la recherche de l'art » (publié dans la revue : « Recherches littéraires Soviétiques »).

EXTRAITS D'ARTICLES

Les gens, en quête de faits à sensation, s'en sont pris âprement, depuis peu de temps, « aux physiciens » et aux « lyriques », en essayant de les heurter de front. Ils voulaient organiser un véritable duel, tout en prenant par avance le rôle sûr d'arbitre. Ce faisant, d'ailleurs, ils se mettaient ouvertement du côté des « physiciens », contre les « lyriques ». « A notre époque », proclamait-on, d'un ton pathétique, « au temps des fusées interplanétaires et de l'énergie atomique, les belles lettres sont-elles vraiment nécessaires ? N'est-ce pas là un bien grand luxe, un jeu trop futile pour des gens sérieux ? L'intégrale mathématique la plus simple n'était-elle pas plus utile que toutes les Vénus de Milo et tous les Apollons du Belvédère ? »

Le duel n'a pas réussi. Les « lyriques » n'avaient nulle envie de considérer les « physiciens » de travers, ou de haut. Et il s'avéra que les « physiciens » également, n'entendirent pas l'appel passionné de ceux qui parlaient en leur nom : ne les attiraient, ni le destin de l'homme des cavernes, ni la perspective du robot sans âme ! Le slogan « nous n'avons pas besoin de littérature », sans aucun doute, relevait à la fois de la spéculation et de la démagogie. Le litige, à savoir qui de la science ou de l'art était le plus important, plaçaient les discutants dans une position dont se moquait déjà Pouchkine : « Peut-on dire qu'un bon petit déjeuner vaut mieux qu'un mauvais temps ? »

Aussi, cette argumentation autour des « physiciens » et des « lyriques » n'était-elle sérieuse à aucun point de vue. Elle a, cependant, acquis une certaine popularité car elle spéculait justement sur des nécessités réelles, brûlantes d'actualité, que ressentent les lecteurs. Où est donc l'ouvrage qui, comme les vols de Gagarine et de Titov,

attirerait l'attention de tous ? La foule se rassemble-t-elle aux vitrines des rédactions de presse pour y lire un poème ou une nouvelle comme elle le fait pour les nouvelles sportives ? Il est évident qu'il n'arrive rien de semblable dans notre littérature. Pourtant, le public le souhaiterait. Le public se languit d'une parole ardente et passionnée, d'une parole qui bouleverserait les lecteurs au moins autant que les matches de football, sans parler même des voyages cosmiques.

Il y a longtemps que cette « coupure » entre l'œuvre littéraire et le lecteur a été remarquée et il y a longtemps qu'on en parle. Le problème est si sérieux et si important, qu'on l'a cité de la tribune du XXII^e Congrès du Parti Communiste de l'Union Soviétique : parlant de la littérature, M. Cholokov a déclaré qu'il se crée actuellement chez nous « un décalage régulier » entre la « faible qualité de la production et les hautes exigences du lecteur ».

On peut, bien entendu, se consoler si ce décalage est « régulier », donc, dans une certaine mesure, inévitable.

On peut ne voir à cette rupture qu'une seule raison : « Les hautes exigences du lecteur » et se répéter dans un optimisme confiant : Dieu fasse que ce décalage jamais ne s'élimine, que le choix artistique du peuple, que ses exigences vis-à-vis de la littérature soient de plus en plus élevés ! Souhaitons-le... Mais nous serions des Candides ridicules en ne tenant compte que de la cause flatteuse de ce décalage entre l'œuvre littéraire et le lecteur et en oubliant le revers de la médaille : la qualité médiocre de notre production littéraire, la rhétorique et l'emphase de notre poésie et son niveau moyen trop gris.

Voilà pourquoi, quel que soit notre point de vue face aux innovations et aux recherches poétiques de Lina Kostenko, de Ivan Dratch, de Mykola Vinhranovsky et de Volodymyr Loutchouk, nous devons avoir à l'esprit que ces investigations sont dues à une crise littéraire toute particulière, à l'écart trop grand entre l'œuvre littéraire et le lecteur, c'est-à-dire à des nécessités quotidiennes et non à un caprice personnel.

D'ailleurs, il est intéressant de signaler comment ces jeunes poètes sont venus à notre littérature : ni I. Dratch, ni M. Vinhranovsky n'ont encore été publiés ; pourtant leur poésie a déjà acquis une publicité que d'autres n'atteignent pas, même après la publication de leur dixième recueil. Les esprits malveillants, ou simplement indifférents à la poésie, se sont empressés de parler de sensation, de traiter la complexité poétique de I. Dratch et de M. Vinhranovsky, d'affectation préméditée et les aspirations des jeunes poètes à la recherche de l'original, de vulgaires prétentions. Toute cette discussion s'est déroulée au niveau de la morale commune. Mais elle n'a pas abouti et, au dernier plenum du Conseil de l'Union des Ecrivains d'Ukraine, on citait la jeune poésie comme un événement de notre littérature, intéressant, original, tout à fait remarquable et sérieux. Au rang des « meilleurs » et des « différents », non par la quantité de leur « production publiée » mais par leur vocation, les jeunes poètes ont prouvé qu'ils ne venaient pas à la littérature à la suite de quelque nouvelle mobilisation, mais pour d'autres raisons quotidiennes et plus sérieuses.

Tous les poètes dont on cite déjà les noms, parmi ceux des jeunes, ne sont pas également valables et originaux. Si, à mon avis, I. Dratch dépasse d'une tête ses autres camarades, chez M. Vinhranovsky m'inquiètent une certaine froideur, une intellectualisation de la poésie. De ce qui est écrit par les jeunes, tout ne supportera pas le jugement de la postérité, le temps en tamisera une grande partie qui passera à l'oubli.

Mais nous, les critiques, nous ne pouvons pas attendre le verdict, irréprochable mais trop peu pressé, du temps. Il nous faut immédiatement décider de tout. Que nos jugements ne soient donc pas stérilement justes, que nos pensées, nos points de vue, soient divers ! Ce n'est pas du tout inquiétant, c'est très bien, au contraire, que l'on ne considère plus nos jugements comme la vérité en ultime instance, ce qui avait lieu aux temps insipides du culte de la personnalité sous Staline. Il y aura des polémiques et des discussions et d'elles naîtra la vérité.

.....

Bien entendu, ce n'est pas par hasard que le cosmos poétique s'ouvre en même temps que le cosmol réel. Les exploits de Gagarine et de Titov n'ont pas seulement bouleversé l'imagination des amateurs de fantastique. Lénine disait : « C'est seulement en dominant le cosmos que l'homme comprendra qui il est ». Et ces paroles prophétiques se réalisent parfaitement. Les cosmonautes soviétiques ne se sont pas seulement lancés hors des limites du globe terrestre. La possibilité même d'observer toute la terre de l'extérieur, à distance, permet de considérer les choses terrestres d'une manière différente, à plus grande échelle, plus analytiquement et avec davantage de responsabilités. Et ceci s'applique non seulement aux choses terrestres, mais aussi à nous-mêmes, à l'être humain et à ses possibilités. Dans son article remarquable « Sur les traces de la catastrophe cosmique » (Vittchyzna 1962 n° 1) Nicolas Roudenko écrit, non sans raison : « Voici le temps où chaque habitant de la terre est obligé d'apprendre à se sentir habitant du système solaire, habitant de la galaxie ».

Ainsi, prenant possession du cosmos, l'homme prend possession de lui-même ; il connaît ses possibilités et éduque de nouveaux sentiments, une nouvelle manière de penser. C'est là que le lien entre les exploits cosmiques et la poésie est simple, direct : nouveaux sentiments et nouvelle manière de penser font également partie du domaine des opinions esthétiques de la société.

Mais il y a d'autres raisons plus importantes et plus profondes au « cosmisme » particulier à nos jeunes talents. La seule apparition de poètes aussi remarquables que I. Dratch, M. Vinhranovsky, L. Kostenko, V. Loutchouk et d'autres, n'a été possible qu'à la suite d'un sou-

lèvement général de l'esprit de liberté et de libération, de l'esprit d'audace et de création, qui entra dans notre vie après la date historique du XX^e Congrès du Parti. D'autre part, l'atmosphère publique qui s'instaura après ce congrès, non seulement provoqua l'affluence de nouvelles forces créatrices dans notre poésie mais détermina certains traits de caractère importants de cette poésie.

La poésie originale, la singularité dans l'art en général, se fraient un chemin jusqu'au cœur humain en luttant contre les idées, les sentiments, les normes préconçus. Par lui-même, le caractère original, inhabituel, quel qu'il soit, attire toujours les fusillades pour la seule raison qu'il n'est pas commun.

En ce qui concerne la poésie, maintenant encore, la norme qui était plus particulièrement en vigueur pendant le culte de la personnalité sous Staline, veut que chaque œuvre, indépendamment de sa conception, de son origine et de son genre, exprime les pensées et les sentiments du peuple tout entier, soit compréhensible et agréable à tout le monde, sinon elle passe pour inférieure. Cette attitude, vue de l'extérieur, semble démocratique mais, en ce qui concerne certains aspects de l'art, elle peut être tout simplement désastreuse. Seule la table de multiplication peut être à la portée de tous et de toutes les compréhensions. Même un genre aussi populaire que la chanson, même la chanson folklorique, ne peut plaire à tout le monde dans la même mesure. Que dire alors des arts professionnels dont l'idée maîtresse, la profondeur, dépendent directement de la singularité et de l'originalité ? Que faire de deux arts aussi éloignés de la portée générale du public que l'opéra et la musique symphonique ? La musique légère est plus simple, mieux comprise par la plupart, mais qui oserait cependant la placer au-dessus de la musique symphonique ?

Il en est ainsi de la poésie. Tvardovsky est très peu semblable à Maïakovsky et Rylsky ou Malychko, à Tytchyna. Chacun de ces poètes possède ses propres lecteurs ; peu de gens les aiment et les comprennent tous de façon identique, et ceux qui les aiment, les aiment

justement pour leurs singularités, pour ce qui les différencie des autres, pour leur « expression hors du commun », pour ce dont ils manqueraient, eux, les lecteurs, sans l'existence de ces poètes et qu'ils ne trouvent que dans leur poésie.

Celui qui cherche dans la poésie des traits communs et uniformes, au fond, exige l'impersonnalité et l'inexpression ; il comprend l'art comme l'héroïne de Mychalkov quand, pour donner la preuve de sa largeur de goûts, elle accroche dans sa chambre, deux exemplaires du même tableau de Chychkine.

Nous ne passerons pas sous silence le fait pénible mais réel que l'esprit du culte de la personnalité sous Staline a tristement marqué jusqu'aux plus grands, aux plus originaux de nos talents. Il ne s'agit pas seulement des œuvres à l'éloge du « plus humain », ou bien des œuvres où étaient amenuisés le rôle du peuple, l'importance des simples « petits rouages ». Notre poésie a le plus souffert de l'esprit d'optimisme béat et de la rhétorique, soit, obligatoirement, de l'uniformité et de l'impersonnalité qui est tout simplement incompatible avec le but de la poésie. Impersonnalité, uniformité et rhétorique souvent convergeaient en loi et n'importe quel penchant vers l'originalité apparaissait comme un signe de prétention, de subjectivité et comme une faute morale et politique.

Le « cosmisme » de la jeune poésie également, dans sa remarquable originalité comme dans sa recherche consciente de l'originalité apparaît aisément comme la conséquence directe de la rupture décisive, apparue dans la vie publique du pays avec le xx^e Congrès du Parti Communiste de l'Union Soviétique. Ce n'est pas là seulement le fruit des seuls exploits de Gagarine et de Titov. Et, quand nous lisons :

« Nous devons atteindre,
Obligatoirement atteindre le ciel »,
(V. Korotytch.)

et quand, avec M. Vinhranovsky, nous répétons :

« Il nous faut toujours vivre de ciel,

Enfoncés jusqu'au cou dans la planète ». quand, enfin nous regardons le monde avec les yeux du cosmonaute de Dratch, nous appauvririons et simplifierions horriblement leur poésie en attribuant tout cela à la seule conquête du cosmos, en n'y voyant rien de supérieur et de plus important. Un sentiment de liberté et de libération qui va grandissant, la participation de plus en plus importante des gens simples, petits « rouages » d'hier, aux événements publics et historiques les plus marquants, un épanouissement croissant de la personnalité humaine, voilà les causes premières et principales de la dimension des images poétiques et de l'intense originalité artistique des jeunes poètes cités.

.....

Il faut dire, par ailleurs, que l'opinion selon laquelle l'œuvre de I. Dratch et de ses compagnons appartient à la poésie « abstraitement cosmique » est, sinon erronée, du moins très discutable. Le seul concept de « cosmisme », à propos de leur poésie, est très conventionnel. Qualifier une poésie de cosmique, simplement pour les astres et les attributs cosmiques qui y figurent souvent, serait superficiel à tous points de vue.

Prenez le poème « Le couteau dans le soleil », « confession » poétique du cosmonaute et l'œuvre la plus « cosmique » qui soit dans la jeune poésie. Le héros lyrique se prépare à décoller vers le cosmos. Aux environs de 1920, une telle situation aurait servi de prétexte à une opposition du terrestre, mesquin et vain, au céleste, dit éternel et grand. Pour I. Dratch, rien de semblable. Son cosmonaute s'interroge, face aux problèmes quotidiens de l'actualité : « Pourquoi suis-je ? Où est mon chemin ? » demande-t-il, et nous savons qu'il ne s'agit pas de sa route cosmique, mais du destin de l'homme sur terre, de l'essence de son existence. Car, pour le héros, ce qui est terrestre, social, est le plus important :

« Que dois-je porter vers les lointains gris-bleus ?
La caresse des blés dans mes mains juvéniles,
Ou bien le cancer noir des bacchanales d'hydrogène
Qui dévore le cœur des cinq continents ? »

Mêmes soucis terrestres et humains dans les conseils de Skovoroda au héros :

« Pour que ton navire ne devienne cercueil, accepte la bénédiction et va ! Parcours la terre. Va jusqu'au cœur des hommes. Demande-leur la permission, le droit. Car c'est dans le peuple que ta fusée cosmique a mouillé son ancre, éternelle, rouillée ».

Et le héros du poème va par la terre, jusqu'au cœur humain, dans le peuple ; là, il cherche la réponse à ses hésitations et à ses doutes, à sa douleur et à ses inquiétudes ; il y vérifie qu'il est prêt pour le grand exploit. Cette orientation sociale très nette ne rend pas le poème « Le couteau dans le soleil » « cosmique », au sens ordinaire du terme, mais au contraire, terrestre et quotidien. On peut, évidemment, parler du « cosmisme » du poème de I. Dratch, mais avec autant de bien-fondé que s'il s'agissait, par exemple, du Faust de Goethe ou des « Veillées » de Gogol.

Quant à la prétendue abstraction de la poésie de I. Dratch et des autres jeunes, elle n'apparaît, à mon point de vue, qu'à la suite d'un malentendu. Peut-être cette critique est-elle liée principalement aux thèmes de ces œuvres. Autrement dit, si on parle de la traite du lait ou de l'élevage des porcs, il s'agit de concret alors que le destin de l'homme, l'envol dans le cosmos, appartiennent déjà à l'abstrait. Voilà qui est exceptionnellement simpliste et naïf. L'envol dans le cosmos et la lutte pour la paix, le sens de la vie et le monde spirituel de l'être humain sont des sujets aussi concrets que la traite du lait et l'élevage. Qu'une poésie soit abstraite ou concrète ne dépend, en général, ni du thème, ni du sujet développés. On peut ne décrire que fleurs et papillons et ne rien dire de concret ; on peut être simultanément abstrait et vide.

Par contre, il est possible d'écrire sur le sujet de la

lutte pour la paix et du sens de la vie et posséder le secret d'une grande concrétisation artistique.

De ce point de vue, la jeune poésie, particulièrement celle de I. Dratch, se caractérise par sa consciente aversion pour les généralités et les clichés, et son aspiration au concret artistique n'est pas inférieure à son originalité et à sa singularité.

.....

Le poème de I. Dratch, « Le couteau dans le soleil », me semble le meilleur de toute la jeune production. Mais je partage le point de vue qui veut la seconde partie du poème trop artificielle et affectée, trop complexe et peu claire. On dit qu'elle a été conçue comme une métaphore. Sans doute. Mais la première partie du poème n'est pas moins conventionnelle ; pourtant, I. Dratch a su y atteindre une telle précision, une telle netteté, que la convention artistique n'y suscite ni mécontentement, ni protestation.

Par contre, la poésie de I. Dratch, pour complexe et figurée qu'elle soit ne rentre pas dans un cadre de complexité et d'artifice exagérés. Car elle possède, en outre, une intégrité, une harmonie, une unité intérieures, une aisance artistique, qui retardent les jugements sceptiques. Le « chuchotement orangé », le « chant aux noirs sourcils », la « grise tristesse » et la « profondeur bleue » ne sont ni simples, ni ordinaires, mais après les « pleurs bleus de l'orchestre » qui, chez Tytchyna, « s'attachent en lierre aux sapins », nous ne pouvons dire, comme M. Cheremet, que les expressions de Dratch « tournent carré ».

.....

Toutes les accusations avancées contre les jeunes, particulièrement contre I. Dratch, semblent mesquines et sans importance auprès de celle de tragisme exagéré, de pessimisme, de nihilisme et d'autres fautes en isme.

Il est très facile de réfuter ces attaques en se référant à la conception poétique elle-même. Une « tragédie féérique » peut-elle vraiment exister sans notes tragiques ? Et que dirions-nous au poète, si, dans sa tragédie, dominait le ton majeur ?

Mais cet argument a peu de valeur. On peut toujours demander qui l'a obligé à choisir un tel sujet ? Personne, évidemment, et si l'on se réfère au thème, comme au critère le plus valable, tout peut être excusé.

Mais il y a dans le poème de I. Dratch d'autres éléments pour une justification définitive.

D'abord, qu'est-ce que le « tragique exagéré » ? « Le couteau dans le soleil », la menace de la guerre atomique peut-elle donc être mesurée ? Est-elle ou n'est-elle pas un danger trop grand, trop tragique pour l'humanité ? En réalité, toute discussion sur les dimensions du tragique montre une confiance exagérée devant la catastrophe terrible et réelle dont est menacée l'humanité par le monde bourgeois corrompu.

Enfin, si cette accusation porte uniquement sur la première partie du poème — « le cœur grand ouvert », elle n'est que le fruit d'un triste malentendu. Le poème est construit sur le modèle de Faust. Le démon, cherchant à décourager le héros, lui dit :

« Je suis le démon éternel
Que tu le veuilles ou non,
Je te conduirai par des chemins tels
Que tu maudiras ton pays sacré
Et ta tristesse, et ta jeune inquiétude.
Tu secoueras les ossements de tes ancêtres
Déchireras le drapeau rouge en lambeaux ».

Après cette introduction, le démon montre au héros tous les mauvais aspects de notre vie. C'est logique : c'est bien là un travail de diable ! Et quand il conduit le

héros à travers les éléments les plus désagréables de notre vie, sans réussir à l'enrôler, et que le héros, non seulement ne capitule pas, mais en sort victorieux, le ton est d'une part profond et émouvant, d'autre part, parfaitement optimiste et positif, comme l'est la scène de la mort de Faust de Goethe.

Pas seulement dans Goethe d'ailleurs ! Le héros de la tragédie « Faust et la mort » de O. Levada, également, devient le « condamné-trionphant » et mérite le reproche de certains critiques : pourquoi ceux qui luttent pour la vérité, à notre époque, sont-ils voués à une perte inévitable et leurs familles au malheur et à la souffrance ? Où est la vérité, si les exploits de Gagarine et de Titov réussissent quand le Jaroslaw de Levada périt ? Le critique pédant n'aura pas de mal à trouver là matière à tragisme exagéré, à pessimisme et à diffamation de la réalité soviétique.

Ce n'est pas difficile et, vu de l'extérieur, cela ne semble pas sans fondement. Mais « Faust et la mort » de O. Levada remporte un grand succès sur les scènes de l'Union Soviétique, les spectateurs l'applaudissent chaleureusement et il semble que personne ne veuille « résister » à O. Levada. Le niveau de nos spectateurs est naturellement trop élevé pour qu'ils voient dans la littérature une exacte copie de la réalité. La mort du Jaroslaw de Levada n'a pas de correspondance réelle avec notre vie, mais le caractère du héros, la force de son esprit, et la passion de ses aspirations en font une silhouette typique de nos contemporains. Et cela nous suffit. Nous acceptons comme telles toutes les autres conditions et inventions artistiques et nous ne mesurons pas la fantaisie poétique aux dimensions quotidiennes.

De la même façon, il nous suffit que le héros du poème de I. Dratch prenne profondément, chaleureusement à cœur les joies et les douleurs de son peuple et qu'il soit prêt à lui sacrifier le plus important, — sa vie. Et sa mort tragique, semblable à celle du Jaroslaw de Levada, est aussi aisée à interpréter par un effet de l'imagination artistique, que l'image du couteau dans le soleil.

L'attachement au principe « quoi qu'il arrive » et également, la volonté de mesurer la création littéraire en termes impropres ont provoqué toutes les critiques. Voilà pourquoi le crime dont est inculpé I. Dratch est à la fois un attentat aux normes littéraires anciennes, bien établies, et aux caractéristiques les plus ordinaires de la création artistique. Quant à M. Cheremet, nous ne pouvons que le plaindre de ne savoir mesurer l'art qu'au mètre.

Et nous, encourageant nos nouveaux jeunes talents, nous les saluons en nous réjouissant de ce que le cosmos poétique ne soit pas désir. Il y monte une génération entière de nouveaux astronautes qui désirent aller plus haut et voler plus vite.

(Traduit par Olga REPETYLO).

TABLE DES MATIERES

Avant-propos	3
L'Ukraine, cette inconnue	7

POESIE

LINA KOSTENKO

Destin	53
Orage	55
Steppes	56
J'ai grandi	57
Le rire	58
Le soleil se lève	59
La pluie	60
On évoque... ..	61
Votre couleur a changé	62

IVAN DRATCH

Etude	65
Diptyque sur le calme	66
La ballade des trois ceintures	68
Etude du lion	69
Etude ensoleillée	70
Ballade du pantalon lavé	71
Les arbres m'attendent	72
La ballade du tournesol	73
Le couteau dans le soleil	74
Etude du cygne	78
Etude d'automne	79

MYKOLA VINHRANOSKY

Fantaisie du printemps	83
Le peuplier	84
L'aïeul	85

Les roses rouges	87
Cette nuit-là	88
EVEN HOUTSALO	
Je grandissais	91
Le gardien des chevaux	92
Langue natale	93
Toi	95
La grande ourse	96
Le boug de décembre	97
Le verger	98
Verte joie des muguets	99
Ohé, l'automne courait... ..	100
VITALY KOROTYTCH	
Les livres	103
Le poète	104
Le miroir	105
L'odeur du ciel	107
Ainsi, c'est tout... ..	109
VASSYL SYMONENKO	
Moi	113
Le voleur	114
Qu'êtes vous devenus	115
Le cimetière des illusions	116
Je me plonge dans tes prunelles	117
Au frère Kurde	119
HRYHORY KYRYTCHENKO	
Nocturne	123
IRENA JYLENKO	
Un soleil vieillot	131
A la mère de mon bien-aimé	132
LUDMILLA SKYRDA	
L'attente	135
VASSYL HOLOBORODKO	
L'adieu du frère	139
Te voir	140
Main	141
En été	142
Le poirier	143

PROSE

EVEN HOUTSALO

Augustin-les-Elans	149
Ophélie	160
Il en est des arbres comme des hommes	166
La terre noire	175
Klava, reine des pirates	182

VALERIAN CHEVTCHOUK

Octobre dans le parc	199
Ne me chantez pas cette chanson	204
Un crépuscule de pluie	209

IOURY KOVAL

Même les hommes se trompent	215
-----------------------------------	-----

VASYL SYMONENKO

Extraits du journal de Vassyl Symonenko	219
---	-----

CRITIQUES LITTÉRAIRES

IVAN DZIOUBA

Notre premier penseur	233
-----------------------------	-----

IVAN SVITLYTCHNY

Extraits d'articles	241
---------------------------	-----

